

L'Éducation sentimentale

de Gustave Flaubert

Titre

Le titre place le roman dans une tradition longue et bien nourrie : le récit de l'évolution d'une personne qui perd des illusions, mais qui apprend à vivre et aboutit à une vie meilleure. Selon cette tradition, le roman de Flaubert décrit un échec sur tout la ligne : Frédéric Moreau n'apprend rien, ne change pas et se trouve, à la fin du récit, dans une sorte de purgatoire personnel. (Peut-être faudrait-il parler plutôt de limbes.) Cela est confirmé, entre autres, par la dernière scène où il revient sur sa vie avec son ami Deslauriers, et tombe d'accord que le meilleur moment de sa vie (et de leur vie) a été une soirée de leur adolescence quand ils ont visité un bordel, mais où ils n'ont rien fait. Et pourtant, on pourrait argumenter que Frédéric apprend quand même et qu'il réussit en gros à faire ce qu'il veut, ou ce qu'il a rêvé de faire : il finit sa vie, semble-t-il, à Paris, ville dont il a rêvé ; il a connu un grand amour, raté sans doute sur le plan sexuel, mais qui a pour ainsi dire structuré sa vie, ou qui lui a donné un sens.

Mais cette compréhension initiale du titre suppose que l'éducation dont il est question, qui n'a pas eu lieu ou peu s'en faut, est celle de Frédéric. Mais on pourrait signaler qu'il y a bien d'autres personnages, par exemple Deslauriers, l'ami depuis toujours, l'alter ego de Frédéric, et en particulier madame Arnoux : en sommes, d'autres personnages importants pourraient avoir appris quelque chose de la vie et de leur vie, entre autres du fait de vivre avec Frédéric.

Enfin, et en focalisant sur l'adjectif, on peut signaler qu'il ne s'agit pas dans ce roman de l'éducation intellectuelle, ou physique, voire religieuse, mais de l'éducation, soit du développement, de la transformation et enfin de l'évaluation, de la vie sentimentale. Or quand on parle de sentiments, celui qui a le plus d'importance, en particulier dans la littérature, c'est le sentiment amoureux. Mais en supposant qu'on se limite à l'éducation sentimentale et amoureuse du seul Frédéric, si le rôle de Marie Arnoux est le plus important, il faut voir aussi que les échecs successifs de Frédéric l'ont tourné vers d'autres femmes et d'autres amours : Rosanette (mettons l'amour sensuel et sexuel), madame Dambreuse (l'amour mondain et ambitieux), et Louise Roque (l'amour régulier).

Mais il faut ajouter tout de suite que le monde du cœur est plus complexe que le seul monde de l'amour. Surtout, il faut ajouter que parmi les sentiments humains, l'amitié, et principalement l'amitié entre hommes. Aussi il est possible de lire le roman pour ainsi dire de bord en tenant compte d'abord et avant tout des amis et des copains de Frédéric. Dans ce cas, il faut faire attention encore une fois à Deslauriers, et ajouter tous les gens qui reviennent sans cesse dans la vie de Frédéric (Hussonnet, Sénécal et Dussardier, par exemple). Mais j'ajouterai, au risque de surprendre ou de faire rire, la relation amicale qui existe entre Frédéric Moreau et Jacques Arnoux.

Enfin, il y a beaucoup d'autres sentiments qui jouent un rôle important dans le récit qui porte ce titre si général. Je trouve que la vanité de Frédéric est examinée d'un bout du récit à l'autre. En particulier, il me paraît que Frédéric fait une découverte cruciale à un moment donné, soit durant son deuxième séjour à Paris, soit qu'on se moque de lui et qu'il paraît ridicule aux yeux de la plupart des gens qu'il côtoie. Cela me semble crucial en ce sens

que son désir de vivre à Paris et d'y laisser sa marque est une passion forte, peut-être la plus forte. En tout cas, elle le ramène chaque fois en ce lieu où il peut faire la preuve, visible, de sa nullité.

Le sous-titre.

« Histoire d'un homme », le sous-titre, rappelle les divisions de la *Comédie humaine*. Cela me paraît bien important ne serait-ce qu'en rappelant qu'une des références constantes de Flaubert est Balzac. Et je ne peux lire son roman sans penser à quelques-uns de chefs-d'œuvre de son prédécesseur, parmi lesquels il y a sans aucun doute *Le Lys dans la vallée*. En tout cas, les comparaisons entre Félix de Vandenesse amoureux figé de Henriette de Mortsauf et Frédéric Moreau, amoureux tout aussi figé de Marie Arnoux, ces comparaisons sont bien éclairantes. Sans doute peut-on aussi comparer les œuvres de ces deux romanciers réalistes dans l'espoir de mieux comprendre le sens de ce mouvement littéraire. Mais ce serait au moins en partie pour sentir à quel point Flaubert produit une œuvre plus rigoureuse sur le plan de vérité factuelle, mais aussi plus dure sur le plan de l'évaluation anthropologique : non seulement Flaubert est-il plus sombre que Balzac, mais il me semble qu'il est assez critique de l'influence de son maître ; une bonne partie du récit *L'Éducation sentimentale* sert à déboulonner les idéaux incarnés dans les rêveries romantiques comme *Ursule Mirouët*, pour ne rien dire de *Le Médecin de campagne* (et son optimisme social) ou Louis Lambert (et son apologie d'une nouvelle religiosité) ; s'il y a une éducation sentimentale qui se fait par le roman, c'est pour que le cœur humain, aussitôt qu'il sort de la passion amoureuse privée, n'est pas à la hauteur des buts supposés des institutions.

Je note aussi que si au moyen de ce sous-titre, Flaubert focalise l'attention du lecteur sur un jeune

homme, soit Frédéric Moreau, il ne nomme par son héros. C'est une façon de dire que ledit héros (qui n'est pas nommé) est pour ainsi dire plus général, et que c'est le jeune homme, ou le jeune homme à une certaine époque, qui est la mire du récit. Cette tactique, cette utilisation éventuelle de l'article indéfini *un*, sera repris par Maupassant lors de son premier roman. En tout cas, en tenant compte d'informations extratextuelles, on peut deviner que c'est toute une génération, voire tout un sexe, qui est représenté à travers l'histoire de Frédéric Moreau. Ou encore : ce récit littéraire qui reçoit ce sous-titre est un texte sociologique, ou anthropologique, voire philosophique.

Cela implique que ce récit a une sorte de prétention à la vérité. En tout cas, si on ne peut échapper à l'évidence que Flaubert juge sévèrement un personnage comme Homais dans *Madame Bovary*, il me semble que tout en étant plutôt neutre dans ses présentations des comportements humains, il est sûr qu'il y a des passages peu nombreux, mais clairs, où l'auteur juge un personnage (par exemple Sénécal [voir page 278]). Ces jugements me semblent sûrs, mais moins faciles à déceler à travers la trame même du récit. Je crois que la façon de raconter la mise à mort et la façon de la placer à la fin d'une série de désillusions de Frédéric sont des indices solides que le pessimisme politique est une des leçons du livre. Lequel est confirmé par ailleurs, dans un passage tout aussi clair que celui qui décrit la psychologie de Sénécal (voir page 376). En somme, on peut, et on doit, parler de la neutralité de l'auteur et même en faire une dimension essentielle de son réalisme, mais il serait faux d'aller jusqu'à émasculer le moraliste et même le pédagogue qu'était Flaubert : *L'Éducation sentimentale* sert à éduquer le lecteur en suivant l'éducation, plus ou moins réussie, de Frédéric Moreau.

Structure

Le roman est divisé en trois parties de 6, 6 et 7 chapitres. Cette division semble bien être architecturale (pour reprendre une expression à moi), soit voulue par l'auteur parce qu'elle produit un effet esthétique, mais aussi parce que permet de saisir quelque chose du sens du récit. Ainsi, pour en donner une indication nette, la première partie prend fin lorsque l'héritage qu'espérait Frédéric dès les premiers mots du roman lui tombe dessus et rend possible une nouvelle vie de jeune homme riche vivant à Paris, vie rêvée par lui et presque perdue dans la première partie.

Pour ce qui est de la structure de base, il me semble qu'elle va de soi. Mais il me paraît aussi qu'il y aurait une inversion des deux derniers chapitres. Si c'est le cas, cela ajoute à l'importance du tout dernier chapitre, qui est le seul qui soit placé en dehors de l'ordre temporel strict.

Impression générale

Je suis saisi, comme tant d'autres avant moi, par l'impression de confusion ou d'éclatement du récit. Je suis chaque étonné, malgré tant de lectures, par le côté désordonné des informations que je reçois. Sans doute, à la longue, j'ai appris à prendre plaisir au jeu si fin d'un maître qui distribue les informations dans un récit foisonnant, informations que je peux reprendre et organiser comme le ferait quelqu'un qui remonte un casse-tête. Il n'en reste pas moins que l'impression initiale renaît sans cesse et malgré le jeu auquel je suis sensible. Je suis dans un labyrinthe, et je suis perdu ou inquiet parce que je ne suis pas sûr de ce qui est important et de ce qui est insignifiant dans cette masse d'informations. Mais je comprends aussi que cette impression est

une sorte de dressage qui me permet de connaître les incertitudes du héros.

Un des effets admirables constants du récit vient de l'ironie de l'auteur. Par le récit, par les déboires du héros qui se décide à tout moment et pourtant ne fait rien chaque fois, par l'emploi du discours indirect libre, qui fait que je ne sais plus si j'entends la voix du personnage, ou celle de l'auteur, de façon à me détacher bien souvent du récit pour me demander qui parle est surtout si ce qui est dit est factuel ou non, sensé ou non, aux ras de l'action ou sur les sommets de la contemplation ; par tous ces moyens et d'autres encore, je pratique à la longue une sorte de réserve ironique.

Si je ne peux lire ce qui arrive à Frédéric Moreau, sans penser à ce qu'on a raconté de Félix de Vandenesse, je ne peux suivre les actions inactives du héros de *L'Éducation sentimentale*, sans penser à un successeur bien plus actif, soit Georges Duroy. En somme, il y a une sorte de danse à quatre. Certes *Une vie* de Maupassant est une sorte reprise du second roman de Flaubert, en changeant le sexe du protagoniste et son lieu d'action, comme *Bel-Ami* reprend *Madame Bovary*. Mais *Bel-Ami* est aussi un miroir d'*Une vie*. On peut donc prétendre par une sorte de proportion mathématique que *L'Éducation sentimentale* est un miroir de *Madame Bovary*. Ce qui es sûr : on peut beaucoup apprendre en comparant les deux romans français de Flaubert, mais en apprendre tout autant aux deux premiers romans de son disciple.

Première partie

Chapitre I

Le 15 septembre 1840, Frédéric Moreau rentre chez lui à Nogent-sur-Seine. Il prend le bateau qui le mène à Montereau, sur lequel il fait la connaissance du couple Arnoux. Il est fasciné par madame Arnoux et se promet de la revoir. Après avoir fini le trajet en calèche, il arrive chez lui où l'attend un accueil chaleureux et décide d'aller rejoindre son ami Deslauriers (résumé tiré de Wikipedia).

Frédéric Moreau rentre chez lui en province. En chemin ou plutôt dans le bateau qui le mène une partie du chemin, il rencontre Arnoux et son épouse. Frédéric est ébloui par la femme et passe le reste du voyage et les premières heures de son arrivée à rêver à elle. Il arrive chez lui auprès de sa mère et lui apprend que rien n'est prévisible en ce qui a trait à l'héritage possible dont elle rêve pour lui (mon résumé).

Frédéric Moreau est tout entier dans ce premier épisode : à partir de rien, il se met à rêver et il est absorbé par ce rêve. Je trouve que Flaubert utilise son réalisme physique de façon efficace entre autres en juxtaposant à ses observations fines et *inutiles* les rêveries du jeune homme souvent en utilisant le célèbre discours indirect libre. « Et l'américaine l'emporta. Les deux chevaux n'appartenaient pas à sa mère. Elle avait emprunté celui de M. Chambrion, le receveur, pour l'atteler auprès du sien. Isidore, parti la veille, s'était reposé à Bray jusqu'au soir et avait couché à Montereau, si bien que les bêtes, rafraîchies, trottaient lestement. / Des champs moissonnés se prolongeaient à n'en plus finir. Deux lignes d'arbres bordaient la route, les tas de cailloux se succédaient ; et peu à peu, Villeneuve-Saint-Georges, Ablon, Châtillon, Corbeil et les autres pays,

tout son voyage lui revint à la mémoire, d'une façon si nette qu'il distinguait maintenant des détails nouveaux, des particularités plus intimes ; sous le dernier volant de sa robe, son pied passait dans une mince bottine en soie, de couleur marron ; la tente de coutil formait un large dais sur sa tête, et les petits glands rouges de la bordure tremblaient à la brise, perpétuellement. / Elle ressemblait aux femmes des livres romantiques. Il n'aurait voulu rien ajouter, rien retrancher à sa personne. L'univers venait tout à coup de s'élargir. Elle était le point lumineux où l'ensemble des choses convergeait ; — et, bercé par le mouvement de la voiture, les paupières à demi closes, le regard dans les nuages, il s'abandonnait à une joie rêveuse et infinie. / À Bray, il n'attendit pas qu'on eût donné l'avoine, il alla devant, sur la route, tout seul. Arnoux l'avait appelée "Marie!". Il cria très haut "Marie!". Sa voix se perdit dans l'air. / Une large couleur de pourpre enflammait le ciel à l'occident. De grosses meules de blé, qui se levaient au milieu des chaumes, projetaient des ombres géantes. Un chien se mit à aboyer dans une ferme, au loin. Il frissonna, pris d'une inquiétude sans cause. / Quand Isidore l'eut rejoint, il se plaça sur le siège pour conduire. Sa défaillance était passée. Il était bien résolu à s'introduire, n'importe comment, chez les Arnoux, et à se lier avec eux. Leur maison devait être amusante, Arnoux lui plaisait d'ailleurs ; puis, qui sait ? Alors un flot de sang lui monta au visage ; ses tempes bourdonnaient ; il fit claquer son fouet, secoua les rênes, et il menait les chevaux tel train, que le vieux cocher répétait : / "Doucement ! mais doucement ! vous les rendrez poussifs (pages 158 et 159). » Cela est réaliste, mais d'une autre façon, parce que ces rêveries souvent sans fondement dans les faits et sans lien avec ce qu'il voit sont des faits dont il faut tenir compte pour saisir la vérité, bien plate, de l'âme de Frédéric. Mais j'ajoute qu'on voit donc que le protagoniste de ce roman reprend une des caractéristiques du précédent. En un sens, le

roman se joue sur la similitude des deux, leur façon d'être affecté, et mal affecté, par la littérature, doublé de la différence entre les deux : l'un étant un homme et riche et entouré d'amis, l'autre une femme et assez pauvre et seule. Pour ce qui est de l'effet délétère de la rêverie, Flaubert me semble l'indiquer tout de suite : Frédéric ne tient pas compte du réel, les chevaux qu'il doit conduire, et il se nuit et nuit aux chevaux. J'appellerais cela la première indication du danger que comporte Marie Arnoux.

Je note que tout de suite après cette citation, Flaubert mentionne déjà Louise Rocque. Il place un pion qu'il avancera de façon si importante plus tard. Et voilà une autre des finesses de l'auteur. Il est merveilleux de voir qu'elle est mentionnée, mais elle est présentée pour dire que Frédéric la connaît, mais qu'il l'oublie. C'est en un sens tout le drame de cette enfant qui est dit mais en miniature. On pourrait même dire qu'au moment où Frédéric dit qu'il avait oublié qui elle était, il l'oublie pour mieux rêvasser à Marie Arnoux. J'appellerais cela la deuxième indication du danger Arnoux. Et je le fais en particulier parce que je considère que, telle que présentée, elle aurait été une femme bien plus adaptée à lui ; la façon dont Frédéric la traite me semble assez malhonnête.

Le plus intéressant peut-être est la femme vers qui Frédéric roule, soit sa mère. Il me semble que ce premier chapitre indique un des thèmes essentiels du récit et un des points importants du personnage de Frédéric : il veut échapper à l'emprise de sa mère et en même temps à celle de Nogent-sur-Seine. Or il ici il entre au bercail pour ainsi dire, aux rêves de sa mère, à la vie confortable dans lequel elle veut l'envelopper. « La cuisinière annonça que le potage de Monsieur était servi. On se retira, par discrétion. Puis, dès qu'ils furent seuls, dans la salle, sa mère lui dit, à voix basse : / "Eh bien ?" / Le vieillard l'avait reçu très cordialement, mais sans montrer ses

intentions. / Mme Moreau soupira. / “Où est-elle, à présent?” songeait-il. / La diligence roulait, et, enveloppée dans le châle sans doute, elle appuyait contre le drap du coupé sa belle tête endormie. / Ils montaient dans leurs chambres quand un garçon du *Cygne de la Croix* apporta un billet. / “Qu’est-ce donc? / — C’est Deslauriers qui a besoin de moi, dit-il. / — Ah! ton camarade! fit Mme Moreau avec un ricanement de mépris. L’heure est bien choisie, vraiment!” / Frédéric hésitait. Mais l’amitié fut plus forte. Il prit son chapeau. / “Au moins, ne sois pas longtemps! lui dit sa mère (pages 160 et 161).» On voit que la première chose que le jeune homme veut faire une fois rentrée, ce n’est pas de manger et de continuer la conversation avec sa maman au sujet de son avenir à lui telle qu’elle le rêve, mais d’aller trouver son ami. Est-ce vraiment l’amitié qui gagne sur l’affection maternelle? Et pour remonter plus haut, combien de la passion pour Marie Arnoux tient au désir d’échapper aux jupons de sa mère. Il préfère aller au *Cygne de la Croix*, une taverne publique et donc un peu coquine comme son nom le suggère. Et madame Moreau prend bien soin d’appeler Charles un camarade. C’est donc la guerre entre les deux. Et la petite Louise sera un pion dans cette guerre à trois.

Chapitre II

Alors que les deux amis se retrouvent après deux ans de séparation, on apprend leur jeunesse, le début de leur amitié. Deslauriers conseille à Frédéric de se faire introduire chez Dambreuse, riche banquier parisien dont le régisseur des terres n’est autre que le père Roque, voisin des Moreau à Nogent-sur-Seine (résumé tiré de Wikipedia).

En introduisant Charles Deslauriers (quel patronyme pour ce perdant envieux systématique!), Flaubert peut informer son lecteur au sujet de son

protagoniste. C'est déjà un signe de l'importance de Charles pour la suite de l'histoire : on ne peut connaître et comprendre Frédéric sans avoir à connaître Charles. Il discute de leur avenir et Deslauriers suggère à son ami de se faire l'amant d'une femme riche pour pouvoir avancer leurs projets à eux deux. Au fond, on a une autre indication d'une *influence* de Flaubert sur Maupassant, ou de la reprise par Maupassant de thèmes flaubertiens pour le transformer (mon résumé).

L'ironie de Flaubert pour ses jeunes romantiques est palpable, par exemple quand il montre que leurs rêves de littérature et de philosophie se sont évanouis après peu d'années. Mais encore et toujours pour ce qui est de Flaubert, et d'autres comme Stendhal, l'ironie n'est pas libératrice : elle est une des formes du romantisme, en autant qu'elle ne fait que montrer encore plus clairement comment le réel coupe les ailes de l'imagination et de la passion et suggérer que la seule forme de pureté est celle de l'ironie, mais d'une ironie qui maudit le réel, qui gonfle les prétentions du moi et de ses productions.

Encore une fois, comme en passant, en faisant la liste des reproches que madame Moreau a établis contre Charles, Flaubert mentionne sans le dire l'aventure dans le bordel de La Turquie. Cette allusion sera expliquée dans le tout dernier chapitre. Semblablement, il multiplie les indications qu'il y a une différence entre les deux jeunes hommes, une différence financière, Deslauriers est bel et bien pauvre (comme le montrent entre autres ses vêtements) et Moreau est en moyens. Cette différence semble insignifiante, mais la distance financière entre les deux jeunes empoisonnera leur amitié. Mais de quoi est-elle faite au fond ? Il est bien difficile de le savoir. Le hasard y est pour beaucoup.

Vers la fin de ce chapitre, on rencontre aussi le père Roque et les Dambreuse en conséquence ; mais on entend parler encore une fois de Louise, sa fille, mais cette fois sans la nommer. « L'ombre de quelqu'un s'allongea sur les pavés, en même temps qu'ils entendirent ces mots : / " Serviteur, messieurs ! " / Celui qui les prononçait était un petit homme, habillé d'une ample redingote brune, et coiffé d'une casquette laissant paraître sous la visière un nez pointu. / " M. Roque ? dit Frédéric. / — Lui-même ! " reprit la voix. / Le Nogentais justifia sa présence en contant qu'il revenait d'inspecter ses pièges à loup, dans son jardin, au bord de l'eau. / " Et vous voilà de retour dans nos pays ? Très bien ! j'ai appris cela par ma fillette. La santé est toujours bonne, j'espère ? Vous ne partez pas encore ? " / Et il s'en alla, rebuté, sans doute, par l'accueil de Frédéric. / Mme Moreau, en effet, ne le fréquentait pas ; le père Roque vivait en concubinage avec sa bonne, et on le considérait fort peu, bien qu'il fût le croupier d'élections⁴, le régisseur de M. Dambreuse. / " Le banquier qui demeure rue d'Anjou ? reprit Deslauriers. Sais-tu ce que tu devrais faire, mon brave (pages 165) ? " » Ce court chapitre est plein de pions placés par le maître Flaubert. Mais ils sont laissés sans explication et sont pour ainsi dire incompréhensibles à la première lecture. C'est là un des enjeux de l'écriture de Flaubert. On peut dire que c'est là une des beautés de son art, et laisser les choses sans plus. Il me semble qu'il faut aller plus loin. Flaubert veut faire sentir deux choses en même temps, que la vie est faite de mille et un détails qui sont insignifiants et quelques-uns qui le sont, mais il est impossible de les distinguer. En un sens, un des objectifs des accumulations de détail qui apparaissent dans ces récits est moins de faire montre de son réalisme en ancrant l'anecdote dans un réel précis et exact que de produire un flot d'information qui est presque impossible à lire parce qu'il est trop important. Le réel massif devient pour

ainsi dire écrasant et dangereux dans son insignifiance pointilliste pourtant touchée ici et là de points qui sont importants, mais invisible. Il y a donc une sorte d'inquiétude qui est produite à la longue (certains parlent d'ennui). Là où Balzac propose une sorte de second monde qui est caché et qui mène le monde visible, là où Maupassant présente des moments d'hallucination qui révèle quelque chose de troublant dans le monde mais invérifiable ou visible lors de moments de folie, Flaubert présente plutôt un réel trop riche et de ce fait imperméable à l'analyse. Imperméable si ce n'est quand on relit, luxe qui appartient au lecteur, mais pas aux personnages.

Chapitre III

Deux mois plus tard, Frédéric arrive à Paris et se présente chez Dambreuse. Malgré la lettre de recommandation que lui a faite le père Roque, il n'est pas invité à revenir. Par hasard, il découvre le magasin d'Arnoux et repense à madame Arnoux. Mais il ne parvient jamais à l'approcher. Il s'installe rue Sainte-Hyacinthe, commence ses études de droit mais se décourage et tombe dans l'ennui. Deslauriers ne peut pas monter le rejoindre à Paris, et malgré la fréquentation de deux autres étudiants, Martinon et M. de Cisy, Frédéric est dans le désœuvrement. Le printemps approche et il passe médiocrement sa première année. Après être retourné chez sa mère pour l'été, il s'installe quai Napoléon à la rentrée (résumé tiré de Wikipedia).

Ce chapitre raconte une année parisienne ou presque dans la vie de Frédéric étudiant médiocre en droit (octobre 1840-août 1841). Il rêve, il cherche à être autre chose que ce qui est et veut devenir autre chose que ce qu'il devrait être. « Martinon était ce qu'on appelle un fort bel homme : grand, joufflu, la physionomie régulière et des yeux bleuâtres à fleur

de tête ; son père, un gros cultivateur, le destinait à la magistrature, et, voulant déjà paraître sérieux, il portait sa barbe taillée en collier. / Comme les ennuis de Frédéric n'avaient point de cause raisonnable et qu'il ne pouvait arguer d'aucun malheur, Martinon ne comprit rien à ses lamentations sur l'existence. Lui, il allait tous les matins à l'École, se promenait ensuite dans le Luxembourg, prenait le soir sa demi-tasse au café, et, avec quinze cents francs par an et l'amour de cette ouvrière, il se trouvait parfaitement heureux. / " Quel bonheur ! " exclama intérieurement Frédéric. / Il avait fait à l'École une autre connaissance, celle de M. de Cisy, enfant de grande famille et qui semblait une demoiselle, à la gentillesse de ses manières. / M. de Cisy s'occupait de dessin, aimait le gothique. Plusieurs fois ils allèrent ensemble admirer la Sainte-Chapelle et Notre-Dame. Mais la distinction du jeune patricien recouvrait une intelligence des plus pauvres. Tout le surprenait ; il riait beaucoup à la moindre plaisanterie, et montrait une ingénuité si complète, que Frédéric le prit d'abord pour un farceur, et finalement le considéra comme un nigaud. / Les épanchements n'étaient donc possibles avec personne et il attendait toujours l'invitation des Dambreuse (page 170). » Il rencontre deux de ces amis, ou plutôt de ses connaissances : de Cisy et Martinon seront des hommes qui réussissent, le premier parce qu'il est riche et qu'il a un titre, le second parce qu'il est prêt à tout pour réussir, entre autres à étudier, ou pour le dire autrement parce qu'il est raisonnable. (La raison dont il est question est celle des bourgeois, ce qu'on appellera plus tard la raison calculante. On peut dire que riche ou moins riche, Frédéric reste un rêveur qui se dit « Quel bonheur ! » devant ce que gagne un Martinon.) Le portrait du jeune homme qui joue la mélancolie est dévastateur. Mais ces autres amis sont plus moches encore, du moins pour quelqu'un qui a un peu de grandeur, ou qui est rêveur. Frédéric ne se satisfait pas de ce qu'il a ou de

ce qu'il pourrait avoir avec un peu d'effort et de régularité. Voilà sa grandeur, se dit-il, mais c'est aussi ce que Flaubert laisse entendre, malgré l'ironie constante de son récit.

Frédéric en sortant de chez les Dambreuse entrevoit madame Dambreuse : c'est un moment important mais ridicule. « Un coupé bleu, attelé d'un cheval noir, stationnait devant le perron. La portière s'ouvrit, une dame y monta, et la voiture, avec un bruit sourd, se mit à rouler sur le sable. / Frédéric, en même temps qu'elle, arriva de l'autre côté, sous la porte cochère. L'espace n'étant pas assez large, il fut contraint d'attendre. La jeune femme, penchée en dehors du vasistas, parlait tout bas au concierge. Il n'apercevait que son dos, couvert d'une mante violette. Cependant, il plongeait dans l'intérieur de la voiture, tendue de reps bleu, avec des passementeries et des effilés de soie. Les vêtements de la dame l'emplissaient ; il s'échappait de cette petite boîte capitonnée un parfum d'iris et comme une vague senteur d'élégances féminines. Le cocher lâcha les rênes, le cheval frôla la borne brusquement, et tout disparut. / Frédéric s'en revint à pied, en suivant les boulevards. / Il regrettait de n'avoir pu distinguer Mme Dambreuse (page 168). » Il ne voit rien au fond, et son demi-rêve qui fait naître un regret est typique du jeune homme et explique, pourrait-on dire, son échec sur le plan scolaire. Mais plus important encore est le hasard qui suit immédiatement : il voit l'enseigne du commerce de Jacques Arnoux, et il se met à rêver pour de bon. On a là une sorte de préfiguration de la lutte qui existera entre les deux femmes pour le cœur de Frédéric et dans le cœur de Frédéric. Il est certain qu'il est fixé sur cette femme rencontrée au premier chapitre. Mais Flaubert, en présentant madame Dambreuse et plus tard en représentant Frédéric se promenant dans Paris (par exemple 173), indique que cette fixation est en même temps

indécise : l'idéal est vague au fond et sans fond expérimental.

Les trois premiers chapitres assez courts semblent servir à mettre les choses en place ; on peut dire que l'action ne commence vraiment qu'au chapitre IV soit quand les amis entrent en jeu.

Chapitre IV

Décembre 1841, Frédéric assiste à une manifestation étudiante dans le quartier latin et fait la connaissance de Hussonnet. Il rencontre également Dussardier, qui est incarcéré pour s'être insurgé contre les forces de l'ordre. Après lui avoir rendu visite en prison, il discute avec Hussonnet et apprend qu'il travaille pour *L'Art industriel*, le journal d'Arnoux. Il demande à y être introduit. Sur place, il fait la connaissance de Regimbart, un socialiste plus ou moins dominé par l'alcool, et de Pellerin, un peintre exploité par Arnoux. Ce cadre devient le sien. Un soir, il reçoit une lettre de son ami Deslauriers qui le prévient de son arrivée à Paris. Mais il arrive le jour où, pour la première fois, Frédéric est invité à dîner chez les Arnoux. Il reçoit donc chaleureusement son ami et se rend au dîner, pendant lequel la vue de madame Arnoux le trouble encore plus que la première fois. En rentrant chez lui, Deslauriers n'est déjà plus qu'un « autre » (résumé tiré de Wikipedia).

Lors d'une petite émeute en octobre 1841, Frédéric rencontre Hussonnet, un extravagant, qui l'introduit chez les Arnoux. Il y voit le maître, un marchand d'art, à l'œuvre. Il y rencontre Pellerin, un artiste raté, et Regimbart, une sorte d'homme politique sans emploi. Le jour où Deslauriers arrive enfin à Paris, il dîne un soir chez les Arnoux avec plusieurs artistes et amis de la famille. Il revient de cette soirée

le cœur gonflé d'amour tendre pour madame Arnoux (mon résumé).

Il y a dans ce chapitre une sorte d'apparition éclair de l'histoire politique. Sans doute, cela ne dure pas longtemps et surtout cela apparaît pour mieux disparaître. « Quelqu'un cria : "À bas les assommeurs !" / C'était une injure usuelle depuis les troubles du mois de septembre¹⁵. Tous la répétèrent. On huait, on sifflait les gardiens de l'ordre public ; ils commençaient à pâlir ; un d'eux n'y résista plus, et, avisant un petit jeune homme qui s'approchait de trop près, en lui riant au nez, il le repoussa si rudement, qu'il le fit tomber cinq pas plus loin, sur le dos, devant la boutique du marchand de vin. Tous s'écartèrent ; mais presque aussitôt il roula lui-même, terrassé par une sorte d'Hercule dont la chevelure, telle qu'un paquet d'étoupes, débordait sous une casquette en toile cirée. / Arrêté depuis quelques minutes au coin de la rue Saint-Jacques, il avait lâché bien vite un large carton, qu'il portait, pour bondir vers le sergent de ville et, le tenant renversé sous lui, il labourait sa face à grands coups de poing. Les autres sergents accoururent. Le terrible garçon était si fort, qu'il en fallut quatre, au moins, pour le dompter. Deux le secouaient par le collet, deux autres le tiraient par les bras, un cinquième lui donnait, avec le genou, des bourrades dans les reins, et tous l'appelaient brigand, assassin, émeutier. La poitrine nue et les vêtements en lambeaux, il protestait de son innocence ; il n'avait pu, de sang-froid, voir battre un enfant. / "Je m'appelle Dussardier ! chez MM. Valinçart frères, dentelles et nouveautés, rue de Cléry. Où est mon carton ? je veux mon carton (page 177) !" » C'est l'occasion pour Frédéric de se mêler de justice et de faire quelque chose, peu de chose, mais quelque chose, pour ce Dussardier avec l'aide de Hussonnet qu'il vient de rencontrer et dont il ne connaît pas le nom (voir page 178). Son action

politique, il faut bien le signaler, ne vise qu'un individu et non pas la société dans son ensemble.

Mais il est tout aussi intéressant de noter que la disparition des événements politiques est pour ainsi dire causée par la fascination de Frédéric pour Marie Arnoux. Le déjà fantasque Hussonnet, qui est comme en porte à faux délibéré avec son époque, sert de moyen de se rapprocher du rêve érotique du jeune héros. Mais cela est précédé d'une des nombreuses conversations désordonnées dont le roman est plein. « Il fut d'abord question d'une nommée Apollonie, un ancien modèle, que Burriou prétendait avoir reconnue sur le boulevard, dans une daumont. Hussonnet expliqua cette métamorphose par la série de ses entreteneurs. / "Comme ce gaillard-là connaît les filles de Paris!" dit Arnoux. / "Après vous, s'il en reste, sire", répliqua le bohème, avec un salut militaire, pour imiter le grenadier offrant sa gourde à Napoléon. / Puis on discuta quelques toiles, où la tête d'Apollonie avait servi. Les confrères absents furent critiqués. On s'étonnait du prix de leurs œuvres; et tous se plaignaient de ne point gagner suffisamment, lorsque entra un homme de taille moyenne, l'habit fermé par un seul bouton, les yeux vifs, l'air un peu fou. / "Quel tas de bourgeois vous êtes! dit-il. Qu'est-ce que cela fait, miséricorde! Les vieux qui confectionnaient des chefs-d'œuvre ne s'inquiétaient pas du million. Corrège, Murillo... — Ajoutez Pellerin", dit Sombaz. / Mais sans relever l'épigramme, il continua de discourir avec tant de véhémence, qu'Arnoux fut contraint de lui répéter deux fois: "Ma femme a besoin de vous, jeudi. N'oubliez pas!" / Cette parole ramena la pensée de Frédéric sur Mme Arnoux (pages 181 et 182). » Ainsi entre dans le récit le personnage de Pellerin, avec qui Frédéric sort de chez Arnoux sans avoir même vu Marie Arnoux, et ledit citoyen Regimbart. Les deux nouveaux arrivés ont un point en commun: en peinture et en politique, ce sont, comme on dit, de grands parleurs,

mais de petits faiseurs, soit des parfaits amis pour Frédéric.

Enfin, Frédéric rencontre Marie Arnoux, celle qui donne un sens à tout ce qu'il fait (sans faire grand-chose) depuis des jours, et en un sens durant tout le roman. (Mais c'est après seulement s'être avoué, presque malgré lui, qu'il était d'Arnoux [page 189].) Une semaine après cet aveu, il est récompensé par une invitation à dîner en famille. Et c'est la scène comique de son tiraillement entre son amitié pour Charles Deslauriers et son amour de Marie Arnoux. Suit le compte rendu du repas, où Flaubert multiplie les exemples de cette méticulosité qui la sienne : les détails plus ou moins importants, plus ou moins significatifs, les faits physiques et les observations précises du psychologue, tout cela est offert au lecteur, voire se bouscule sous sa plume et devant les yeux de l'imagination du lecteur. Mais dans le *tas*, Flaubert se donne le plaisir de noter une tirade de Pellerin contre le réalisme. « La compagnie, les mets, tout lui plaisait. La salle, telle qu'un parloir moyen âge, était tendue de cuir battu ; une étagère hollandaise se dressait devant un râtelier de chibouques ; et, autour de la table, les verres de Bohême, diversement colorés, faisaient au milieu des fleurs et des fruits comme une illumination dans un jardin. / Il eut à choisir entre dix espèces de moutarde. Il mangea du daspachio, du cari, du gingembre, des merles de Corse, des lasagnes romaines ; il but des vins extraordinaires, du lip-fraoli et du tokay. Arnoux se piquait effectivement de bien recevoir. Il courtoisait en vue des comestibles tous les conducteurs de malle-poste, et il était lié avec des cuisiniers de grandes maisons qui lui communiquaient des sauces. / Mais la causerie surtout amusait Frédéric. Son goût pour les voyages fut caressé par Dittmer, qui parla de l'Orient ; il assouvit sa curiosité des choses du théâtre en écoutant Rosenwald causer de l'Opéra ; et l'existence atroce de la bohème lui parut drôle, à travers la

gaieté d'Hussonnet, lequel narra, d'une manière pittoresque, comment il avait passé tout un hiver, n'ayant pour nourriture que du fromage de Hollande. Puis, une discussion entre Lovarias et Burrieu, sur l'école florentine, lui révéla des chefs-d'œuvre, lui ouvrit des horizons, et il eut du mal à contenir son enthousiasme quand Pellerin s'écria : / "Laissez-moi tranquille avec votre hideuse réalité! Qu'est-ce que cela veut dire, la réalité? Les uns voient noir, d'autres bleu, la multitude voit bête. Rien de moins naturel que Michel-Ange, rien de plus fort! Le souci de la vérité extérieure dénote la bassesse contemporaine; et l'art deviendra, si l'on continue, je ne sais quelle rocambole au-dessous de la religion comme poésie, et de la politique comme intérêt. Vous n'arriverez pas à son but, — oui, son but! — qui est de nous causer une exaltation impersonnelle, avec de petites œuvres, malgré toutes vos finasseries d'exécution. Voilà les tableaux de Bassolier, par exemple : c'est joli, coquet, propre, et pas lourd! Ça peut se mettre dans la poche, se prendre en voyage! Les notaires achètent ça vingt mille francs, il y a pour trois sous d'idées; mais, sans l'idée, rien de grand! sans grandeur, pas de beau! L'Olympe est une montagne! Le plus crâne monument, ce sera toujours les Pyramides. Mieux vaut l'exubérance que le goût, le désert qu'un trottoir, et un sauvage qu'un coiffeur!" / Frédéric, en écoutant ces choses, regardait Mme Arnoux. Elles tombaient dans son esprit comme des métaux dans une fournaise, s'ajoutaient à sa passion et faisaient de l'amour. / Il était assis trois places au-dessous d'elle, sur le même côté. De temps à autre, elle se penchait un peu, en tournant la tête pour adresser quelques mots à sa petite fille; et, comme elle souriait alors, une fossette se creusait dans sa joue, ce qui donnait à son visage un air de bonté plus délicate (pages 193 et 194).» Je trouve cela magnifique d'humour et d'habileté... Qu'en est-il du réalisme au fait? Et que signifie le fait que la critique du réalisme est faite par Pellerin qui est un

personnage, bien préoccupé de son bien-être physique et donc de la nourriture qu'il mange et des affaires qu'il fait avec le marchand, celui qu'il méprise un jour sur deux.

Chapitre V

Frédéric, obsédé par l'idée de conquérir madame Arnoux, prend des cours de peinture chez Pellerin, qui devient un des membres des réunions du samedi chez Frédéric avec Deslauriers, Sénécal, Martinon, de Cisy, Dussardier et Regimbart. Mais Deslauriers est excédé par cette obsession amoureuse, et leur amitié s'en ressent. Le mois des examens arrive et Frédéric est recalé. De plus, il apprend que madame Arnoux est partie chez sa mère malade. Désespéré, il se rapproche d'Arnoux sans savoir pourquoi. Au retour de madame Arnoux, les dîners auxquels il est invité tous les jeudis reprennent de façon monotone. Deslauriers décide de changer les idées de son ami en l'emmenant alors au cabaret. Mais rien n'y fait. Ils y rencontrent Arnoux en compagnie de mademoiselle Vatnaz, écrivaine manquée, sans doute sa maîtresse. Seules deux invitations viennent égayer son temps quelques jours plus tard : une pour la fête de madame Arnoux, l'autre chez les Dambreuse, cette dernière étant bien vite décommandée. La fête se déroule dans la maison de campagne d'Arnoux située à [Saint-Cloud](#), « cent pas plus loin que le pont, à mi-hauteur de la colline » ; mais un incident se produit (Marie Arnoux a la preuve de l'infidélité de son époux), et madame Arnoux lors du retour semble très triste et parle à mots couverts à Frédéric qui voit là « une espèce de complicité ». Il se remet alors à travailler et est reçu à ses examens. Pressé par sa mère de rentrer à [Nogent-sur-Seine](#), il y apprend que leur fortune est dilapidée et qu'il ferait mieux de rester en province (résumé tiré de Wikipedia).

Ce chapitre présente les rencontres de copains (des gens sans expérience, bourrés d'idées et de théories [voilà pourquoi le vieux Regimbart en fait partie malgré son âge]), et les conversations entre Frédéric et Deslauriers. C'est aussi le chapitre des mois perdus à attendre madame Arnoux, puis quelques minutes avec elle alors que Frédéric est incapable de lui parler. Puis, Flaubert offre la description d'une soirée dans un bal public. Deslauriers se tape une première femme, pendant que Frédéric songe à se suicider en raison de son amour déçu. Il est invité à Saint-Cloud chez les Arnoux pour fêter madame. Un premier lien sentimental se crée entre les deux quand madame Arnoux découvre que son mari la trompe et que le jeune homme lui offre une vague sympathie. Frédéric, enflammé d'amour, réussit ses études. Mais de retour à Nogent-sur-Seine, il apprend de sa mère qu'il est presque sans le sou.

Ici aussi l'ombre de madame Arnoux est partout : on ne la voit jamais, mais tout ce que fait Frédéric a à faire avec elle. Au fond, cette remarque serait valide pour tous les chapitres du roman. Sauf peut-être le tout dernier. Serait-il possible que celui-là donne la clé du rôle de Marie Arnoux : la femme intouchable, la bonne bourgeoise qui résiste à l'appel de la sexualité chez elle et chez Frédéric, la femme idéalisée pour ainsi dire s'explique, ou du moins se comprend, par l'échec sexuel raconté à la toute fin et qui remonte pour ainsi dire avant le début ? Si c'était vrai, cela voudrait dire que Marie Arnoux n'y est pour rien dans l'éducation sentimentale du héros : Frédéric était voué à répéter avec la femme de Jacques Arnoux ce qu'il a vécu chez la Turque. Et cette vocation, avec le jugement des dernières lignes portant sur elle, est la clé de tout : le possible est plus vrai que le réel, le néant est plus satisfaisant parce que comme dans un récit littéraire, il est imaginaire.

La description de l'Alhambra est désopilante : rien n'a changé ; on se croirait dans un bar d'aujourd'hui. Et si j'aime Maupassant parce que j'y trouve à tout moment des scènes qui annoncent le monde dans lequel je vis, je suis bien obligé de reconnaître que Flaubert réussit aussi bien ici. « Des étudiants promenaient leurs maîtresses ; des commis en nouveautés se pavanaient une canne entre les doigts ; des collégiens fumaient des régalias ; de vieux célibataires caressaient avec un peigne leur barbe teinte ; il y avait des Anglais, des Russes, des gens de l'Amérique du Sud, trois Orientaux en tarbouch. Des lorettes, des grisettes et des filles étaient venues là, espérant trouver un protecteur, un amoureux, une pièce d'or, ou simplement pour le plaisir de la danse ; et leurs robes à tunique vert d'eau, bleu cerise, ou violette, passaient, s'agitaient entre les ébéniers et les lilas. Presque tous les hommes portaient des étoffes à carreaux, quelques-uns des pantalons blancs, malgré la fraîcheur du soir. On allumait les becs de gaz. / Hussonnet, par ses relations avec les journaux de modes et les petits théâtres, connaissait beaucoup de femmes ; il leur envoyait des baisers par le bout des doigts, et, de temps à autre, quittant ses amis, allait causer avec elles. / Deslauriers fut jaloux de ces allures. Il aborda cyniquement une grande blonde, vêtue de nankin. Après l'avoir considéré d'un air maussade, elle dit : « Non ! pas de confiance, mon bonhomme ! » et tourna les talons. / Il recommença près d'une grosse brune, qui était folle sans doute, car elle bondit dès le premier mot, en le menaçant, s'il continuait, d'appeler les sergents de ville. Deslauriers s'efforça de rire ; puis, découvrant une petite femme assise à l'écart sous un réverbère, il lui proposa une contredanse. / Les musiciens, juchés sur l'estrade, dans des postures de singe, raclaient et soufflaient, impétueusement. Le chef d'orchestre, debout, battait la mesure d'une façon automatique. On était tassé, on s'amusait ; les brides dénouées des chapeaux effleuraient les

cravates, les bottes s'enfonçaient sous les jupons ; tout cela sautait en cadence ; Deslauriers pressait contre lui la petite femme, et, gagné par le délire du cancan, se démenait au milieu des quadrilles comme une grande marionnette. Cisy et Dussardier continuaient leur promenade ; le jeune aristocrate lorgnait les filles, et, malgré les exhortations du commis, n'osait leur parler, s'imaginant qu'il y avait toujours chez ces femmes-là "un homme caché dans l'armoire avec un pistolet, et qui en sort pour vous faire souscrire des lettres de change" (pages 216 et 217). » Je trouve cela merveilleux, entre autres, parce que je devine les personnages à travers leurs actions dans ce milieu ; ainsi je note que Deslauriers se démène avec peu de succès, que Moreau ne fait rien et peut-être que Rosanette faire une première apparition (cela est sûr pour la Vatnaz).

Il est remarquable que dans cette histoire aussi, comme dans *Madame Bovary*, on trouve un sale emprunteur qui réussit à arracher la fortune des gens. C'est sans doute une image forte pour Flaubert : les romantiques sont des gens authentiques qui ne calculent pas et donc qui tôt ou tard perdent tout leur argent entre les mains des sales bourgeois qui eux ne font que calculer. Mais ici Roque, l'emprunteur véreux, fera partie du monde romantique, au moins par sa fille Louise : les réalistes sont dépassés ou débordés par les romantiques, et les exigences de la vie réaliste ne se comprennent qu'à l'intérieur du cadre, triomphant, de la vie romantique.

Chapitre VI

Frédéric demeure auprès de sa mère et se fait engager chez un avoué. Il fait la connaissance de mademoiselle Louise Roque, jeune adolescente, qui est la fille du père Roque, son voisin. Il s'habitue difficilement à la vie provinciale, surtout lorsqu'il

apprend que Deslauriers a recueilli Sénécal à Paris. Après la visite de son oncle, il apprend de sa mère qu'il n'héritera pas de sa fortune qui s'élève à vingt-sept mille livres de rentes et qui lui aurait permis de mener la belle vie. Mais le 12 décembre 1845, après trois ans passés à **Nogent-sur-Seine**, il reçoit une lettre de la Justice de paix du Havre l'informant qu'il héritait de « toute la fortune de l'oncle ! Vingt-sept mille livres de rente ! ». Après un saut au Havre, Frédéric repart pour Paris sur-le-champ, en oubliant presque de dire adieu à la toute jeune fille du père Roque, visiblement très émue de son départ (résumé tiré de Wikipedia).

C'est le chapitre de la vie à Nogent, sans argent : Frédéric est obligé de vivre une vie normale, soit une vie où on travaille pour gagner son pain. Sans trop sans rendre compte, il commence une aventure sentimentale avec Louise Roque, qui n'est encore qu'une enfant. Puis, coup de théâtre : il hérite une somme colossale et part pour Paris.

Flaubert présente Frédéric comme un grand niais : il est plein de grands sentiments, mais ne voit rien de ce qui se passe sous ses yeux (les amantes d'Arnoux au chapitre précédent, l'amour de Louise pour lui dans celui-ci). Mais, encore et toujours, tout en ironisant sur Frédéric, Flaubert lui donne raison en dernière analyse : mieux vaut être naïf parce qu'on a un grand cœur qu'un personnage comme le père Roque ; en un sens, la naïveté est le signe de la grandeur d'âme, c'est-à-dire de la grandeur de cœur ; comme le cœur est l'essentiel de l'être humain, la grandeur de cœur est la grandeur en soi. Ce que découvre Julien Sorel à la fin du *Rouge et le Noir*, Frédéric le sait déjà, tout en étant trop naïf pour le savoir vraiment. Flaubert part de ce qui est la conclusion de Stendhal.

Deuxième partie

Chapitre I

Parti en diligence, Frédéric quitte Nogent-sur-Seine un soir, passe de la campagne aux contreforts de la capitale et arrive le lendemain matin à Paris. Il court à la maison d'Arnoux, mais celui-ci n'y est plus. Dérouté par cette disparition, il cherche à retrouver Pellerin et Hussonnet, en vain. Après avoir fait la tournée des cafés de Paris, il retrouve enfin Regimbart qui lui révèle qu'Arnoux a déménagé et s'est reconverti dans la faïence. Lorsqu'il arrive chez Arnoux, il est surpris par le peu d'effet que lui cause la vue de madame Arnoux après deux années et demie d'absence. Elle a à présent un petit garçon. Quant à Deslauriers, il a été recalé à sa thèse de droit et a décidé de ne pas la repasser. Il se consacre à une thèse plutôt socialiste et semble sous l'influence de Sénécals. Les deux amis passent une journée ensemble à deviser. Puis, nouvellement habillé, botté et coiffé à la mode, quelques jours plus tard, avant de visiter chez les Dambreuse, Frédéric passe de nouveau chez les Arnoux. C'est alors que Jacques Arnoux l'emmène à un bal costumé chez une maîtresse, Rosanette Bron. Frédéric retrouve Hussonnet et Pellerin et est mal à l'aise dans cette réception pleine d'une faune plus ou moins respectable de lorettes et d'hommes de divers milieux, mais où il reste toute la nuit à regarder les gens fêter, danser et manger (résumé tiré de Wikipédia).

Frédéric se rend à Paris. Il cherche les Arnoux et met deux jours à les trouver. Ils ne sont plus riches et madame Arnoux lui paraît moins séduisante. Il retrouve Deslauriers qui s'est rapproché de Sénécals et a acquis des opinions révolutionnaires en partie à la suite de ses déboires professionnels. Il visite un bal-bordel avec Arnoux, où il retrouve Pellerin, qui a

changé de théorie esthétique. Il y passe une nuit blanche (mon résumé).

Le chapitre présente donc quatre scènes : le voyage de Nogent à Paris, la recherche des Arnoux, une conversation avec Deslauriers, la soirée chez Rosanette. Mais pourrait-on dire, le chapitre est rythmé par le thème du rêve et de la déception. Dès le premier chapitre, on voit Frédéric porté par une diligence qui rêve de ce qui l'attend. « Quand il fut à sa place, dans le coupé, au fond, et que la diligence s'ébranla, emportée par les cinq chevaux détalant à la fois, il sentit une ivresse le submerger. Comme un architecte qui fait le plan d'un palais, il arrangea, d'avance, sa vie. Il l'emplit de délicatesses et de splendeurs ; elle montait jusqu'au ciel ; une prodigalité de choses y apparaissait ; et cette contemplation était si profonde, que les objets extérieurs avaient disparu. / Au bas de la côte de Sourdu, il s'aperçut de l'endroit où l'on était. On n'avait fait que cinq kilomètres, tout au plus ! Il fut indigné. Il abattit le vasistas pour voir la route. Il demanda plusieurs fois au conducteur dans combien de temps, au juste, on arriverait. Il se calma cependant, et il restait dans son coin, les yeux ouverts. / La lanterne, suspendue au siège du postillon, éclairait les croupes des limoniers. Il n'apercevait au-delà que les crinières des autres chevaux qui ondulaient comme des vagues blanches ; leurs haleines formaient un brouillard de chaque côté de l'attelage ; les chaînettes de fer sonnaient, les glaces tremblaient dans leurs châssis ; et la lourde voiture, d'un train égal, roulait sur le pavé. Çà et là, on distinguait le mur d'une grange, ou bien une auberge, toute seule. Parfois en passant dans les villages, le four d'un boulanger projetait des lueurs d'incendie, et la silhouette monstrueuse des chevaux courait sur l'autre maison en face. Aux relais, quand on avait dételé, il se faisait un grand silence, pendant une minute. Quelqu'un piétinait en haut, sous la bâche, tandis

qu'au seuil d'une porte, une femme, debout, abritait sa chandelle avec sa main. Puis, le conducteur sautant sur le marchepied, la diligence repartait. / À Mormans, on entendit sonner une heure et un quart. / "C'est donc aujourd'hui, pensa-t-il, aujourd'hui même, tantôt!" / Mais, peu à peu ses espérances et ses souvenirs, Nogent, la rue de Choiseul, Mme Arnoux, sa mère, tout se confondait. / Un bruit sourd de planches le réveilla, on traversait le pont de Charenton, c'était Paris (pages 245 et 246).» La description présente de plusieurs façons le contraste entre les faits et la rêverie érotisée de Frédéric. Mais en un sens, ce jeu, ce va-et-vient entre réalité et idéal, est englobé par le réalisme de Flaubert : les rêveries, et même à la fin le rêve interrompu, de Frédéric font partie de la description englobante de l'auteur, car l'haleine des chevaux et la sonnerie des chaînettes ne sont pas plus vraies et factuelles que les faits que Frédéric rêve et même s'endort et rêve pour de bon ou les faits qu'il est irrité ou plein d'espoir. Je signale aussi que quand il s'endort il superpose ce qui me semble être les vecteurs de son existence, l'avenir et le passé, son village natal et la rue où vivent les Arnoux, la femme qu'il aime et le fait rêver et celle qui lui a donné la vie et veut contrôler ce qu'elle lui a donné.

Cette scène initiale est suivie de deux scènes de déception, d'abord celle de la chasse à l'adresse. Car s'il rêvait de la rue de Choiseul, il découvre que les Arnoux n'y vivent plus. La recherche désordonnée de Frédéric est comique sans doute, mais elle montre aussi à quel point ces projets sont bel et bien rêvés et presque jamais organisés comme des projets pratiques. Cette scène est suivie d'une nouvelle scène de déception, soit quand il entre enfin chez les Arnoux. «Frédéric s'était attendu à des spasmes de joie ; mais les passions s'étiolent quand on les dépayse, et, ne retrouvant plus Mme Arnoux dans le milieu où il l'avait connue, elle lui semblait avoir

perdu quelque chose, porter confusément comme une dégradation, enfin n'être pas la même. Le calme de son cœur le stupéfiait. Il s'informa des anciens amis, de Pellerin, entre autres. "Je ne le vois pas souvent", dit Arnoux. / Elle ajouta: "Nous ne recevons plus, comme autrefois!" / Était-ce pour l'avertir qu'on ne lui ferait aucune invitation? Mais Arnoux, poursuivant ses cordialités, lui reprocha de n'être pas venu dîner avec eux, à l'improviste; et il expliqua pourquoi il avait changé d'industrie. / "Que voulez-vous faire dans une époque de décadence comme la nôtre? La grande peinture est passée de mode! D'ailleurs, on peut mettre de l'art partout. Vous savez, moi, j'aime le Beau! il faudra, un de ces jours, que je vous mène à ma fabrique." / Et il voulut lui montrer, immédiatement, quelques-uns de ses produits dans son magasin, à l'entresol. / Les plats, les soupières, les assiettes et les cuvettes encombraient le plancher. Contre les murs étaient dressés de larges carreaux de pavage pour salles de bain et cabinets de toilette, avec sujets mythologiques dans le style de la Renaissance, tandis qu'au milieu une double étagère, montant jusqu'au plafond, supportait des vases à contenir la glace, des pots à fleurs, des candélabres, de petites jardinières et de grandes statuettes polychromes figurant un nègre ou une bergère pompadour. Les démonstrations d'Arnoux ennuyaient Frédéric, qui avait froid et faim. / Il courut au Café Anglais, y soupa splendidement, et, tout en mangeant, il se disait: / "J'étais bien bon là-bas avec mes douleurs! À peine si elle m'a reconnu! quelle bourgeoise (pages 252 et 253)!" » La remarque finale, cette accusation injuste (madame Arnoux n'a pas changé du tout), dit tout en un sens. Frédéric ne connaît presque rien de cette femme qu'il a rêvée même quand il était à ses côtés, même quand il lui a parlé, même quand il a partagé un moment intime. Il suffit que le contexte dans lequel elle apparaît change un peu pour qu'il soit désenchanté. Elle a changé d'adresse, elle a un enfant de plus, et surtout peut-être elle vit un peu

plus pauvrement (comme l'indique sans aucun doute la description du commerce d'Arnoux): elle s'est dégradée, comme le dit Flaubert, et Frédéric peut aller manger et se moquer de lui-même et de son amour. Il n'en reste pas moins que Flaubert et le lecteur le trouvent encore plus ridicule qu'il ne le fait.

Puis vient la rencontre avec l'autre amour de la vie de Frédéric, Deslauriers. Encore une fois, il y a déception, mais moins grande, sans doute parce que le sentiment est plus durable, plus solide et moins érotisé (s'il est permis de suggérer que la frontière entre l'amour et l'amitié n'est pas aussi étanche qu'on le croit). En tout cas, lors de leurs retrouvailles, Charles vérifie si celle qui a trop souvent été sa rivale habite encore le cœur de Frédéric. « Quoi de neuf, du reste? Es-tu encore amoureux de Mme Arnoux? C'est passé, hein? » / Frédéric, ne sachant que répondre, ferma les yeux en baissant la tête. / À propos d'Arnoux, Deslauriers lui apprit que son journal appartenait maintenant à Hussonnet, lequel l'avait transformé. Cela s'appelait « L'Art, institut littéraire, société par actions de cent francs chacune; capital social: quarante mille francs », avec la faculté pour chaque actionnaire de pousser là sa copie; car « la société a pour but de publier les œuvres des débutants, d'épargner au talent, au génie peut-être, les crises douloureuses qui abreuvent, etc..., tu vois la blague! » Il y avait cependant quelque chose à faire, c'était de hausser le ton de ladite feuille, puis tout à coup, gardant les mêmes rédacteurs et promettant la suite du feuilleton, de servir aux abonnés un journal politique; les avances ne seraient pas énormes. / « Qu'en penses-tu, voyons! veux-tu t'y mettre? » / Frédéric ne repoussa pas la proposition. Mais il fallait attendre le règlement de ses affaires. « Alors, si tu as besoin de quelque chose... / — Merci, mon petit! » dit Deslauriers. / Ensuite, ils fumèrent des puros, accoudés sur la planche de velours, au bord

de la fenêtre. Le soleil brillait, l'air était doux, des troupes d'oiseaux voletant s'abattaient dans le jardin; les statues de bronze et de marbre, lavées par la pluie, miroitaient; des bonnes en tablier causaient assises sur des chaises; et l'on entendait les rires des enfants, avec le murmure continu que faisait la gerbe du jet d'eau. / Frédéric s'était senti troublé par l'amertume de Deslauriers; mais, sous l'influence du vin qui circulait dans ses veines, à moitié endormi, engourdi, et recevant la lumière en plein visage, il n'éprouvait plus qu'un immense bien-être, voluptueusement stupide, comme une plante saturée de chaleur et d'humidité. Deslauriers, les paupières entre-closes, regardait au loin, vaguement. Sa poitrine se gonflait, et il se mit à dire: / "Ah! c'était plus beau, quand Camille Desmoulins, debout là-bas sur une table, poussait le peuple à la Bastille! On vivait dans ce temps-là, on pouvait s'affirmer, prouver sa force! De simples avocats commandaient à des généraux, des va-nu-pieds battaient les rois, tandis qu'à présent... / Il se tut, puis tout à coup: / "Bah! l'avenir est gros (pages 255 et 256)!" » Et il se met tout de suite à exercer son pouvoir sur Frédéric pour remplacer l'ami qu'il a perdu par celui qu'il peut récupérer; il s'agit de reprendre le journal d'Arnoux et d'en faire quelque chose de tout à fait nouveau qui peut servir aux rêves enfin concrétisés des deux amis: un journal d'art et de politique. Même s'ils ne sont pas les adolescents rêveurs de Sens et de Nogent-sur-Seine, Charles et Frédéric sont revenus à leurs rêves d'antan, de politique et d'art. Il me semble qu'il n'est pas sans importance de noter leur bien-être physique et les lieux qui stimulent leurs imaginations redevenues jeunes. Aussi, il me semble qu'auparavant Charles a appelé Frédéric « mon petit ».

La dernière scène est une nouvelle sorte de déception, à partir d'une nouvelle figure du réalisme, celle de la description du monde moins respectable

de Rosanette et la Vatnaz, le demi-monde, comme on dit, scène qui reprend autrement la scène de l'Alhambra de la première partie. Or il faut savoir que dans le chapitre suivant sera présentée une autre société, celle des Dambreuse, qui a d'étranges ressemblances avec celle du bal masqué. Cela introduit Frédéric à une nouvelle passion, celle des amours ancillaires où le corps est bien présent, où on s'amuse au lieu de se soumettre à un charme éthéré. Du coup, cela l'introduit aussi à une autre femme qui s'opposera à madame Arnoux, madame Dambreuse. Comme on le verra, cette dernière qui habite la haute société a plus affaire avec le demi-monde qu'avec le monde respectable qu'incarne l'épouse de Jacques Arnoux. « Puis il se coucha, avec une douleur intolérable à l'occiput ; et il but une carafe d'eau, pour calmer sa soif. / Une autre soif lui était venue, celle des femmes, du luxe et de tout ce que comporte l'existence parisienne. Il se sentait quelque peu étourdi, comme un homme qui descend d'un vaisseau ; et, dans l'hallucination du premier sommeil, il voyait passer et repasser continuellement les épaules de la Poissarde, les reins de la Débardeuse, les mollets de la Polonaise, la chevelure de la Sauvagesse. Puis deux grands yeux noirs, qui n'étaient pas dans le bal, parurent ; et légers comme des papillons, ardents comme des torches, ils allaient, venaient, vibraient, montaient dans la corniche, descendaient jusqu'à sa bouche. Frédéric s'acharnait à reconnaître ces yeux sans y parvenir. Mais déjà le rêve l'avait pris ; il lui semblait qu'il était attelé près d'Arnoux, au timon d'un fiacre, et que la Maréchale, à califourchon sur lui, l'éventrait avec ses éperons d'or (page 270). » Je note quand même que les corps en pièces détachées qui hantent son imagination sont dominés par des yeux (ceux de madame Arnoux sans aucun doute). En tout cas, comme il l'a déjà fait, dans la scène chez Rosanette, Flaubert représente un Frédéric assez dépassé par les événements qui tournoient devant lui et qui étourdissent le lecteur à force de leur multiplicité, de

leur précision et en même temps de leur étrangeté. C'est un des avantages d'entasser des observations selon les règles du réalisme : ils font participer à la psychologie d'un rêveur comme Frédéric à la fois par le contraste et par le malaise qu'ils produisent ; l'idéal est simple, paisible et sous contrôle, alors que le réel se présente dans la multiplicité, dans la violence et dans le trouble. Je note aussi que ce demi-monde, troublant, opposé au rêve idéalisant est pourtant parisien et donc pour Frédéric un refuge contre la paralysie, autre ou, mettons, maternelle, qui l'attend à Nogent-sur-Seine.

Chapitre II

Après s'être logé à grands frais, Frédéric rend successivement visite à madame Dambreuse, à Rosanette et à madame Arnoux. Puis il organise sa pendaison de crémaillère avec ses copains. Il apprend qu'Arnoux a des ennuis financiers et décide d'en parler à sa femme qui le charge de veiller sur son mari. Celui-ci n'hésite pas à la tromper sans grands résultats avec Rosanette qui se fait entretenir par lui et d'autres. Cette femme plaît à Frédéric qui prend de moins en moins de précautions pour le lui faire comprendre. Mais elle se soustrait toujours à ses avances. Aussi, décide-t-il de lui faire faire un portrait par Pellerin afin de la voir plus souvent. Mais Deslauriers voit cela d'un mauvais œil et exhorte Frédéric à lui prêter l'argent nécessaire à la fondation d'un journal. De plus, il l'engage, de même que madame Arnoux, à aller voir Dambreuse pour trouver une place au Conseil d'État. Ce dernier le verrait plutôt dans les affaires. À la sortie de son dîner chez les Dambreuse, Frédéric apprend que Rosanette est libre, et il décide de devenir son amant. Mais à peine est-il devant chez elle que mademoiselle Vatnaz lui révèle que Delmar, un acteur, l'a devancé ; elle veut que Frédéric mette Arnoux au courant de la perfidie de son amante.

Mais lorsque Frédéric arrive chez Arnoux, madame Arnoux est furieuse envers son mari, car elle a appris qu'il la trompait. Arnoux part et Frédéric essaie de la consoler (résumé tiré de Wikipédia).

Après qu'il s'est installé à nouveaux frais à Paris, déçu par les Arnoux, Frédéric visite les Dambreuse, des bourgeois aux airs aristocratiques, dont la vie sociale est d'un ennui mortel et d'une fausseté totale, l'un et l'autre augmentés par le luxe ambiant. Il visite l'appartement de la Rosanette. Il revoit madame Arnoux et sent renaître sa passion pour elle. Frédéric reçoit ses copains d'autrefois : chacun déblatère contre le pouvoir pour des raisons diverses. Frédéric constate enfin comment vit Arnoux, écrasé par des dettes et amoureux de Rosanette, dite la Maréchale. Il fait la comparaison entre Rosanette Bron et de Marie Arnoux, entre l'amour léger et concret et l'amour rêvé et exigeant ; il entreprend diverses manigances pour se rapprocher de la femme de ses rêves ; en revanche, il fait la cour à Rosanette. De plus, il fréquente les Dambreuse : il songe à faire affaire avec monsieur Dambreuse et à séduire madame. Il apprend que Rosanette s'est payé divers amants par le passé et dernièrement un nouveau. Il assiste à une scène de ménage entre les Arnoux (mon résumé).

Ce chapitre présente des thèmes successifs : les mondes des trois femmes, les Parisiennes, s'entend, qui occupent le cœur de Frédéric ; le monde des copains et ami ; puis de nouveau les trois mondes féminins, mais avec des touches du monde amical. (Car ce retour du thème féminin est coupé par des retours à celui des copains, comme quand Deslauriers se présente du nouveau avec Hussonnet pour soutirer de l'argent à Frédéric trop faible pour dire non.) En tout cas, les trois mondes féminins chaque fois décevants pour un Frédéric vibrant de convoitises diverses et pourtant liées sont dominés et pour ainsi dire définis par les trois femmes qui en

sont le centre : le monde de madame Dambreuse est élégant, riche et assez froid, celui de Rosanette est désordonné, frivole et sensuel, et celui de Marie-Angèle maternel, moral et pourtant pratique. « Elle se tenait dans la même attitude que le premier jour, et cousait une chemise d'enfant. Le petit garçon, à ses pieds, jouait avec une ménagerie de bois ; Marthe, un peu plus loin, écrivait. / Il commença par la complimenter de ses enfants. Elle répondit sans aucune exagération de bêtise maternelle. / La chambre avait un aspect tranquille. Un beau soleil passait par les carreaux, les angles des meubles reluisaient, et, comme Mme Arnoux était assise auprès de la fenêtre, un grand rayon, frappant les accroche-cœurs de sa nuque, pénétrait d'un fluide d'or sa peau ambrée. Alors, il dit : / “Voilà une jeune personne qui est devenue bien grande depuis trois ans ! Vous rappelez-vous, mademoiselle, quand vous dormiez sur mes genoux, dans la voiture ?” / Marthe ne se rappelait pas. “Un soir, en revenant de Saint-Cloud ?” / Mme Arnoux eut un regard singulièrement triste. Était-ce pour lui défendre toute allusion à leur souvenir commun ? / Ses beaux yeux noirs, dont la sclérotique brillait, se mouvaient doucement sous leurs paupières un peu lourdes, et il y avait dans la profondeur de ses prunelles une bonté infinie. Il fut ressaisi par un amour plus fort que jamais, immense : c'était une contemplation qui l'engourdissait, il la secoua pourtant. Comment se faire valoir ? par quels moyens ? Et, ayant bien cherché, Frédéric ne trouva rien de mieux que l'argent. Il se mit à parler du temps, lequel était moins froid qu'au Havre. / “Vous y avez été ? / — Oui, pour une affaire... de famille... un héritage. / — Ah ! j'en suis bien contente”, reprit-elle avec un air de plaisir tellement vrai, qu'il en fut touché comme d'un grand service. / Puis elle lui demanda ce qu'il voulait faire, un homme devant s'employer à quelque chose. Il se rappela son mensonge et dit qu'il espérait parvenir au Conseil d'État, grâce à M. Dambreuse, le député. / “Vous le

connaissez peut-être ? / — De nom, seulement.” / Puis, d’une voix basse : / “Il vous a mené au bal, l’autre jour, n’est-ce pas ?” / Frédéric se taisait ! / “C’est ce que je voulais savoir, merci.” / Ensuite, elle lui fit deux ou trois questions discrètes sur sa famille et sa province. C’était bien aimable, d’être resté là-bas si longtemps, sans les oublier. / “Mais..., le pouvais-je ? reprit-il. En doutiez-vous ?” / Mme Arnoux se leva. / “Je crois que vous nous portez une bonne et solide affection. Adieu,... au revoir !” / Et elle tendit sa main d’une manière franche et virile (pages 276 et 277).» Il est donc facile de saisir lequel des trois mondes est le plus puissant et donc laquelle des trois femmes est aimée en vérité. (Il faut oublier ici la pauvre Louise Roque, qui parce qu’elle habite Nogent-sur-Seine ne peut intéresser Frédéric que parce que les mondes parisiens le déçoivent trop.) On comprend donc que l’éducation sentimentale de Frédéric (mais apprend-il quoi que ce soit de ses expériences ?) porte en grande partie sur ces trois mondes.

Il y a chez les romantiques une véritable passion pour les femmes plus âgées et mariées (madame de Rênal pour Julien, madame de Mortsauf pour Félix de Vandenesse, madame Bovary pour Léon, et ici madame Arnoux pour Frédéric). Sans doute, Flaubert fait-il, ici dans le roman précédent, la critique de cette figure romantique. Mais en même temps, il suggère que cette figure, qui est une sorte de cul-de-sac pratique et une maladie psychologique, a la seule noblesse qu’il peut y avoir du fait que le rêve de l’inaccessible est plus respectable que le succès bourgeois ou le monde de la pratique et de ses pièges et de ses malpropretés. Faut-il faire remonter cela à l’exemple de madame de Warens de Rousseau ou à quelque nécessité de l’amour sexuel, tel qu’il est conçu et vécu par le cœur romantique ? Sans doute est-ce les deux ? Mais alors quelle est la secrète beauté ou bonté d’une femme plus âgée et déjà attachée ? Il est sûr que

c'est fort différent de la passion contemporaine pour la jeunesse et la liberté, qui serait satisfaite plutôt dans le monde de Rosanette. Serait-ce que l'amour maternel adoucit la vigueur du désir sexuel ? Ou quoi encore ? Serait-ce que la femme mûre, mariée et mère est pour ainsi dire inaccessible, comme une mère, ou plutôt comme une Sainte Vierge laïcisée ? Ne s'appelle-t-elle Marie-Angèle ?

Mais il y a un autre monde qui l'occupe, celui des amis et des copains. Or dans ce chapitre, ce monde aussi le déçoit. En tout cas, il invite les siens chez lui pour fêter son retour à Paris et son installation dans un nouvel appartement. On a droit encore une fois à un récit où les conversations sont désordonnées, où chacun tire la couverture de son côté et où Frédéric est comme étourdi et écœuré par ce qu'il voit et entend. « Le dessert était fini ; on passa dans le salon, tendu, comme celui de la Maréchale, en damas jaune, et de style Louis XVI. / Pellerin blâma Frédéric de n'avoir pas choisi, plutôt, le style néo-grec ; Sénecal frota des allumettes contre les tentures ; Deslauriers ne fit aucune observation. Il en fit dans la bibliothèque, qu'il appela une bibliothèque de petite fille. La plupart des littérateurs contemporains s'y trouvaient. Il fut impossible de parler de leurs ouvrages, car Hussonnet, immédiatement, conta des anecdotes sur leurs personnes, critiquait leurs figures, leurs mœurs, leur costume, exaltant les esprits de quinzisième ordre, dénigrant ceux du premier, et déplorant, bien entendu, la décadence moderne. Telle chansonnette de villageois contenait, à elle seule, plus de poésie que tous les lyriques du XIX siècle ; Balzac était surfait, Byron démoli, Hugo n'entendait rien au théâtre, etc. / « Pourquoi donc, dit Sénecal, n'avez-vous pas les volumes de nos poètes-ouvriers ? » / Et M. de Cisy, qui s'occupait de littérature, s'étonna de ne pas voir sur la table de Frédéric « quelques-unes de ces physiologies nouvelles, *Physiologie du fumeur, du pêcheur à la*

ligne, de l'employé de barrière". / Ils arrivèrent à l'agacer tellement, qu'il eut envie de les pousser dehors par les épaules. "Mais je deviens bête!" Et, prenant Dussardier à l'écart, il lui demanda s'il pouvait le servir en quelque chose. / Le brave garçon fut attendri. Avec sa place de caissier, il n'avait besoin de rien. / Ensuite, Frédéric emmena Deslauriers dans sa chambre, et, tirant de son secrétaire deux mille francs : / "Tiens, mon brave, empoche ! C'est le reliquat de mes vieilles dettes. / — Mais... et le Journal ? dit l'avocat. J'en ai parlé à Hussonnet, tu sais bien." / Et, Frédéric ayant répondu qu'il se trouvait "un peu gêné, maintenant", l'autre eut un mauvais sourire. / Après les liqueurs, on but de la bière ; après la bière, des grogs ; on refuma des pipes. Enfin, à cinq heures du soir, tous s'en allèrent ; et ils marchaient les uns près des autres, sans parler, quand Dussardier se mit à dire que Frédéric les avait reçus parfaitement. Tous en convinrent. / Hussonnet déclara son déjeuner un peu trop lourd. Sénécal critiqua la futilité de son intérieur. Cisy pensait de même. Cela manquait de « cachet », absolument. / "Moi, je trouve, dit Pellerin, qu'il aurait bien pu me commander un tableau." / Deslauriers se taisait, en tenant dans la poche de son pantalon ses billets de banque. / Frédéric était resté seul. Il pensait à ses amis, et sentait entre eux et lui comme un grand fossé plein d'ombre qui les séparait. Il leur avait tendu la main cependant, et ils n'avaient pas répondu à la franchise de son cœur (pages 283 et 284). » En plus de montrer comment chacun de ces amis (il faut exclure Dussardier, homme droit, mais naïf) est là pour profiter du repas gratuit, et de plus se montre ingrat et mesquin, il me semble que la description suggère que l'abîme que sent Frédéric est celui qui est creusé par sa richesse et leur pauvreté. (Le ridicule Cisy ne compte pas ici.) Mais quand on suggère qu'il s'était offert à eux dans la franchise de son cœur, cela est inacceptable. Aussi il est à peu près certain que Flaubert utilise là, encore une fois,

le discours indirect libre : cette suggestion appartient à Frédéric et n'est pas appuyée par l'auteur, qui ironise au moment même où il fait parler son personnage. Ceci au moins est sûr et vaut d'être répété : l'éducation sentimentale de Frédéric ne porte pas seulement sur l'amour des femmes, mais sur l'amitié des hommes. Et la déception est égale au fond.

Le portrait de Sénécals, un communiste avant la lettre (il est appelé « le socialiste » deux fois), est frappant de vérité. On dirait que le type du fanatique généreux, mais violent est, sinon une nécessité de la nature humaine et donc un être de tous les temps, du moins un corollaire pour ainsi dire de la vision romantique, de la tendresse idoine affichée, et donc de la sensibilité égalitaire. Il y a au moins un passage où l'auteur présente dans les mots mêmes du texte (aucun besoin de se référer aux sources extratextuelles que contient la correspondance) la condamnation du personnage. « Les convictions de Sénécals étaient plus désintéressées. Chaque soir, quand sa besogne était finie, il regagnait sa mansarde, et il cherchait dans les livres de quoi justifier ses rêves. Il avait annoté le *Contrat social*. Il se bourrait de la *Revue Indépendante*. Il connaissait Mably, Morelly, Fourier, Saint-Simon, Comte, Cabet, Louis Blanc, la lourde charretée des écrivains socialistes, ceux qui réclament pour l'humanité le niveau des casernes, ceux qui voudraient la divertir dans un lupanar ou la plier sur un comptoir ; et, du mélange de tout cela, il s'était fait un idéal de démocratie vertueuse, ayant le double aspect d'une métairie et d'une filature, une sorte de Lacédémone américaine où l'individu n'existerait que pour servir la Société, plus omnipotente, absolue, infaillible et divine que les Grands Lamas et les Nabuchodonosors. Il n'avait pas un doute sur l'éventualité prochaine de cette conception ; et tout ce qu'il jugeait lui être hostile, Sénécals s'acharnait dessus, avec des raisonnements de géomètre et une

bonne foi d'inquisiteur. Les titres nobiliaires, les croix, les panaches, les livrées surtout, et même les réputations trop sonores le scandalisaient, ses études comme ses souffrances avivant chaque jour sa haine essentielle de toute distinction ou supériorité quelconque (page 278). » Les allusions au Grand Lama (l'équivalent du pape, il va presque sans dire) et l'oxymore magnifique « une bonne foi d'inquisiteur) sont parlants: ils disent en même temps que la position de Sénécals à quelque chose de religieux. La distance que Flaubert prend envers ce type est elle aussi significative, du moins pour comprendre les idées avec lesquelles sympathise l'auteur : l'égalité prônée par la démocratie victorieuse est sans fondement réel et a le statut ontologique d'une foi ; la politique est vide et vile, et le politique un cul-de-sac ; il n'y a que la vie privée et l'amour qui aient quelque dignité et quelque grandeur, à moins que ce ne soit l'amitié ou mieux encore la relation entre l'artiste et son public idéal. En tout cas, que Sénécals finisse soldat de l'Empereur et assassin de Dussardier ne fait qu'augmenter à la fois le ridicule et l'horreur du personnage : tout est déjà en place à partir des deux ou trois portraits de lui offerts dans les deux premières parties. Je trouve que la scène entre Frédéric, Deslauriers et Hussonnet est intéressante parce qu'elle annonce non seulement les trahisons successives de l'ami envieux, mais encore les difficultés financières que connaîtra Frédéric parce qu'il est faible et inconscient, à la fois parce qu'il a de l'argent et qu'il ne sait pas le gérer.

Quand Frédéric retourne auprès de Rosanette, c'est seulement sur une fesse, comme on dit ; car c'est une caractéristique essentielle de personnage de ne pas être tout à fait là où il est pourtant ; non seulement est-il rêveur, mais il intervertit ses rêves selon l'endroit où il se trouve. «Après des spasmes de gaieté, c'étaient des colères enfantines ; ou bien elle rêvait, assise par terre, devant le feu, la tête

basse et le genou dans ses deux mains, plus inerte qu'une couleuvre engourdie. Sans y prendre garde, elle s'habillait devant lui, tirait avec lenteur ses bas de soie, puis se lavait à grande eau le visage, en se renversant la taille comme une naïade qui frissonne ; et le rire de ses dents blanches, les étincelles de ses yeux, sa beauté, sa gaieté éblouissaient Frédéric, et lui fouettaient les nerfs. / Presque toujours, il trouvait Mme Arnoux montrant à lire à son bambin, ou derrière la chaise de Marthe qui faisait des gammes sur son piano ; quand elle travaillait à un ouvrage de couture, c'était pour lui un grand bonheur que de ramasser, quelquefois, ses ciseaux. Tous ses mouvements étaient d'une majesté tranquille ; ses petites mains semblaient faites pour épandre des aumônes, pour essuyer des pleurs ; et sa voix, un peu sourde naturellement, avait des intonations caressantes et comme des légèretés de brise. / Elle ne s'exaltait point pour la littérature, mais son esprit charmait par des mots simples et pénétrants. Elle aimait les voyages, le bruit du vent dans les bois, et à se promener tête nue sous la pluie. Frédéric écoutait ces choses délicieusement, croyant voir un abandon d'elle-même qui commençait. / La fréquentation de ces deux femmes faisait dans sa vie comme deux musiques : l'une folâtre, emportée, divertissante, l'autre grave et presque religieuse ; et, vibrant à la fois, elles augmentaient toujours, et peu à peu se mêlaient ; car, si Mme Arnoux venait à l'effleurer du doigt seulement, l'image de l'autre, tout de suite, se présentait à son désir, parce qu'il avait, de ce côté-là, une chance moins lointaine ; et, dans la compagnie de Rosanette, quand il lui arrivait d'avoir le cœur ému, il se rappelait immédiatement son grand amour (page 286). » On pourrait dire que Rosanette lui ressemble d'ailleurs, mais sur un mode plus énergique ou plutôt éparpillé : il balance entre deux femmes et deux possibilités, alors qu'elle gigote et s'épivarde. Cela pourrait tenir en partie du moins à la différence sexuelle, à la situation sociale

qui s'ensuit et enfin à l'inégalité financière qui est bien présente: Frédéric peut se permettre de balancer et de faire balancer son cœur, parce qu'il est un homme, et que les règles de la société l'avantagent et que pour lui l'argent n'est pas, n'est pas encore, un problème. Ceci au moins est sûr: si *L'Éducation sentimentale* est de l'aveu de l'auteur récit qui porte sur les hommes de sa génération, il porte aussi sur différentes femmes qui rêvent et vivent dans cette même société à cette même époque. J'ajoute quand même que la tentative de séduire Rosanette en lui offrant un portrait fait par Pellerin est un morceau d'anthologie. L'inefficacité de Frédéric n'est dépassée que par celle du peintre, mais l'une est le reflet et le révélateur de l'autre. Mieux encore, l'une et l'autre sont un *commentaire* sur la génération dont Flaubert veut faire l'histoire ou la sociologie ou la psychologie collective (pages 292 et 293). Décidément, les amis et les amoureuses de Frédéric servent tous de miroir pour mieux le voir.

Mais le chapitre deuxième introduit enfin madame Dambreuse qui sera une sorte de troisième possibilité, qui prendra de plus en plus de place pour ensuite d'évanouir. En tout cas, s'il se laisse émoustiller par Rosanette et charmer par Marie-Angèle, il est poussé encore une fois par une autre femme (sa mère) à se rapprocher d'une femme, une bourgeoise, une Parisienne, une femme riche dont on ne connaîtra jamais le prénom. Je trouve que la description de sa première soirée chez les Dambreuse présente une nouvelle facette de la psychologie de Frédéric: quand il est quelque part et qu'il ne rêve pas, il ne comprend pas vraiment ce qu'il voit et entend: il est en retrait et flirte avec le réel plutôt que de l'examiner pour de vrai; il est une nouvelle sorte de promeneur solitaire. Une chose est sûre, ce monde bourgeois, riche et puissant est au moins aussi vide pour lui, et en soi, que celui qui se trouve chez Rosanette avec en plus une sorte de

torpeur fausse, vieillotte, voire mortifère. « La foule des hommes qui se tenaient debout sur le parquet, avec leur chapeau à la main, faisait de loin une seule masse noire, où les rubans des boutons mettaient des points rouges çà et là, et que rendait plus sombre la monotone blancheur des cravates. Sauf de petits jeunes gens à barbe naissante, tous paraissaient s'ennuyer; quelques dandys, d'un air maussade, se balançaient sur leurs talons. Les têtes grises, les perruques étaient nombreuses; de place en place, un crâne chauve luisait; et les visages, ou empourprés ou très blêmes, laissaient voir dans leur flétrissure la trace d'immenses fatigues, les gens qu'il y avait là appartenant à la politique ou aux affaires. M. Dambreuse avait aussi invité plusieurs savants, des magistrats, deux ou trois médecins illustres, et il repoussait avec d'humbles attitudes les éloges qu'on lui faisait sur sa soirée et les allusions à sa richesse. / Partout, une valetaille à larges galons d'or circulait. Les grandes torchères, comme des bouquets de feu, s'épanouissaient sur les tentures; elles se répétaient dans les glaces; et, au fond de la salle à manger, que tapissait un treillage de jasmin, le buffet ressemblait à un maître-autel de cathédrale ou à une exposition d'orfèvrerie, tant il y avait de plats, de cloches, de couverts et de cuillers en argent et en vermeil, au milieu des cristaux à facettes qui entrecroisaient, par-dessus les viandes, des lueurs irisées. Les trois autres salons regorgeaient d'objets d'art: paysages de maîtres contre les murs, ivoires et porcelaines au bord des tables, chinoiseries sur les consoles; des paravents de laque se développaient devant les fenêtres, des touffes de camélias montaient dans les cheminées; et une musique légère vibrait, au loin, comme un bourdonnement d'abeilles. / Les quadrilles n'étaient pas nombreux, et les danseurs, à la manière nonchalante dont ils traînaient leurs escarpins, semblaient s'acquitter d'un devoir. Frédéric entendait des phrases comme celles-ci: "Avez-vous été à la dernière fête de charité de l'hôtel

Lambert, mademoiselle ? / — Non, monsieur ! / — Il va faire, tout à l'heure, une chaleur ! / — Oh ! c'est vrai, étouffante ! / — De qui donc cette polka ? / — Mon Dieu ! je ne sais pas, madame !” / Et, derrière lui, trois roquentins, postés dans une embrasure, chuchotaient des remarques obscènes ; d'autres causaient chemins de fer, libre échange ; un sportsman contait une histoire de chasse ; un légitimiste et un orléaniste discutaient. / En errant de groupe en groupe, il arriva dans le salon des joueurs, où, dans un cercle de gens graves, il reconnut Martinon, “ attaché maintenant au parquet de la capitale”(pages 298 et 299). » Les juxtapositions de la soirée chez Rosanette puis de la discussion des jeunes hommes (désorganisée et pleine d'illusions) avec les pas de danse et les conversations chez les aristocratiques/bourgeois Dambreuse ne peut manquer d'être voulue par Flaubert pour souligner le néant de l'ensemble de la vie de Frédéric, mais aussi pour ridiculiser le monde politique en général, qu'on soit au pouvoir ou contre lui : il y a le pouvoir politique et économique réel qui est pour ainsi dire sans idée et remâcheur de lieux communs, et il y a ceux qui en parlent et veulent changer les choses et n'ont que des idées et remâchent eux aussi des lieux communs, mais différents, et il y a ceux qui s'*amusent* (verbe terrible chaque fois qu'il apparaît dans le récit). Mais la sympathie de Flaubert est avec les rêveurs plutôt qu'avec les réalistes. Enfin, c'est l'impression que j'ai, malgré le *conservatisme* affiché de l'auteur dans sa correspondance.

Puis le chapitre finit avec une sorte de victoire de Frédéric : il réussit à rejoindre la femme de sa vie ; que cela se fasse par la défaite de son ami Arnoux, défaite qu'il a causée comme par accident et même sans du tout le vouloir, cela ne fait qu'ajouter à la scène admirable. En tout cas, on le voit défendre, mollement, il va presque sans dire, son ami auprès de son épouse. Voici une partie du texte où Flaubert

s'amuse à passer sans crier gare de la citation au discours indirect libre, comme pour obliger son lecteur à plus d'attention. « Arnoux néanmoins possédait certaines qualités ; il aimait ses enfants. / “ Ah ! et il fait tout pour les ruiner ! ” / Cela venait de son humeur trop facile ; car, enfin, c'était un bon garçon. / Elle s'écria : / “ Mais qu'est-ce que cela veut dire, un bon garçon ! ” / Il le défendait ainsi, de la manière la plus vague qu'il pouvait trouver, et, tout en la plaignant, il se réjouissait, se délectait au fond de l'âme. Par vengeance ou besoin d'affection, elle se réfugierait vers lui. Son espoir, démesurément accru, renforçait son amour. / Jamais elle ne lui avait paru si captivante, si profondément belle. De temps à autre, une aspiration soulevait sa poitrine ; ses deux yeux fixes semblaient dilatés par une vision intérieure, et sa bouche demeurait entre-close comme pour donner son âme. Quelquefois, elle appuyait dessus fortement son mouchoir ; il aurait voulu être ce petit morceau de batiste tout trempé de larmes. Malgré lui, il regardait la couche, au fond de l'alcôve, en imaginant sa tête sur l'oreiller ; et il voyait cela si bien, qu'il se retenait pour ne pas la saisir dans ses bras. Elle ferma les paupières, apaisée, inerte. Alors, il s'approcha de plus près, et, penché sur elle, il examinait avidement sa figure. Un bruit de bottes résonna dans le couloir, c'était l'autre. Ils l'entendirent fermer la porte de sa chambre. Frédéric demanda, d'un signe, à Mme Arnoux, s'il devait y aller. / Elle répliqua “ oui ” de la même façon ; et ce muet échange de leurs pensées était comme un consentement, un début d'adultère. / Arnoux, près de se coucher, défaisait sa redingote. “ Eh bien, comment va-t-elle ? / — Oh ! mieux ! dit Frédéric, cela se passera ! ” / Mais Arnoux était peiné. “ Vous ne la connaissez pas ! Elle a maintenant des nerfs... ! Imbécile de commis ! Voilà ce que c'est que d'être trop bon ! Si je n'avais pas donné ce maudit châte à Rosanette ! / — Ne regrettez rien ! Elle vous est on ne peut plus reconnaissante ! / — Vous croyez ? ” / Frédéric n'en

doutait pas. La preuve, c'est qu'elle venait de congédier le père Oudry. / "Ah! pauvre biche!" / Et, dans l'excès de son émotion, Arnoux voulait courir chez elle. / "Ce n'est pas la peine! j'en viens. Elle est malade! / — Raison de plus!" / Il repassa vivement sa redingote et avait pris son bougeoir. Frédéric se maudit pour sa sottise, et lui représenta qu'il devait, par décence, rester ce soir auprès de sa femme. Il ne pouvait l'abandonner, ce serait très mal. / Franchement, vous auriez tort! Rien ne presse, lâ-bas! Vous irez demain! Voyons! faites cela pour moi." / Arnoux déposa son bougeoir, et lui dit, en l'embrassant: "Vous êtes bon, vous (pages 308, 309 et 310)!" » La scène est d'un grand comique, et Feydeau ne jamais fait mieux en montrant un amant enfin sûr de la femme adultère qu'il aime qui console le mari qui voudrait retourner auprès de son amante à lui qui est l'objet de l'affection de l'ami adultère. L'apparition de l'adjectif *bon* est particulièrement délicieuse, d'autant plus que madame Arnoux avait déjà dit ce que son époux dit, et chaque fois c'était au moment précis où Frédéric était tout sauf bon.

Chapitre III

Frédéric devient « le parasite de la maison » d'Arnoux. Ce dernier connaît d'ailleurs de nouveaux revers de fortune. Quant à Deslauriers, il ne cesse de lui réclamer l'argent pour un journal. Mais à peine Frédéric les a-t-il reçus qu'Arnoux le supplie de lui prêter cette somme pour ne pas être exproprié. Confiant en la parole du bourgeois qui lui promet le remboursement sous huitaine, Frédéric accepte de lui céder les quinze mille francs qu'il vient de recevoir du notaire. Mais le temps passe et Arnoux ne rembourse pas. Lorsque Deslauriers vient réclamer cet argent, Frédéric dit les avoir perdus au jeu; leur amitié se brise. Arnoux pourtant semble toujours endetté jusqu'au cou, puisqu'il demande au jeune homme d'intercéder en sa faveur auprès de

Dambreuse, son créancier. Il le fait par l'entremise de son épouse qui visite Frédéric à son appartement. Frédéric discute avec le banquier qui lui propose alors un poste important dans la nouvelle compagnie de houilles qu'il est en train de fonder. Enthousiaste, il accepte, mais au lieu de se rendre au rendez-vous prévu trois semaines plus tard, il préfère aller voir madame Arnoux à la fabrique de faïence, à Creil. Là, il tente de lui avouer son amour, mais celle-ci fait tout pour détourner la conversation, au moyen de la visite de la fabrique et d'une feinte incompréhension. À son retour, Frédéric reçoit une lettre de Rosanette qui désire le voir. Déçu par l'entrevue de la journée, il se promet d'y aller (résumé tiré de Wikipédia).

Frédéric se fait l'ami de madame Arnoux, qui est blessée par le comportement de son époux et qui le montre. Mais il ne trouve pas le courage nécessaire pour se déclarer. Il assiste à la progressive déchéance économique des deux et à leur éloignement émotif, toujours sans se déclarer. Par ailleurs, il visite son ami Deslauriers qui est devenu une sorte d'anarchiste à force de connaître les déceptions professionnelles. Frédéric lui promet encore une fois de l'argent déjà promis, mais il le prête à Arnoux qui est tombé dans le besoin. Ayant abandonné les Arnoux par dépit, il est visité par madame qui lui demande de sauver son mari et en même temps sa situation familiale. Frédéric visite Dambreuse pour *protéger* les Arnoux et se fait offrir un poste de secrétaire en échange d'un investissement considérable. Ratant la rencontre cruciale avec Dambreuse, Frédéric rend visite à madame Arnoux à la campagne où se trouve la fabrique familiale. Il lui fait des aveux, mais seulement à demi, alors qu'elle le repousse. De retour à Paris, il se fait inviter par Rosanette (mon résumé).

Un des traits de caractère de Frédéric est sa passivité, ou sa lâcheté, ou son inertie pour ainsi dire maladive. On a signalé qu'il décide souvent de faire quelque chose, de changer de cap, de se corriger, mais qu'il ne fait jamais rien, ou qu'il abandonne après quelque temps son projet (est-ce le bon mot?), qu'il ait connu des échecs et des difficultés ou non. Le début du chapitre III en offre un bon exemple, un exemple si clair que Flaubert dit les choses en toutes les lettres. « L'action, pour certains hommes, est d'autant plus impraticable que le désir est plus fort. La méfiance d'eux-mêmes les embarrasse, la crainte de déplaire les épouvante; d'ailleurs, les affections profondes ressemblent aux honnêtes femmes; elles ont peur d'être découvertes, et passent dans la vie les yeux baissés. / Bien qu'il connût Mme Arnoux davantage (à cause de cela, peut-être), il était encore plus lâche qu'autrefois. Chaque matin, il se jurait d'être hardi. Une invincible pudeur l'en empêchait; et il ne pouvait se guider d'après aucun exemple, puisque celle-là différait des autres. Par la force de ses rêves, il l'avait posée en dehors des conditions humaines. Il se sentait, à côté d'elle, moins important sur la terre que les brindilles de soie s'échappant de ses ciseaux. / Puis il pensait à des choses monstrueuses, absurdes, telles que des surprises, la nuit, avec des narcotiques et des fausses clefs, tout lui paraissant plus facile que d'affronter son dédain. / D'ailleurs, les enfants, les deux bonnes, la disposition des pièces faisaient d'insurmontables obstacles. Donc, il résolut de la posséder à lui seul, et d'aller vivre ensemble bien loin, au fond d'une solitude; il cherchait même sur quel lac assez bleu, au bord de quelle plage assez douce, si ce serait l'Espagne, la Suisse ou l'Orient; et, choisissant exprès les jours où elle semblait plus irritée, il lui disait qu'il faudrait sortir de là, imaginer un moyen, et qu'il n'en voyait pas d'autre qu'une séparation. Mais, pour l'amour de ses enfants, jamais elle n'en viendrait à une telle extrémité. Tant de vertu augmenta son respect. /

Ses après-midi se passaient à se rappeler la visite de la veille, à désirer celle du soir (page 311).» Les projets de Frédéric n'en sont pas : ce sont des velléités d'un homme veule, d'une chiffie et même d'une molle. Il s'échappe des exigences de la réalité en s'isolant (l'étymologie du verbe est importante) dans le rêve. Sa lâcheté (le mot est l'auteur) se résout (alors qu'il se résout à quelque chose, mais ne fait rien ou abandonne tout de suite, car ses résolutions se dissolvent) en des rêves violents ou voluptueux. Il y a là quelque chose de troublant, une violence de faible qu'on voit réapparaître chez plusieurs autres personnages, par exemple Deslauriers et Sénécal : la rêverie douce semble avoir comme corrélatif, comme revers de l'avvers, la violence folle. Le personnage de Frédéric me semble être une sorte de condamnation discrète d'un réflexe romantique fondamental. Par ailleurs, il semble que le réalisme des bourgeois est encore plus condamnable. En conséquence, il me semble qu'en fin de compte, en renvoyant dos à dos le romantique et le bourgeois, Flaubert tourne son lecteur vers un troisième type difficile à définir sans doute, mais qui ne peut ne pas avoir à faire avec le projet littéraire de l'auteur. Quelque chose comme ceci donc : la voie du salut, ou du moins la solution de l'impasse, est celle d'une clairvoyance par laquelle on voit dans l'idéal de la représentation la bassesse inévitable du monde tel qu'il est.

Ainsi cette faiblesse pour ainsi dire génétique fait de Frédéric un homme bien peu admirable. Mais il est sauvé jusqu'à un certain point par la muflerie de Charles Deslauriers : sans aucun doute, Frédéric est incohérent et ridicule à force de désirer et de ne rien faire, mais le comportement de son ami est encore moins respectable. En tout cas, à la fin de la scène de leurs retrouvailles amicales, Flaubert insiste sur une sorte de méchanceté sexuelle de l'avocat frustré. « Frédéric, en l'écoutant, éprouvait une sensation de rajeunissement, comme un homme qui, après un

long séjour dans une chambre, est transporté au grand air. Cet enthousiasme le gagnait. / “Oui, j’ai été un paresseux, un imbécile, tu as raison! / — À la bonne heure! s’écria Deslauriers; je retrouve mon Frédéric!” / Et, lui mettant le poing sous la mâchoire: / “Ah! tu m’as fait souffrir. N’importe! je t’aime tout de même.” / Ils étaient debout et se regardaient, attendris l’un et l’autre, et près de s’embrasser. / Un bonnet de femme parut au seuil de l’antichambre. / “Qui t’amène?” dit Deslauriers. / C’était Mlle Clémence, sa maîtresse. / Elle répondit que, passant devant sa maison par hasard, elle n’avait pu résister au désir de le voir; et, pour faire une petite collation ensemble, elle lui apportait des gâteaux, qu’elle déposa sur la table. / “Prends garde à mes papiers! reprit aigrement l’avocat. D’ailleurs, c’est la troisième fois que je te défends de venir pendant mes consultations. / Elle voulut l’embrasser. / “Bien! va-t’en! file ton nœud!” / Il la repoussait, elle eut un grand sanglot. / “Ah! tu m’ennuies, à la fin! / — C’est que je t’aime! / — Je ne demande pas qu’on m’aime, mais qu’on m’oblige!” / Ce mot, si dur, arrêta les larmes de Clémence. Elle se planta devant la fenêtre, et y restait immobile, le front posé contre le carreau. / Son attitude et son mutisme agaçaient Deslauriers. / “Quand tu auras fini, tu commanderas ton carrosse, n’est-ce pas? / Elle se retourna en sursaut. / “Tu me renvoies! / — Parfaitement!” / Elle fixa sur lui ses grands yeux bleus, pour une dernière prière sans doute, puis croisa les deux bouts de son tartan, attendit une minute encore et s’en alla. / “Tu devrais la rappeler, dit Frédéric. / — Allons donc (pages 319 et 320)!”» Sans vouloir souligner le langage presque amoureux qu’emploie Charles quand il parle à Frédéric, je note qu’il est d’une muflerie sans nom avec la jeune femme dont il profite. À tel point que quand le lendemain, Frédéric trahit son ami retrouvé, en partie au moins, parce qu’il a repris ses rêves égoïstes et érotiques, la plupart des lecteurs refuseront leur sympathie à ce

pauvre Charles abandonné par le Frédéric qu'il a retrouvé pour le reperdre aussitôt.

Il y a ensuite une scène assez troublante où on voit madame Arnoux en mission chez Frédéric : elle se rend chez lui et se comporte presque comme une lorette avant et après lui avoir demandé d'intervenir auprès du banquier Dambreuse pour sauver son mari et donc sa famille d'une situation financière désastreuse. «Alors, elle conta que l'avant-veille, Arnoux n'avait pu payer quatre billets de mille francs souscrits à l'ordre du banquier, et sur lesquels il lui avait fait mettre sa signature. Elle se repentait d'avoir compromis la fortune de ses enfants. Mais tout valait mieux que le déshonneur ; et, si M. Dambreuse arrêtait les poursuites, on le payerait bientôt, certainement ; car elle allait vendre, à Chartres, une petite maison qu'elle avait. / “Pauvre femme ! murmura Frédéric. — J'irai, comptez sur moi. / — Merci !” / Et elle se leva pour partir. / “Oh ! rien ne vous presse encore !” / Elle resta debout, examinant le trophée de flèches mongoles suspendu au plafond, la bibliothèque, les reliures, tous les ustensiles pour écrire ; elle souleva la cuvette de bronze qui contenait les plumes ; ses talons se posèrent à des places différentes sur le tapis. Elle était venue plusieurs fois chez Frédéric, mais toujours avec Arnoux. Ils se trouvaient seuls, maintenant, seuls, dans sa propre maison ; c'était un événement extraordinaire, presque une bonne fortune. / Elle voulut voir son jardinet ; il lui offrit le bras pour lui montrer ses domaines, trente pieds de terrain, enclos par des maisons, ornés d'arbustes dans les angles et d'une plate-bande au milieu. / On était aux premiers jours d'avril. Les feuilles des lilas verdoyaient déjà, un souffle pur se roulait dans l'air, et de petits oiseaux pépiaient, alternant leur chanson avec le bruit lointain que faisait la forge d'un carrossier. / Frédéric alla chercher une pelle à feu ; et, tandis qu'ils se promenaient côte à côte, l'enfant élevait des tas de sable dans l'allée. / Mme

Arnoux ne croyait pas qu'il eût plus tard une grande imagination, mais il était d'humeur caressante. Sa sœur, au contraire, avait une sécheresse naturelle qui la blessait quelquefois. / Cela changera, dit Frédéric. Il ne faut jamais désespérer." / Elle répliqua: / "Il ne faut jamais désespérer!" / Cette répétition machinale de sa phrase lui parut une sorte d'encouragement; il cueillit une rose, la seule du jardin. / "Vous rappelez-vous... un certain bouquet de roses, un soir, en voiture?" / Elle rougit quelque peu; et, avec un air de compassion railleuse: / "Ah! j'étais bien jeune! — Et celle-là, reprit à voix basse Frédéric, en sera-t-il de même?" / Elle répondit, tout en faisant tourner la tige entre ses doigts, comme le fil d'un fuseau: / "Non! je la garderai!" / Elle appela d'un geste la bonne, qui prit l'enfant sur son bras: puis, au seuil de la porte, dans la rue, Mme Arnoux aspira la fleur, en inclinant la tête sur son épaule, et avec un regard aussi doux qu'un baiser (pages 326 et 327).» Il faut croire (comment l'éviter à moins d'être innocent comme Frédéric?) que Jacques Arnoux utilise sa femme et le béguin du jeune homme pour lui soutirer une faveur, une nouvelle qui s'ajoute à l'argent qu'il a déjà reçu en prêt et qu'il ne pourra pas repayer. Mais il faut croire tout autant que Marie-Angèle Arnoux sait ce qu'elle fait et donc que non seulement est consciente de ce qui se passe dans la tête et le cœur du pauvre Frédéric, mais encore qu'elle joue sur deux plans. Car il paraît clair qu'elle profite de l'occasion pour se laisser à un flirt, à une vérification de son pouvoir, mais sous couvert de la moralité qu'elle embrasse par ailleurs en tant qu'honnête bourgeoise. Si tout cela est vrai, il faut donc se demander ce qui la distingue de Rosanette Bron et madame Dambreuse, ses deux rivales.

La question de l'argent de Frédéric et de son utilisation, ou plutôt son mésusage, est omniprésente dans ce chapitre. En tout cas, Frédéric doit décider bien souvent s'il placera son argent avec

l'un ou avec l'autre ou avec un troisième, et chacune de ses connaissances le travaille pour profiter de son capital. Or il paraît clair que le couple Arnoux est le plus fort dans ce jeu de souque à la corde, plus fort que Deslauriers et Dambreuse en tout cas. Et la décision que prend Frédéric à la fin du chapitre est à la manière de tant d'autres décisions qu'il prend : c'est à la suite d'un coup de tête qu'il se retrouve à la campagne, aux environs de Creil, en train de tenter une séduction malhabile, qui est un échec. Il faut dire que c'est en partie grâce à Sénécal, le roi des fâcheux, si Mme Arnoux peut éconduire l'amoureux dont elle ne plus douter des sentiments. « Et, comme il cherchait son regard, Mme Arnoux, afin de l'éviter, prit sur une console des boulettes de pâte, provenant des rajustages manqués, les aplatit en une galette, et imprima dessus sa main. / « Puis-je emporter cela ? dit Frédéric. / — Êtes-vous assez enfant, mon Dieu ! » / Il allait répondre, Sénécal entra. / M. le sous-directeur, dès le seuil, s'aperçut d'une infraction au règlement. Les ateliers devaient être balayés toutes les semaines ; on était au samedi, et, comme les ouvriers n'en avaient rien fait, Sénécal leur déclara qu'ils auraient à rester une heure de plus. « Tant pis pour vous ! » / Ils se penchèrent sur leurs pièces, sans murmurer ; mais on devinait leur colère au souffle rauque de leur poitrine. Ils étaient, d'ailleurs, peu faciles à conduire, tous ayant été chassés de la grande fabrique. Le républicain les gouvernait durement. Homme de théories, il ne considérait que les masses et se montrait impitoyable pour les individus. / Frédéric, gêné par sa présence, demanda bas à Mme Arnoux s'il n'y avait pas moyen de voir les fours. Ils descendirent au rez-de-chaussée ; et elle était en train d'expliquer l'usage des cassettes, quand Sénécal, qui les avait suivis, s'interposa entre eux. / Il continua de lui-même la démonstration, s'étendit sur les différentes sortes de combustibles, l'enfournement, les pyroscopes, les alandiers, les engobes, les lustres et les métaux, prodiguant les termes de chimie,

chlorure, sulfure, borax, carbonate. Frédéric n'y comprenait rien, et à chaque minute se retournait vers Mme Arnoux. / "Vous n'écoutez pas, dit-elle. M. Sénécald pourtant est très clair. Il sait toutes ces choses beaucoup mieux que moi." / Le mathématicien flatté de cet éloge, proposa de faire voir le posage des couleurs. Frédéric interrogea d'un regard anxieux Mme Arnoux. Elle demeura impassible, ne voulant sans doute ni être seule avec lui, ni le quitter cependant. Il lui offrit son bras. / "Non! merci bien! l'escalier est trop étroit (page 336)." » Ne faut-il pas conclure encore une fois que madame Arnoux, toute pure et angélique qu'elle soit, ne peut plus ignorer les sentiments de Frédéric et que cette fois, c'est de son propre chef qu'elle joue avec lui. Ses tactiques défensives n'ont pas de sens autrement; mais elle évite de casser tout à fait, au contraire. Du coup, on doit conclure qu'elle utilise bel et bien Frédéric pour les avantages financiers qu'elle peut en tirer, elle aussi, comme tant d'autres. Pourtant, il semble au moins aussi clair que son cœur à elle est touché, qu'elle n'est plus insensible (l'a-t-elle jamais été?) aux attentions de ce grand dadais. N'est-il pas possible qu'une partie du charme de Frédéric soit justement son inefficacité, son innocence et sa passivité? En tout cas, il me semble important que cette nouvelle madame Bovary ne soit jamais appelée par son prénom par Frédéric, comme pour signifier qu'il voit toujours en elle au moins autant l'obstacle que le plaisir. Et cette façon de la nommer indique en même temps quelque chose de l'image que Marie-Angèle Arnoux garde d'elle-même.

Un des effets du réalisme de Flaubert est de faire sentir, par l'accumulation presque désordonnée des informations précises, le tourbillon qui se produit dans la tête de Frédéric. J'allais dire «la faible tête de Frédéric.» En tout cas, le tourbillon des faits décrits par Flaubert contraste non seulement avec les rêveries de son personnage, mais encore donne l'impression au lecteur qu'il est dépassé par les

informations reçues dans le récit, mais aussi que le héros l'est encore plus et qu'il est un peu plus perdu et donc ridicule. En tout cas, Flaubert indique souvent que tel fait qu'il offre est perçu par Frédéric, mais qu'il est trop pris et trop inattentif ou trop paresseux pour le prendre en considération. Sans aucun doute, le lecteur a l'avantage (dû à sa position épistémologique et à l'indication de l'auteur) de pouvoir y penser à tête reposée et dans le loisir de son activité de lecture, justement, et d'y découvrir ce qui échappe au héros ; mais même s'il ne le fait pas, il reçoit au moins l'impression que Frédéric est inférieur à lui parce qu'il est la création d'un autre. Cela appartient à tout récit au fond, mais c'est plus fort dans un récit *réaliste* ; on pourrait dire que c'est un des effets inévitables et même voulus de cette position esthétique.

Les deux chapitres qui décrivent les déceptions successives de Frédéric (mais aussi de Deslauriers et d'Arnoux) présentent ces déceptions sous deux aspects, émotifs et financiers : je serais tenté de dire que le héros fait la preuve de son incapacité générale, soit dans le monde réel et dans le monde idéal, alors que ces deux niveaux interfèrent souvent entre eux. En tout cas, la bêtise de Frédéric est phénoménale. Arnoux est un être méprisable, mais le jeune homme ne le voit pas et même rêve d'être son ami, parce qu'il est sous le charme de son épouse. En revanche, Frédéric est en fin de compte touchant dans son amour pour madame Arnoux. Dans la même ligne d'idées, on dirait que tous (Arnoux lui-même, Marie Arnoux, Dambreuse, son épouse) savent que Frédéric est amoureux de l'épouse d'un autre. Il ne se rend pas compte de leur perspicacité : c'est un innocent, mais justement parce qu'il est innocent, il est touchant et plus touchant que ceux qui voient clair ; entre les manipulateurs ou les riches et les innocents pauvres mais émus, il n'y a pas à choisir, du moins quand on vit dans le monde de Flaubert. Tout au plus,

Flaubert semble demander de la part de son lecteur plus de clairvoyance que Frédéric, mais jamais l'attitude de vie d'un Dambreuse. Pourtant, ce banquier véreux est honnête avec Frédéric, au moins en gros ; certes, il lui offre des investissements intelligents, il l'appuie quelques fois, alors que le jeune homme le méprise et lui ment et ne tient pas parole avec lui. Dambreuse est plus rationnel et plus humain que Frédéric, me semble-t-il. Mais sa raison et la reconnaissance des besoins réels n'ont pas d'ouverture sur la vérité comme but de la vie. Frédéric est au moins sensible au fait que la raison pour être digne de l'humain doit servir quelque chose de grand, que le réalisme doit être un *réelisme* (selon ma terminologie) pour que l'homme soit pleinement satisfait. En revanche, comme il ne sent ni l'attrait pour la vérité ni pour la vérité du *réelisme*, il est romantique.

Chapitre IV

Frédéric invite Rosanette aux courses où ils font la rencontre de Cisy, membre du grand monde et de l'aristocratie, lequel semble également s'intéresser à la demi-mondaine. Et en effet, après un dîner au compte de Frédéric et auquel s'est invité l'aristocrate, ce dernier s'en va avec Rosanette, laissant Frédéric seul avec Hussonnet. Peu de temps après, Pellerin lui réclame une somme exorbitante pour le portrait de Rosanette, ce que Frédéric refuse, de même qu'il refuse d'avancer l'argent à Hussonnet pour relancer son journal. Puis, invité par de Cisy en guise de réconciliation, il sème le trouble dans le dîner et finit par attaquer physiquement le vicomte de Cisy lorsque celui-ci fait une réflexion désobligeante sur madame Arnoux : le duel est inévitable. Après avoir pris Regimbart et Dussardier comme témoins, Frédéric se retrouve face à l'aristocrate dans le bois de Boulogne où ce dernier s'évanouit de peur. C'est à ce moment qu'Arnoux

vient interrompre le duel, persuadé que Frédéric s'était battu pour sauver son honneur. Peu de temps après, Frédéric voit dans *Le Flambar*, le journal d'Hussonnet, un article le dénigrant, puis, dans la vitrine d'un marchand de tableaux, le portrait de Rosanette, « les seins découverts », exhibé comme œuvre faite à sa demande. Éconduits par Frédéric, Pellerin et Hussonnet se sont vengés chacun à sa façon. Dépité, humilié, ridiculisé, Frédéric décide de se rendre chez les Dambreuse où il est froidement accueilli. Après s'être mis à dos les invités par un plaidoyer contre l'ordre établi, il quitte les lieux. Rentrant chez lui, il rencontre Dussardier qui l'invite à reprendre contact avec Deslauriers, qui se réjouit à cette idée. Il lui apprend que sa mère aimerait le revoir et que Louise, la fille du père Roque, serait un bon parti. De retour à Nogent-sur-Seine, Frédéric passe pour le « futur de Mlle Louise » (résumé tiré de Wikipédia).

Frédéric renoue avec Rosanette, dite la Maréchale : il passe la journée aux courses du champ de Mars. Ayant rencontré par hasard madame Arnoux qui est insultée par Rosanette, il dîne au Café Anglais avec Hussonnet, qui est ennuyeux et pourtant intarissable au fait de tout et de rien. (Il remplace Sénecal qui avait joué un rôle semblable lors de la visite à Creil.) Frédéric se défait du nouveau fâcheux pour voir apparaître Cisy, lequel lui vole la Maréchale. Après quelques péripéties concernant de l'argent qu'il refuse à Pellerin et à Hussonnet, Frédéric se retrouve à une soirée d'aristocrates donnée par Cisy. Ce dernier insulte madame Arnoux, ce qui met Frédéric hors de lui et le conduit à accepter un duel. L'affrontement est une comédie des erreurs où Frédéric a quand même le meilleur. Frédéric apprend l'arrestation de Sénecal, s'émeut pour lui, mais ne fait rien. Il apprend que deux de ses anciens copains, Hussonnet et Pellerin, se moquent de lui dans les journaux et ce par des mises en scène publique. Visitant le salon des

Dambreuse, Frédéric fait un scandale par dépit amoureux et amical, en soutenant les positions radicales de Sénécal. Il reprend son amitié avec Deslauriers, perd de l'argent, retourne en province et se fiance avec Louise, mais sans s'engager trop clairement (mon résumé).

Ce chapitre est construit à partir d'une série d'aventures qui concernent toujours Frédéric comme acteur principal. On pourrait y voir une sorte d'accumulation pure et simple. Mais dans ces pages-ci, il y a un thème important qui unifie les événements : l'insatisfaction grandissante de Frédéric, lui qui est retourné à Paris le cœur et l'imagination pleins de désirs et d'images ; or cette insatisfaction a une nouvelle teinte, et, me semble-t-il, une dimension cruciale qui cause de son retour à Nogent, le dernier événement du chapitre. Cette teinte est celle du ridicule : Frédéric sent qu'on se moque de lui, qu'on prend plaisir à l'humilier et, au fond, que les Parisiens ridiculisent le campagnard ; lui qui s'est rendu dans la capitale pour devenir quelqu'un est sans cesse éconduit parce qu'il est perçu comme insignifiant. En tout cas, dès les premiers paragraphes, au champ de Mars, Frédéric se rend compte qu'on le voit (ce qui est normal parce que cette fête des courses est une sorte de foire du «m'as-tu-vu»). Mais peut-être l'événement essentiel est le fait qu'il devine, et puis sait, qu'il a été vu par madame Arnoux. «“Nous nous amusons ! dit la Maréchale. Je t'aime, mon chéri !” / Frédéric ne douta plus de son bonheur ; ce dernier mot de Rosanette le confirmait. / À cent pas de lui, dans un cabriolet milord, une dame parut. Elle se penchait en dehors de la portière, puis se renfonçait vivement ; cela recommença plusieurs fois, Frédéric ne pouvait distinguer sa figure. Un soupçon le saisit, il lui sembla que c'était Arnoux. Impossible, cependant ! Pourquoi serait-elle venue ? / Il descendit de voiture, sous prétexte de flâner au pesage. / “Vous n'êtes guère galant !” dit Rosanette.

/ Il n'écoula rien et s'avança. Le milord, tournant bride, se mit au trot (page 343). » Plus tard alors que Rosanette se moque de madame Arnous et ensuite en revenant du champ de Mars, cette scène est reprise et redoublée par le regard des Dambreuse. Frédéric est vu et jugé, ou du moins il s'inquiète d'avoir été vu et jugé. Par ailleurs, que Frédéric soit la dupe de la Maréchale, par exemple et entre autres, n'est pas trop agaçant : qui peut croire qu'il n'a jamais été trompé en amour ou par une connaissance ? Frédéric connaît un sort inévitable sans doute. Par contre, ce qui est irritant, c'est de voir qu'en ce jeune homme, il n'y a rien d'autre qui puisse lui servir de centre pour résister aux femmes indignes qu'il fréquente ou aux amours impossibles dont il est la victime ou aux manigances des uns et des autres. Souligner cette irritation est une façon de signaler encore une fois à quel point le regard des autres, le désir d'être accepté, la douleur du ridicule sont importants pour ce héros si peu héroïque.

Lorsque Frédéric quitte le Champ de Mars avec Rosanette, Flaubert fait une description de la circulation à Paris. Le style qu'il utilise (une accumulation de noms, de rapides détails typiques, mais sans signification) a souvent été repris depuis : il fait sentir l'activité fébrile de la ville, mais en même temps l'éparpillement émotif de Frédéric. Ce dernier a enfin ce qu'il a toujours voulu : la richesse, une femme, des objets à la mode, la ville de Paris pour ainsi dire à sa disposition, mais il n'est pas heureux. La suggestion de Flaubert n'est pas cependant qu'il n'est pas heureux parce que ce qu'il cherche est idiot ou malsain. Plutôt, même s'il peut indiquer que cela tient à des tares de son héros, il suggère en même temps que l'insatisfaction de Frédéric ne vient pas de la vacuité de ses désirs, mais de la vacuité de tous les désirs ou de la condition humaine : Frédéric est plus vrai du fait d'être insatisfait. Ce sont les bourgeois qui se croient heureux dans le monde tel qu'il est une fois qu'ils l'ont conquis.

La scène du Café Anglais où la conquête de la Rosanette devait s'accomplir est d'un grand comique. Hussonnet, puis Cisy, puis Hussonnet de nouveau, interrompent tour à tour et en fin de compte font échec aux manœuvres enfin un peu efficaces de Frédéric. « Puis elle posa un pétale de fleur entre ses lèvres, et le lui tendit à becqueter. Ce mouvement, d'une grâce et presque d'une mansuétude lascive, attendrit Frédéric. / "Pourquoi me fais-tu de la peine?" dit-il, en songeant à Mme Arnoux. / "Moi, de la peine?" / Et, debout devant lui, elle le regardait, les cils rapprochés et les deux mains sur les épaules. / Toute sa vertu, toute sa rancune sombra dans une lâcheté sans fond. / Il reprit: / "Puisque tu ne veux pas m'aimer!" en l'attirant sur ses genoux. / Elle se laissait faire; il lui entourait la taille à deux bras; le pétilllement de sa robe de soie l'enflammait. / "Où sont-ils?" dit la voix d'Hussonnet dans le corridor. / La Maréchale se leva brusquement, et alla se mettre à l'autre bout du cabinet, tournant le dos à la porte. / Elle demanda des huîtres et ils s'attablèrent. / Hussonnet ne fut pas drôle (page 348). » Et la scène prend fin sous le regard des garçons du restaurant qui sourient en regardant le pauvre type, gros Jean comme devant. Que la Maréchale ait participé à la scène et qu'elle l'ait éconduit ne fait qu'ajouter à sa honte. Cette honte joue sans doute un rôle dans la dureté subséquente de Frédéric qui d'ordinaire aurait cédé sans plus aux demandes de Pellerin, de Sénécal et de Hussonnet. Sa fermeté est une réaction, et non le résultat de la clairvoyance et de l'acquisition d'une sorte de vertu. Il est encore et toujours lâche, comme le montre le fait qu'il ne réagit pas quand il apprend qu'Arnoux lui a fait perdre une somme importante (voir page 356).

La scène de l'agression du vicomte de Cisy elle aussi est construite autour du thème de la honte. Cette fois, Frédéric se trouve dans un milieu proprement

aristocratique, et encore une fois on l'humilie en se moquant des deux femmes auxquelles on l'associe. Mais cette fois, c'est trop : pour une fois, et on est aussi surpris qu'il a pu être énergique, il agit. « Le baron ajouta : / “Que devient-elle, cette brave Rose?... a-t-elle toujours d'aussi jolies jambes ?” prouvant par ce mot qu'il la connaissait intimement. / Frédéric fut contrarié de la découverte. / “Il n'y a pas de quoi rougir, reprit le Baron ; c'est une bonne affaire !” / Cisy claqua de la langue. / “Peuh ! pas si bonne ! / — Ah ! / — Mon Dieu, oui ! D'abord, moi, je ne lui trouve rien d'extraordinaire, et puis on en récolte de pareilles tant qu'on veut, car enfin... elle est à vendre ! / — Pas pour tout le monde ! reprit aigrement Frédéric. / — Il se croit différent des autres ! répliqua Cisy, quelle farce !” / Et un rire parcourut la table. / Frédéric sentait les battements de son cœur l'étouffer. Il avala deux verres d'eau, coup sur coup. / Mais le baron avait gardé bon souvenir de Rosanette. “Est-ce qu'elle est toujours avec un certain Arnoux ? / — Je n'en sais rien, dit Cisy. Je ne connais pas ce monsieur !” / Il avança, néanmoins, que c'était une manière d'escroc. “Un moment ! s'écria Frédéric. / — Cependant, la chose est certaine ! Il a même eu un procès. / — Ce n'est pas vrai !” / Frédéric se mit à défendre Arnoux. Il garantissait sa probité, finissait par y croire, inventait des chiffres, des preuves. Le vicomte, plein de rancune, et qui était gris d'ailleurs, s'entêta dans ses assertions, si bien que Frédéric lui dit gravement : / “Est-ce pour m'offenser, monsieur ?” / Et il le regardait, avec des prunelles ardentes comme son cigare. / “Oh ! pas du tout ! je vous accorde même qu'il a quelque chose de très bien : sa femme. / — Vous la connaissez ? / — Parbleu ! Sophie Arnoux, tout le monde connaît ça ! / — Vous dites ?” / Cisy, qui s'était levé, répéta en balbutiant : / “Tout le monde connaît ça ! / — Taisez-vous ! Ce ne sont pas celles-là que vous fréquentez ! / — Je m'en flatte !” Frédéric lui lança son assiette au visage (pages 359 et 360).» La scène est différente pour

bien des raisons : d'abord parce qu'on a un long dialogue assez suivi ; mais aussi, parce que Frédéric parle beaucoup et surtout en s'opposant à ces vis-à-vis. Sans doute, s'émeut-il à cause de l'image de Marie Arnoux (méprisée par le baron qui change son prénom) ; mais c'est surtout, on le voit parce que Flaubert l'indique, parce qu'on le ridiculise lui et que les sourires et les rires le visent et qu'il le voit enfin clairement. Et ainsi il se trouve à s'engager dans un duel avec Cisy, le seul personnage du roman peut-être qui soit plus faible que lui. Car je note que Frédéric s'attaque au vicomte plutôt qu'au baron de Comaing avec qui il aurait fil à retordre et épée habile à affronter.

La scène du duel lui-même est décrite sans aucun doute pour se moquer des jeux d'honneur et pour montrer comment ce théâtre absurde est doublé par une crainte de la mort qui ridiculise la mise en scène par une réalité d'un autre ordre. Ce serait donc un autre exemple du réalisme *déboulonneur*. Et cette fois le regard de l'auteur se détache même de Frédéric pour focaliser l'attention du lecteur sur le pauvre Cisy, poltron remarquable, devant un Frédéric enfin un peu énergique. (Je ne peux manquer de signaler que dans *Bel-Ami*, Maupassant reprend l'exercice en lui donnant une autre tonalité plus sombre, où le Georges Duroy est le porteur de la vérité existentielle de la mortalité.) Qu'en plus de la crainte de la mort, l'amour-propre soit encore une fois au cœur de l'action, cela se voit à plusieurs signes. Il est question de témoins, ce qui est déjà important et parlant. Mais aussi, ces témoins-ci sont plus actifs que les duellistes, Regimbart et le baron mimant par personnes interposées leur opposition politique et sociale (« Et un sourire homicide le dérida, en apprenant que l'adversaire était un noble (page 361). » Et : « Le baron feignit de ne pas entendre (page 367). ») Les témoins sont les acteurs et les défenseurs de l'éthique des deux duellistes récalcitrants qui n'en peuvent mais, mais qui

continuent parce qu'ils sont vus. Cela est confirmé par l'article dans le *Flambard* qui raconte le duel en ridiculisant ce pauvre Frédéric. En somme, tout est fait en fonction d'un regard qui juge et de la vanité des acteurs inactifs qui sont jugés et craignent d'être jugés.

Inventant un de ces détails de génie, Flaubert profite de ce chapitre pour montrer comment Dussardier et Sénécal, deux républicains, l'un dans la tête et l'autre dans le cœur, se sont rapprochés. Dussardier, dont Frédéric se défait aussitôt qu'il a *mieux* que ce pauvre travailleur comme copain, semble, et ce depuis le début, le seul de tout ce groupe d'amis à avoir un cœur sain et une intelligence, non pas élevée, mais juste, et certes pas déformée par des théories sociales. En tout cas, au moyen de deux paragraphes rares et surprenants Flaubert juxtapose deux portraits qui présentent le passé des deux républicains. «Dussardier avait passé la journée aux informations. Sénécal était sous les verrous, comme prévenu d'attentat politique. / Fils d'un contremaître, né à Lyon et ayant eu pour professeur un ancien disciple de Chalièr, dès son arrivée à Paris, il s'était fait recevoir de la Société des Familles, ses habitudes étaient connues ; la police le surveillait. Il s'était battu dans l'affaire de mai 1839 ; et, depuis lors, se tenait à l'ombre, mais s'exaltant de plus en plus, fanatique d'Alibaud, mêlant ses griefs contre la société à ceux du peuple contre la monarchie, et s'éveillant chaque matin avec l'espoir d'une révolution qui, en quinze jours ou un mois, changerait le monde. Enfin, écœuré par la mollesse de ses frères, furieux des retards qu'on opposait à ses rêves et désespérant de la patrie, il était entré comme chimiste dans le complot des bombes incendiaires ; et on l'avait surpris portant de la poudre qu'il allait essayer à Montmartre, tentative suprême pour établir la République. / Dussardier ne la chérissait pas moins, car elle signifiait, croyait-il, affranchissement et

bonheur universel. Un jour, — à quinze ans, — dans la rue Transnonain, devant la boutique d'un épicier, il avait vu des soldats, la baïonnette rouge de sang, avec des cheveux collés à la crosse de leur fusil ; depuis ce temps-là le Gouvernement l'exaspérait comme l'incarnation même de l'Injustice. Il confondait un peu les assassins et les gendarmes ; un mouchard valait, à ses yeux, un parricide. Tout le mal répandu sur la terre, il l'attribuait naïvement au Pouvoir ; et il le haïssait d'une haine essentielle, permanente, qui lui tenait tout le cœur et raffina sa sensibilité. Les déclamations de Sénécals l'avaient ébloui. Qu'il fût coupable ou non, et sa tentative odieuse, peu importait ! Du moment qu'il était la victime de l'Autorité, on devait le servir (page 369) ». Or ce même Dussardier mourra en criant : « Vive la république ! », au moment où Louis-Napoléon prend le pouvoir (1851). Et surtout, il sera assassiné par le même Sénécals, dont il se soucie ici. Génial ! À la suite de tant d'autres lecteurs, je suis saisi par l'art de Flaubert. Mais j'en profite pour deviner que cet événement, qui met un terme au chapitre V de la troisième partie, et préparé par ces paragraphes du chapitre IV de la deuxième partie, porte, par l'action même du récit, et la position qu'elle occupe, une idée essentielle de l'auteur, soit son jugement sévère sur le monde politique en lui-même et non seulement sur ce monde en France à l'époque du roman et pour les jeunes hommes mal formés dont il fait le procès.

Au sujet de ce jugement, il est utile de signaler que la sortie de Frédéric, encore une fois provoquée par le mépris de certains quand le héros, enfin un héros, défend Sénécals, n'est pas tellement plus sensée que les bêtises qu'il entend avant. « À propos d'Arnoux, j'ai lu parmi les prévenus des bombes incendiaires, le nom d'un de ses employés. Sénécals. Est-ce le nôtre ? / — Lui-même », dit Frédéric. / Martinon répéta, en criant très haut : / « Comment, notre Sénécals ! notre Sénécals ! » / Alors, on le questionna sur le complot ; sa place d'attaché au parquet devait

lui fournir des renseignements. / Il confessa n'en pas avoir. Du reste, il connaissait fort peu le personnage, l'ayant vu deux ou trois fois seulement, et le tenait en définitive pour un assez mauvais drôle. Frédéric, indigné, s'écria : "Pas du tout ! c'est un très honnête garçon ! / — Cependant, monsieur, dit un propriétaire, on n'est pas honnête quand on conspire !" / La plupart des hommes qui étaient là avaient servi, au moins, quatre gouvernements ; et ils auraient vendu la France ou le genre humain, pour garantir leur fortune, s'épargner un malaise, un embarras, ou même par simple bassesse, adoration instinctive de la force. Tous déclarèrent les crimes politiques inexcusables. Il fallait plutôt pardonner à ceux qui provenaient du besoin ! Et on ne manqua pas de mettre en avant l'éternel exemple du père de famille, volant l'éternel morceau de pain chez l'éternel boulanger. / Un administrateur s'écria même : / "Moi, monsieur, si j'apprenais que mon frère conspire, je le dénoncerais !" / Frédéric invoqua le droit de résistance ; et, se rappelant quelques phrases que lui avait dites Deslauriers, il cita Desolmes, Blackstone, le bill des droits en Angleterre, et l'article 2 de la Constitution de 91. C'était même en vertu de ce droit-là qu'on avait proclamé la déchéance de Napoléon ; il avait été reconnu en 1830, inscrit en tête de la Charte. / "D'ailleurs, quand le souverain manque au contrat, la justice veut qu'on le renverse. — Mais c'est abominable !" exclama la femme d'un préfet. / Toutes les autres se taisaient, vaguement épouvantées, comme si elles eussent entendu le bruit des balles. Mme Dambreuse se balançait dans son fauteuil, et l'écoutait parler en souriant (pages 376 et 377). » Il ne faut pas manquer de voir qu'au centre de cet échange, Flaubert parle en son propre nom plutôt que de créer un dialogue en style direct et indirect entre ses personnages. L'auteur veut sans doute être impersonnel (c'est un axiome du réalisme), mais il dit quand même, discrètement, ce qu'il pense. Par contre, en ce qui a trait au thème de

ce chapitre de l'anecdote et de l'éducation sentimentale de Frédéric, l'important est ailleurs sans doute: le jeune homme est insulté encore une fois, il se sent ridiculisé encore une fois, il se met en colère et réussit enfin se détacher de ce monde de la bourgeoisie puissante et riche, après celui du demi-monde et du monde aristocratique. Mais alors il est libéré de son rêve parisien qui a trois vecteurs. Aussi immédiatement après, il retrouve Deslauriers, son ami de Nogent ; les deux parlent de Nogent et de qui s'y trouve ; quelques jours plus tard, il se rend à Nogent, où il peut jouer le Parisien enchanteur, alors qu'il est en fait le Parisien désenchanté.

Quand il arrive chez lui (c'est bien l'expression qu'il faut employer), il ne quitte pas le monde des passions : il retrouve Louise Roque, mais devenue une femme, et il découvre ce que c'est que d'être aimé par-delà les faits. « Alors, Deslauriers lui parla de Mlle Roque. Rien ne l'empêchait d'aller voir un peu les choses par lui-même. Frédéric était un peu fatigué ; la province et la maison maternelle le délasseraient. Il partit. / L'aspect des rues de Nogent, qu'il monta sous le clair de la lune, le reporta dans de vieux souvenirs ; et il éprouvait une sorte d'angoisse, comme ceux qui reviennent après de longs voyages. / Il y avait chez sa mère tous les habitués d'autrefois : MM. Gamblin, Heudras et Chambrion, la famille Lebrun, "ces demoiselles Auger" ; de plus, le père Roque, et, en face de Mme Moreau, devant une table de jeu, Mlle Louise. C'était une femme, à présent. Elle se leva, en poussant un cri. Tous s'agitèrent. Elle était restée immobile, debout ; et les quatre flambeaux d'argent posés sur la table augmentaient sa pâleur. Quand elle se remit à jouer, sa main tremblait. Cette émotion flatta démesurément Frédéric, dont l'orgueil était malade ; il se dit : "Tu m'aimeras, toi !" , et, prenant sa revanche des déboires qu'il avait essuyés là-bas, il se mit à faire le Parisien, le lion, donna des nouvelles des théâtres, rapporta des anecdotes du monde,

puisées dans les petits journaux, enfin éblouit ses compatriotes. / Le lendemain, Mme Moreau s'étendit sur les qualités de Louise ; puis énuméra les bois, les fermes qu'elle posséderait. La fortune de M. Roque était considérable (page 379).» La jeune femme a rêvé de lui, et le voilà en chair et os. Il a été rejeté par ses trois Parisiennes, et il trouve quelqu'un qui ne se moque pas de lui. De plus, sa mère voit en lui une sorte de sauveur de la fortune familiale. Et le vieux Roque, pourtant si fin quand il s'agit de questions d'argent, est lui aussi la dupe d'une passion folle qui a presque une tonalité romantique : il veut que sa fille soit quelqu'un, ce qu'elle ne peut être qu'à travers un homme qui ait un autre statut que celui du petit monde de Nogent, quelqu'un, n'importe qui qui ait une honorabilité imaginable. C'est ainsi que Frédéric, cette chiffre, se trouve encore une fois rétabli, voire soulevé, du moins aux yeux des autres. Flatté, Frédéric sent que son orgueil, blessé par les rires et sourires parisiens est guéri par les circonstances et qu'il est vengé, et tout cela comme il est devenu riche, soit sans rien faire. Frédéric Moreau est comme Julien Sorel, mais sans sa passion musclée, sans l'énergie de son ambition et, en fin de compte, sans le talent. Quel zéro ! Mais le récit de Flaubert jusque-là laisse deviner que l'échappée de Nogent et le retour à Paris ne sont qu'une question de temps.

Chapitre V

À Paris, Deslauriers décide d'aller voir madame Arnoux. Il lui apprend que Frédéric va se marier avec Louise Roque. Celle-ci en est visiblement affectée. Quant à Frédéric, il retrouve la jeune fille plus amoureuse que jamais qui, brusquement, l'interroge : « Veux-tu être mon mari ? » Pris de court, il cherche une réponse : « Sans doute, je ne demande pas mieux ». Mais après que le père Roque lui a fait visiter son domaine, il invoque des histoires à régler

pour s'en retourner vite à Paris (résumé tiré de Wikipédia).

Deslauriers visite madame Arnoux dans le but de salir la réputation de Frédéric et ainsi de libérer le chemin pour la séduire. Madame Arnoux, qui rejette Charles, se rend compte qu'elle aime Frédéric, pendant que Frédéric fait la cour à Louise Roque. Moreau accepte à demi la demande en mariage de cette dernière. Il décide de retourner à Paris pour mieux réfléchir à sa décision (mon résumé).

Le comportement de Deslauriers est immonde ; il est motivé moins par le désir sexuel que par le dépit du pauvre, voire par le ressentiment du malaimé et certainement par la jalousie. Il est encore plus malhabile que celui qu'il jalouse, et il a l'effet contraire de celui qu'il veut avoir. Le début du chapitre est une merveille de description, qui prouve, s'il fallait le faire, que Flaubert est un génie. Et en même temps, comme toujours Flaubert est méchant et comique et fait rire son lecteur, non seulement contre la morale bourgeoise, mais même contre les mouvements d'un cœur tendre et les protestations sincères sans doute de l'amitié. Dans toute cette histoire, seule madame Arnoux a une certaine dignité : elle semble aimer Frédéric, mais vouloir respecter son mariage ; elle est récompensée d'ailleurs : elle se rend compte, ou plutôt s'avoue, l'état de son cœur. « Elle porta la main sur son cœur, comme au choc d'un grand coup ; mais tout de suite elle tira la sonnette. Deslauriers n'attendit pas qu'on le mît dehors. Quand elle se retourna, il avait disparu. / Mme Arnoux suffoquait un peu. Elle s'approcha de la fenêtre pour respirer. / De l'autre côté de la rue, sur le trottoir, un emballeur en manches de chemise clouait une caisse. Des fiacres passaient. Elle ferma la croisée et vint se rasseoir. Les hautes maisons voisines interceptant le soleil, un jour froid tombait dans l'appartement. Ses enfants étaient sortis, rien ne bougeait autour d'elle.

C'était comme une désertion immense. / "Il va se marier; est-ce possible!" / Et un tremblement nerveux la saisit. / "Pourquoi cela? est-ce que je l'aime?" / Puis, tout à coup: / "Mais oui, je l'aime!... je l'aime!" / Il lui semblait descendre dans quelque chose de profond, qui n'en finissait plus. La pendule sonna trois heures. Elle écouta les vibrations du timbre mourir. Et elle restait au bord de son fauteuil, les prunelles fixes, et souriant toujours (pages 384 et 385). » On devine que c'est la première fois qu'elle aime, qu'elle aime pour de vrai, qu'elle aime comme une héroïne romantique. Mais la bassesse et le ridicule de Frédéric, sans parler de ceux de Charles, salissent les sentiments de cette femme. C'est le jeu du réalisme moral contre celui des grands sentiments. Et l'aveu qu'elle se fait de ses sentiments est précédé du regard qu'elle jette sur ce qui se trouve à l'extérieur de l'autre côté de la fenêtre et de la rue; c'est une sorte de juxtaposition du réalisme physique au réalisme psychologique. Ce qui peut replacer les faits psychologiques dans un contexte qui les déboulonne. Et pourtant, encore une fois, il n'y a pas d'alternative offerte à ce romantisme ridiculisé. S'il y a de la grandeur c'est dans l'émotion de madame Arnoux, et Frédéric qui peut inspirer un amour semblable est moins bas que ses amis.

Au même moment (Flaubert tient à le dire à son lecteur et donc veut l'obliger de comparer les deux scènes) Frédéric se promenait avec Louise à Nogent. Ici l'agresseur sexuel est certainement Louise, la femme (est-ce le bon mot pour dire cette adolescente envoutée?), alors que Frédéric, l'homme, est celui qui résiste (mal). Le texte de la deuxième scène se compare à la première entre autres parce que l'auteur juxtapose des détails physiques réalistes nombreux au jeu des sentiments. « Alors, elle lui conta l'aridité de son existence, n'ayant personne à voir, pas le moindre plaisir, la moindre distraction! Elle désirait monter à cheval. "Le Vicaire prétend

que c'est inconvenant pour une jeune fille ; est-ce bête, les convenances ! Autrefois, on me laissait faire tout ce que je voulais ; à présent, rien ! / — Votre père vous aime, pourtant ! / — Oui ; mais... ” / Et elle poussa un soupir, qui signifiait : “ Cela ne suffit pas à mon bonheur. ” / Puis, il y eut un silence. Ils n'entendaient que le craquement du sable sous leurs pieds avec le murmure de la chute d'eau ; car la Seine, au-dessus de Nogent, est coupée en deux bras. Celui qui fait tourner les moulins dégorge en cet endroit la surabondance de ses ondes, pour rejoindre plus bas le cours naturel du fleuve ; et, lorsqu'on vient des ponts, on aperçoit, à droite sur l'autre berge, un talus de gazon que domine une maison blanche. À gauche, dans la prairie, des peupliers s'étendent, et l'horizon, en face, est borné par une courbe de la rivière ; elle était plate comme un miroir ; de grands insectes patinaient sur l'eau tranquille. Des touffes de roseaux et des joncs la bordent inégalement ; toutes sortes de plantes venues là s'épanouissaient en boutons d'or, laissaient pendre des grappes jaunes, dressaient des quenouilles de fleurs amarantes, faisaient au hasard des fusées vertes. Dans une anse du rivage, des nymphéas s'étaient étalés ; et un rang de vieux saules cachant des pièges à loup était, de ce côté de l'île, toute la défense du jardin. / En deçà, dans l'intérieur, quatre murs à chaperon d'ardoises enfermaient le potager, où les carrés de terre, labourés nouvellement, formaient des plaques brunes. Les cloches des melons brillaient à la file sur leur couche étroite ; les artichauts, les haricots, les épinards, les carottes et les tomates alternaient jusqu'à un plant d'asperges, qui semblait un petit bois de plumes. / Tout ce terrain avait été, sous le Directoire, ce qu'on appelait *une folie*. Les arbres, depuis lors, avaient démesurément grandi. De la clématite embarrassait les charmilles, les allées étaient couvertes de mousse, partout les ronces foisonnaient. Des tronçons de statue émiettaient leur plâtre sous les herbes. On se prenait en

marchant dans quelques débris d'ouvrage en fil de fer. Il ne restait plus du pavillon que deux chambres au rez-de-chaussée avec des lambeaux de papier bleu. Devant la façade s'allongeait une treille à l'italienne, où, sur des piliers en brique, un grillage de bâtons supportait une vigne. / Ils vinrent là-dessous tous les deux, et, comme la lumière tombait par les trous inégaux de la verdure, Frédéric, en parlant à Louise de côté, observait l'ombre des feuilles sur son visage. / Elle avait dans ses cheveux rouges, à son chignon, une aiguille terminée par une boule de verre imitant l'émeraude; et elle portait, malgré son deuil (tant son mauvais goût était naïf), des pantoufles en paille garnies de satin rose, curiosité vulgaire, achetées sans doute dans quelque foire. / Il s'en aperçut, et l'en complimenta ironiquement. / "Ne vous moquez pas de moi!" reprit-elle (pages 385, 386 et 387)." Ici cependant l'effet de ce réalisme physique est différent, et l'apparition, incongrue et en principe inutile, de l'expression «une folie» ne me semble pas due au hasard: il y a une sorte de ruine mal faite de l'époque du Directoire qui parodie les ruines romantiques gothiques, et le mot résonne encore quand on entend la douce folie de la conversation des deux jeunes personnes. En tout cas, l'agresseure est sans aucun doute Louise, et Frédéric se berce dans le doux sentiment, enfin, qu'on n'ironise pas à son sujet; ce qui lui accorde d'ailleurs le droit et le courage et la possibilité d'ironiser au sujet de cette provinciale pourtant charmante. En tout cas, sous la plume de Flaubert, la promenade amoureuse de Frédéric et de Louise est tristement comique avec son inversion des rôles. On voit bien comment il est devenu un idéal d'homme dans l'imagination de la petite femme. Mais on sait pertinemment que l'image est fautive. En voilà une autre qui, selon l'échelle de valeurs flaubertien, est sauvée de la bassesse par l'amour, mais un amour fait d'illusions palpables. Et en plus, sans qu'il ne le sache, Frédéric est enfin aimé à Paris.

Et puis ce qui devait arriver arrive... Trois lettres de Paris se rendent à Nogent, autant de leurres qui cachent un hameçon, et, il le faut, bien chacune des lettres part d'un des trois vecteurs de sa vie. Quand Frédéric revient d'une tournée des terres du père Roque et donc de son héritage éventuel bien concret, il est emporté dans le monde imaginaire pour trois bouts de papier. « Il emmena son "jeune ami" pendant deux jours faire un petit voyage aux environs, dans ses propriétés ; et Frédéric, lorsqu'il revint, trouva chez sa mère trois lettres. / La première était un billet de M. Dambreuse l'invitant à dîner pour le mardi précédent. À propos de quoi cette politesse ? On lui avait donc pardonné son incartade ? / La seconde était de Rosanette. Elle le remerciait d'avoir risqué sa vie pour elle ; Frédéric ne comprit pas d'abord ce qu'elle voulait dire ; enfin, après beaucoup d'ambages, elle implorait de lui, en invoquant son amitié, se fiant à sa délicatesse, à deux genoux, disait-elle, vu la nécessité pressante, et comme on demande du pain, un petit secours de cinq cents francs. Il se décida tout de suite à les fournir. / La troisième lettre, venant de Deslauriers, parlait de la subrogation et était longue, obscure. L'avocat n'avait pris encore aucun parti. Il l'engageait à ne pas se déranger : "C'est inutile que tu reviennes !", appuyant même là-dessus avec une insistance bizarre. / Frédéric se perdit dans toutes sortes de conjectures, et il eut envie de s'en retourner là-bas ; cette prétention au gouvernement de sa conduite le révoltait. / D'ailleurs, la nostalgie du boulevard commençait à le prendre ; et puis sa mère le pressait tellement, M. Roque tournait si bien autour de lui et Mlle Louise l'aimait si fort, qu'il ne pouvait rester plus longtemps sans se déclarer. Il avait besoin de réfléchir, il jugerait mieux les choses dans l'éloignement. / Pour motiver son voyage, Frédéric inventa une histoire ; et il partit, en disant à tout le monde et croyant lui-même qu'il reviendrait bientôt (pages 389 et 390). » Sans doute Frédéric ne

se doute pas du tout que son ami de toujours, le bon Charles, a eu et a encore des intentions traîtresses ; il ne comprend pas que la lettre de son ami est une tentative de le garder loin de Paris. Et il y retourne, bien décidé qu'on ne l'y prendrait plus, comme le corbeau de La Fontaine, celui qui a perdu son fromage et qui surtout a été ridiculisé par le renard : Frédéric se promet qu'on ne le mènera plus par le bout du nez. Pour bien comprendre le geste de Frédéric, il faut noter ce que Flaubert signale : il quitte pour Paris parce qu'il est Frédéric et que Paris est la ville de rêve, mais il aussi, mais surtout peut-être parce qu'il veut s'échapper à ceux qui lui font pression à Nogent et enfin parce qu'il faut qu'il se décide et qu'il ne se décide jamais, si ce n'est pour se dédire : sa mère, le père Roche et la pauvre Louise, trois versions de la mouise normande exigent qu'il se décide, et il... se défile. La dernière phrase du chapitre doit être reçue avec un grand rire.

Chapitre VI

De retour à Paris, Frédéric se rend chez la maréchale qui le reçoit fort bien. Le lendemain, il se rend chez Deslauriers qui l'emmène chez Dussardier pour fêter la sortie de prison de Sénecal. Les retrouvailles se passent bien, mais alors qu'il s'était juré de ne pas retourner chez Arnoux, il est obligé de se rendre au magasin où il revoit madame Arnoux. Alors, leur amour se découvre et, dès le lendemain, ils se retrouvent dans la nouvelle petite maison de campagne des Arnoux située à Auteuil. « Il était entendu qu'ils ne devaient pas s'appartenir. Cette convention, qui les garantissait du péril, facilitait leurs épanchements. » Mais, voulant une liaison plus complète, Frédéric loue une garçonnière et fixe, un jour de février 1848, à madame Arnoux une entrevue qu'il désire plus intime. Elle accepte, mais ne se rend pas au rendez-vous : son fils est malade du croup et semble proche de la mort. Lorsqu'il est

sauvé, après avoir craché la fausse membrane, madame Arnoux y voit un « avertissement de la Providence. Le Seigneur, dans sa miséricorde, n'avait pas voulu la punir tout à fait! Quelle expiation, plus tard, si elle persévérât dans cette amour! [...] et elle offrit à Dieu, comme un holocauste, le sacrifice de sa première passion, de sa seule faiblesse.» Pendant ce temps, alors que les événements révolutionnaires des 22 à 25 février 1848 ont commencé, Frédéric, désespéré de son rendez-vous manqué et « par un raffinement de haine », amène Rosanette dans sa garçonnière, préparée pour la chute de madame Arnoux (« les fleurs n'étaient pas fanées »), et en fait sa maîtresse (résumé tiré de Wikipédia).

De retour à Paris, Frédéric se fait vendre des billets pour un spectacle par la Vatnaz, qui lui donne des nouvelles de la Maréchale. Il visite cette dernière, qui s'offre à lui, mais Frédéric est trop coincé pour la prendre et surtout il devine anguille sous roche ou un autre amant sous la lorette. Dussardier reçoit chez lui : le groupe d'amis, reprenant la scène de la première partie, se livrent à des critiques politiques acerbes, désordonnées et souvent idiotes. Frédéric visite le magasin des Arnoux, rencontre madame et réussit enfin à la toucher et à lui parler de son amour. Puis, il se met à la visiter régulièrement : ils s'aiment, ne se le cachent pas, mais prétendent que cet amour est et sera platonique. En janvier, elle accepte de se promener dans la rue avec lui, ce qui est de part et d'autre une sorte de pas fatidique dans leur relation. Frédéric se loue une garçonnière pour l'événement et l'organise : il attend en vain celle qui ne vient pas, pendant qu'il y a émeute politique de gauche dans les rues de Paris (c'est la fin de la monarchie de Juillet. Le fils de madame Arnoux ayant été malade et s'étant guéri le jour même, elle croit que c'est un signe du ciel et renonce à son amour pour Frédéric. Frédéric se paye la Maréchale (mon résumé).

Il est remarquable qu'en retrouvant Paris et deux des femmes de sa vie, Frédéric a enfin du succès. (Mais pas avant de faire de nouveau l'expérience de la perfidie des Parisiennes dans la personne de la Vatnaz qui lui vend des billets de spectacle pour faire plaisir à son amant à elle.) Je crois que Flaubert suggère que son départ lui a servi, mais encore plus que sa réticence est une bonne tactique : il faut croire que son éducation sentimentale a été faite à Nogent auprès de la pauvre Louise, qui souffre d'amour PARCE QUE Frédéric ne se déclare pas et même résiste à tout. (« chat échaudé craint l'eau froide » et « amant débiné ne se laisse plus faire »). On en jugera par ce passage où deux fois au moins Flaubert dit que Frédéric refuse de se laisser embobiner et que la Maréchale en est comme bouleversée. « Asseyez-vous ! dit-elle, là, plus près. » / Et, d'un ton grave : « D'abord, j'ai à vous remercier, mon cher, d'avoir risqué votre vie. / — Oh ! ce n'est rien ! / — Comment, mais c'est très beau ! » / Et la Maréchale lui témoigna une gratitude embarrassante ; car elle devait penser qu'il s'était battu exclusivement pour Arnoux, celui-ci, qui se l'imaginait, ayant dû céder au besoin de le dire. / « Elle se moque de moi, peut-être », songeait Frédéric. / Il n'avait plus rien à faire, et, alléguant un rendez-vous, il se leva. / « Et non ! Restez ! » / Il se rassit et la complimenta sur son costume. / Elle répondit, avec un air d'accablement : « C'est le Prince qui m'aime comme ça ! Et il faut fumer des machines pareilles, ajouta Rosanette, en montrant le narghilé. Si nous en goûtions ? voulez-vous ? » / On apporta du feu ; le tabac s'allumant difficilement, elle se mit à trépigner d'impatience. Puis une langueur la saisit ; et elle restait immobile sur le divan, un coussin sous l'aisselle, le corps un peu tordu, un genou plié, l'autre jambe toute droite. Le long serpent de maroquin rouge, qui formait des anneaux par terre, s'enroulait à son bras. Elle en appuyait le bec d'ambre sur ses lèvres et regardait Frédéric, en

clignant les yeux, à travers la fumée dont les volutes l'enveloppaient. L'aspiration de sa poitrine faisait gargouiller l'eau, et elle murmurait de temps à autre : "Ce pauvre mignon ! ce pauvre chéri !" / Il tâchait de trouver un sujet de conversation agréable ; l'idée de la Vatnaz lui revint. / Il dit qu'elle lui avait semblé fort élégante. / "Parbleu ! reprit la Maréchale. Elle est bien heureuse de m'avoir, celle-là !" sans ajouter un mot de plus, tant il y avait de restriction dans leurs propos. / Tous les deux sentaient une contrainte, un obstacle. En effet, le duel dont Rosanette se croyait la cause avait flatté son amour-propre. Puis elle s'était fort étonnée qu'il n'accourût pas se prévaloir de son action ; et, pour le contraindre à revenir, elle avait imaginé ce besoin de cinq cents francs. Comment se faisait-il que Frédéric ne demandait pas en retour un peu de tendresse ! C'était un raffinement qui l'émerveillait, et, dans un élan de cœur, elle lui dit : "Voulez-vous venir avec nous aux bains de mer ? / — Qui cela, *nous* ! / — Moi et mon oiseau ; je vous ferai passer pour mon cousin, comme dans les vieilles comédies. / — Mille grâces ! / — Eh bien, alors, vous prendrez un logement près du nôtre." / L'idée de se cacher d'un homme riche l'humiliait. / Non ! cela est impossible. / — À votre aise !" / Rosanette se détourna, ayant une larme aux paupières (pages 394 et 395). » Il ne s'agit pas de prétendre que l'une et l'autre femmes ont le même statut dans son cœur, mais de remarquer que Flaubert livre là, peut-être, un secret de l'art de la séduction. Si c'est le cas, il faut conclure que l'inactivité chronique de Frédéric, que sa gaucherie clinique, que son innocence pathologique peut avoir du bon.

Par ailleurs, et comme complément obligatoire des scènes amoureuses, Flaubert offre une nouvelle scène d'amitié. Dussardier reçoit les amis : il est pauvre, et reçoit pauvrement, mais comme il est honnête, il reçoit honnêtement. Dans les chapitres précédents, Flaubert a fait faire à son lecteur le tour

des diverses classes sociales lors de dîners successifs. Il y a là quelque chose d'artificiel qui m'irrite un peu, comme les accumulations et les descriptions précises des lieux et l'entassement des propos désordonnés des conversations. Peu importe le talent de l'écrivain, il y a là quelque chose de vaniteux. Quand Jane Austen décrit une scène ou un décor, c'est pour que l'action s'y comprenne mieux : elle est au service de son histoire, elle n'est pas visible. C'est la différence entre un auteur *romantique* et un auteur *classique* (si le mot *classique* peut être appliqué à ce qui me semble l'art vrai).

Tout cela est vrai (au moins subjectivement) mais cette nouvelle scène gagne à être comparée à son équivalent de la première partie. La seconde se présente en partie comme suit : « Cette allusion à un vote célèbre provoqua des applaudissements. Dussardier déboucha une bouteille de bière ; la mousse éclaboussa les rideaux, il n'y prit garde ; il chargeait les pipes, coupait la brioche, en offrait, était descendu plusieurs fois pour voir si le punch allait venir ; et on ne tarda pas à s'exalter, tous ayant contre le Pouvoir la même exaspération. Elle était violente, sans autre cause que la haine de l'injustice ; et ils mêlaient aux griefs légitimes les reproches les plus bêtes. / Le pharmacien gémit sur l'état pitoyable de notre flotte. Le courtier d'assurances ne tolérait pas les deux sentinelles du maréchal Soult. Deslauriers dénonça les jésuites, qui venaient de s'installer à Lille, publiquement. Sénécal exérait bien plus M. Cousin, car l'éclectisme, enseignant à tirer la certitude de la raison, développait l'égoïsme, détruisait la solidarité ; le placeur de vins, comprenant peu ces matières, remarqua tout haut qu'il oubliait bien des infamies : / « Le wagon royal de la ligne du Nord doit coûter quatre-vingt mille francs ! Qui le payera ? / — Oui, qui le payera ? » reprit l'employé de commerce, furieux comme si on eût puisé cet argent dans sa

poche. / Il s'ensuivit des récriminations contre les loups-cerviers de la Bourse et la corruption des fonctionnaires. On devait remonter plus haut, selon Sénécals, et accuser, tout d'abord, les princes, qui ressuscitaient les mœurs de la Régence. "N'avez-vous pas vu, dernièrement, les amis du duc de Montpensier revenir de Vincennes, ivres sans doute, et troubler par leurs chansons les ouvriers du faubourg Saint-Antoine? / — On a même crié: À bas les voleurs! dit le pharmacien. J'y étais, j'ai crié! / — Tant mieux! le Peuple enfin se réveille depuis le procès Teste-Cubières. / — Moi, ce procès-là m'a fait de la peine, dit Dussardier, parce que ça déshonore un vieux soldat! / — Savez-vous, continua Sénécals, qu'on a découvert chez la duchesse de Praslin...?" / Mais un coup de pied ouvrit la porte. Hussonnet entra (pages 398). » Il n'est pas nécessaire d'attendre l'arrivée du clown bohème pour que les échanges aient sombré dans le ridicule. De toute façon, et c'est sans doute l'essentiel, ce que dit de part et d'autre a déjà été dit, parce que des années avant, ces mêmes personnages avaient dit des choses bien différentes, mais semblables, car « leur haine du Gouvernement avait la hauteur d'un dogme indiscutable (page 203). » Celui qui entendra la première et la seconde fois des discours idiots de jeunes hommes sans expérience et sans jugement, et croira que bien peu de choses ont changé en deux cents ans, celui-là n'aura pas tort. Et celui-là se sera rapproché de ce que Flaubert croyait, lui qui voulait faire le procès de sa génération. L'accumulation des détails politiques précis, trop voyante peut-être, produit un effet comique et méprisant qui va au cœur du sens du roman.

En revanche, on est séduit par la description des premiers temps de l'amour avoué de Frédéric et de madame Arnoux. Pourtant tout, et d'abord les pages précédentes de Flaubert, montre que cette exaltation est fondée sur presque rien et pour ainsi dire mort d'avance : Frédéric est une nullité ; madame Arnoux

est mariée et bien morale. Il est remarquable à quel point la description de ce moment a des tons, des mots et des gestes religieux (sur les genoux, dans le monde, ciel, âme, prie, joignant les deux mains, grâce). « Et il se laissa tomber sur les genoux, malgré lui, s'affaissant sous un poids intérieur trop lourd. / “Levez-vous! dit-elle, je le veux!” / Et elle lui déclara impérieusement que, s’il n’obéissait pas, il ne la reverrait jamais. / “Ah! je vous en défie bien!” reprit Frédéric. Qu’est-ce que j’ai à faire dans le monde? Les autres s’évertuent pour la richesse, la célébrité, le pouvoir! Moi, je n’ai pas d’état, vous êtes mon occupation exclusive, toute ma fortune, le but, le centre de mon existence, de mes pensées. Je ne peux pas plus vivre sans vous que sans l’air du ciel! Est-ce que vous ne sentez pas l’aspiration de mon âme monter vers la vôtre, et qu’elles doivent se confondre, et que j’en meurs?” / Mme Arnoux se mit à trembler de tous ses membres. / “Oh! allez-vous-en! je vous en prie!” L’expression bouleversée de sa figure l’arrêta. Puis il fit un pas. Mais elle se reculait, en joignant les deux mains. / Laissez-moi! au nom du ciel! de grâce!” / Et Frédéric l’aimait tellement, qu’il sortit (page 405).» Il est juste de signaler à quel point le monde religieux concret est absent de ce roman réaliste, mais le vocabulaire religieux, utilisé pour dire le monde des passions, est d’autant plus présent. (L’absence du religieux a créé un vide dans lequel s’est engouffré le monde politique, par exemple, dans le personnage de Sénécal, l’ecclésiastique prépondérant et violent de l’égalité, de la fraternité, et le monde amoureux.) On note qu’ils sont heureux parce qu’ils ne baisent pas, parce qu’ils n’auront jamais à vivre ensemble. D’ailleurs, dans l’avant-dernier chapitre, madame Arnoux le dira. En tout cas, voici le scénario qui mène enfin à la, presque, consommation de cette histoire interminable: rencontre avec madame Arnoux, trahison de Louise, retour, retour, début de l’idylle platonique, difficultés et frustrations, cession de madame Arnoux pour prouver à son amant passif

qu'elle a confiance en la vertu de Frédéric et en la sienne. Et tout de suite, l'amant platonique organise le piège pour que celle à qui il a tout promis soit trahie selon son vœu inavouable à elle.

Le passage crucial, celui qui crée le piège dans lequel Marie-Angèle se jette décrit comment même cet amour parfaitement idéal et sans effet physique bas se désagrège. «Bientôt il y eut dans leurs dialogues de grands intervalles de silence. Quelquefois, une sorte de pudeur sexuelle les faisait rougir l'un devant l'autre. Toutes les précautions pour cacher leur amour le dévoilaient; plus il devenait fort, plus leurs manières étaient contenues. Par l'exercice d'un tel mensonge, leur sensibilité s'exaspéra. Ils jouissaient délicieusement de la senteur des feuilles humides, ils souffraient du vent d'est, ils avaient des irritations sans cause, des pressentiments funèbres; un bruit de pas, le craquement d'une boiserie leur causaient des épouvantes comme s'ils avaient été coupables; ils se sentaient poussés vers un abîme; une atmosphère orageuse les enveloppait; et, quand des doléances échappaient à Frédéric, elle s'accusait elle-même. / "Oui! je fais mal! j'ai l'air d'une coquette! Ne venez donc plus!" / Alors, il répétait les mêmes serments, qu'elle écoutait chaque fois avec plaisir. / Son retour à Paris et les embarras du jour de l'an suspendirent un peu leurs entrevues. Quand il revint, il avait, dans les allures, quelque chose de plus hardi. Elle sortait à chaque minute pour donner des ordres, et recevait, malgré ses prières, tous les bourgeois qui venaient la voir. On se livrait alors à des conversations sur Léotade, M. Guizot, le Pape, l'insurrection de Palerme et le banquet du XII^e arrondissement, lequel inspirait des inquiétudes. Frédéric se soulageait en déblatérant contre le Pouvoir; car il souhaitait, comme Deslauriers, un bouleversement universel, tant il était maintenant aigri. Mme Arnoux, de son côté, devenait sombre (pages 408 et 409). »

Il est triste et comique et inévitable que Frédéric ne participe pas à l'émeute politique avec ses amis, et tout ça par amour pour madame Arnoux. Et le pis de tout est qu'elle ne vient pas de toute façon. Tout est raté chez ce pauvre type. J'en veux à Flaubert de me le rendre sympathique au cœur même de ce ratage, pis à cause de ce ratage. On se dit: «Ce pourrait être moi, c'est moi au fond» et on lui pardonne ses velléités à répétition, sa veulerie générale et sa bêtise systématique. Il n'y a pas de tragédie dans ce roman, il n'y a que du ridicule. N'est-ce pas une autre façon de définir le réalisme? En revanche, pour Flaubert, l'arrière-plan politique sur lequel tous se débattent, mais sans agir autrement que comme des pions ou en ratant les occasions comme le fait régulièrement Frédéric, cet arrière-plan politique est important, mais moins que pour Stendhal. Stendhal blâme la politique pour les malheurs de Julien, alors que Flaubert s'en moque et approuve finalement Frédéric, qui est meilleur que Deslauriers et Sénécal. Il n'en reste pas moins que le lecteur est pour ainsi dire préparé pour le ratage politique par les pages, lassantes peut-être mais éclairantes sans doute, sur les échecs de Frédéric. «Ils passèrent l'après-midi à regarder, de leur fenêtre, le peuple dans la rue. Puis il l'emmena dîner aux Trois-Frères-Provençaux. Le repas fut long, délicat. Ils s'en revinrent à pied, faute de voiture. / À la nouvelle d'un changement de ministère, Paris avait changé. Tout le monde était en joie; des promeneurs circulaient, et des lampions à chaque étage faisaient une clarté comme en plein jour. Les soldats regagnaient lentement leurs casernes, harassés, l'air triste. On les saluait, en criant: "Vive la ligne!" Ils continuaient sans répondre. Dans la garde nationale, au contraire, les officiers, rouges d'enthousiasme, brandissaient leur sabre en vociférant: "Vive la réforme!" et ce mot-là, chaque fois, faisait rire les deux amants. Frédéric blaguait, était très gai. / Par la rue Duphot, ils atteignirent les

boulevards. Des lanternes vénitiennes, suspendues aux maisons, formaient des guirlandes de feux. Un fourmillement confus s'agitait en dessous ; au milieu de cette ombre, par endroits, brillaient des blancheurs de baïonnettes. Un grand brouhaha s'élevait. La foule était trop compacte, le retour direct impossible ; et ils entraient dans la rue Caumartin, quand, tout à coup, éclata derrière eux un bruit, pareil au craquement d'une immense pièce de soie que l'on déchire. C'était la fusillade du boulevard des Capucines. / Ah ! on casse quelques bourgeois, dit Frédéric tranquillement. » / Car il y a des situations où l'homme le moins cruel est si détaché des autres, qu'il verrait périr le genre humain sans un battement de cœur (pages 418 et 419). » Tout est en place pour la troisième partie, où le politique fait irruption enfin dans la vie de Frédéric, mais pour s'évanouir pour de bon.

Troisième partie

Chapitre I

La Révolution de 1848 a commencé. Frédéric se rend aux Tuileries où il rencontre parmi les émeutiers Hussonnet et Dussardier. À la fin de la journée, alors qu'est nommé le gouvernement provisoire, Frédéric rédige un article qui lui vaudra la reconnaissance de ses amis et le respect de Dambreuse qui lui propose de se présenter aux élections législatives pour la circonscription de Nogent. Il l'engage à rédiger un discours électoral, ce que s'empresse de faire Frédéric. Dambreuse, effrayé par ces idées anti-bourgeoises, sans le dire à Frédéric, décide de se présenter lui-même aux élections. Le jeune homme déclame son discours devant une assemblée présidée par Sénecal : il est conquis et mis à la porte après une séance qui tourne au ridicule. En rentrant chez Rosanette, chez

qui il vit à présent, Frédéric est également dénigré par elle qui ne comprend pas cette Révolution amenant le désordre. Mais en sortant de chez Rosanette, il rencontre Arnoux qui vient la voir. Il comprend alors que ce dernier est toujours dans le cœur de la Maréchale. Rongé par le doute concernant la Révolution et par la jalousie concernant Rosanette, il propose à cette dernière de partir faire un séjour à Fontainebleau, qui sera en quelque sorte leur lune de miel. Ils partent début juin, peu de temps avant les journées sanglantes de juin 1848. Dans un cadre idyllique, elle se laisse aller à lui raconter son enfance malheureuse, mais Frédéric s'aperçoit aussi de ses défauts et commence à s'en agacer. Il prend le prétexte de la nouvelle de la blessure de Dussardier aux journées de juin pour rentrer à Paris. Après un retour difficile et même une arrestation, il retrouve le commis, soigné par la Vatnaz. Entre-temps, le père Roque, émoustillé par la Révolution est monté à Paris avec sa fille, impatiente de revoir son Frédéric (résumé tiré de Wikipédia).

Frédéric assiste aux batailles cruciales Révolution de 1848. Avec Hussonnet, il entre dans les palais de l'ancien roi : les Tuileries et le Palais-Royal. Après quelques jours, il reçoit la visite de Dambreuse et, à la suite de sa suggestion, songe à devenir député. Il assiste à un réunion politique présidée par Sénecal, où il est rejeté. Rosanette et la Vatnaz se disputent ; Rosanette déménage et Frédéric vit avec elle. Arnoux réapparaît et partage les faveurs de la Maréchale avec Frédéric. Celui-ci rencontre Dambreuse, qui a choisi la République qui s'installe, mais qui craint les révolutionnaires. Accompagné de Rosanette, Frédéric joue le touriste aux alentours de Fontainebleau. Il fait avec elle une sorte de lune de miel dans la nature et la campagne, pendant que la révolution est étouffée à Paris et que les conservateurs prennent le pouvoir. Les deux amoureux se racontent leur vie passée, mais en

cachant bien des détails. Frédéric retourne à Paris et voit les derniers moments de la révolution (mon résumé).

La troisième partie commence avec de nombreuses scènes révolutionnaires. Flaubert passe du point de vue de Frédéric dans les rues de Paris à celui de l'historien qui examine la chose de haut puis de nouveau à celui de ce badaud magnifique qui s'amuse. « D'elle-même, sans secousses, la Monarchie se fondait dans une dissolution rapide ; et on attaqua maintenant le poste du Château-d'Eau, pour délivrer cinquante prisonniers, qui n'y étaient pas. / Frédéric s'arrêta forcément à l'entrée de la place. Des groupes en armes l'emplissaient. Des compagnies de la ligne occupaient les rues Saint-Thomas et Fromanteau. Une barricade énorme bouchait la rue de Valois. La fumée qui se balançait à sa crête s'entr'ouvrit, des hommes couraient dessus en faisant de grands gestes, ils disparurent ; puis la fusillade recommença. Le poste y répondait, sans qu'on vît personne à l'intérieur ; ses fenêtres, défendues par des volets de chêne, étaient percées de meurtrières ; et le monument avec ses deux étages, ses deux ailes, sa fontaine au premier et sa petite porte au milieu, commençait à se moucheter de taches blanches sous le heurt des balles. Son perron de trois marches restait vide. / À côté de Frédéric, un homme en bonnet grec et portant une giberne par-dessus sa veste de tricot se disputait avec une femme coiffée d'un madras. Elle lui disait : / "Mais reviens donc ! reviens donc ! / Laisse-moi tranquille ! répondait le mari. Tu peux bien surveiller la loge toute seule. Citoyen, je vous le demande, est-ce juste ? J'ai fait mon devoir partout, en 1830, en 32, en 34, en 39 ! Aujourd'hui, on se bat ! Il faut que je me batte ! — Va-t'en !" Et la portière finit par céder à ses remontrances et à celles d'un garde national près d'eux, quadragénaire dont la figure bonasse était ornée d'un collier de barbe blonde. Il chargeait son arme et tirait, tout en conversant avec Frédéric,

aussi tranquille au milieu de l'émeute qu'un horticulteur dans son jardin (page 421). » Je tiens à signaler que les experts montrent que Flaubert s'est bel et bien renseigné de façon méticuleuse, mais qu'ils peuvent prouver qu'il invente des faits et qu'il en fausse d'autres. Mais tout cela est déjà évident à la seule lecture naïve du texte. Surtout peut-être, la précision des descriptions de l'auteur ne fait que mieux l'attitude de Frédéric. Ce n'est pas un hasard s'il rencontre Hussonnet, le badaud bohème moqueur : les deux hommes sont au fond d'accord en ce sens qu'il joue avec la réalité étant des touristes de l'histoire plutôt que des acteurs. Les preuves extratextuelles montrent que Flaubert est très critique envers ces événements politiques, mais le texte lui-même le fait sentir d'emblée.

Les passages où Flaubert fait parler Dussardier et Regimbart sembleraient donner raison aux résistants qui font tomber le régime et à ceux qui craignent une récupération de leur action par des égoïstes habiles. Et Flaubert montre qu'ils ont raison. « Alors, la Propriété monta dans les respects au niveau de la Religion et se confondit avec Dieu. Les attaques qu'on lui portait parurent du sacrilège, presque de l'anthropophagie. Malgré la législation la plus humaine qui fut jamais, le spectre de 93 reparut, et le couperet de la guillotine vibra dans toutes les syllabes du mot République ; ce qui n'empêchait pas qu'on la méprisait pour sa faiblesse. La France, ne sentant plus de maître, se mit à crier d'effarement, comme un aveugle sans bâton, comme un marmot qui a perdu sa bonne. / De tous les Français, celui qui tremblait le plus fort était M. Dambreuse. L'état nouveau des choses menaçait sa fortune, mais surtout dupait son expérience. Un système si bon, un roi si sage ! était-ce possible ! La terre allait crouler ! Dès le lendemain, il congédia trois domestiques, vendit ses chevaux, s'acheta, pour sortir dans les rues, un chapeau mou, pensa même à laisser croître sa barbe ; et il restait chez lui,

prostré, se repaissant amèrement des journaux les plus hostiles à ses idées, et devenu tellement sombre, que les plaisanteries sur la pipe de Flocon n'avaient pas même la force de le faire sourire. / Comme soutien du dernier règne, il redoutait les vengeances du peuple sur ses propriétés de la Champagne, quand l'élucubration de Frédéric lui tomba dans les mains. Alors il s'imagina que son jeune ami était un personnage très influent et qu'il pourrait sinon le servir, du moins le défendre ; de sorte qu'un matin, M. Dambreuse se présenta chez lui, accompagné de Martinon (page 450).» Le langage religieux du début me semble bien ironique et bien efficace. On pourrait dire que l'auteur fait son travail d'auteur réaliste en se limitant à montrer les positions sans prendre position. Pourtant, il me semble qu'il s'applique surtout à montrer comment Dambreuse travaille habilement pour récupérer les choses et donc comment les bourgeois sont voués à la victoire. Ce que prouve hors de tout doute le récit des actions du révolutionnaire républicain bidon qu'est Frédéric.

La scène du *Club de l'Intelligence* (quel nom !) est un morceau d'anthologie. Sans doute Sénécals prend bien de la place et se montre intransigeant, fanatique et prépotent. Mais il me semble que ce qui ressort surtout c'est l'incapacité et la faiblesse de Frédéric. « Je réclame la parole ! cria Frédéric. — *Desde que se proclamó la constitución de Cadiz, ese pacto fundamental de las libertades españolas, hasta la última revolución, nuestra patria cuenta numerosos y heroicos mártires.* » / Frédéric encore une fois voulut se faire entendre : / « Mais citoyens !... » / L'Espagnol continuait : / « *El martes próximo tendrá lugar en la iglesia de la Magdalena un servicio fúnebre.* » / — C'est absurde à la fin ! personne ne comprend ! » / Cette observation exaspéra la foule. « À la porte ! à la porte ! / — Qui ? moi ? demanda Frédéric. / — Vous-même ! dit majestueusement Sénécals. Sortez ! » / Il se leva pour sortir ; et la voix

de l'Ibérien le poursuivait : / *“ Y todos los españoles desearían ver allí reunidas las deputaciones de los clubs y de la milicia nacional. Una oración fúnebre, en honor de la libertad española y del mundo entero, será pronunciada por un miembro del clero de Paris en la sala Bonne-Nouvelle. Honor al pueblo francés, que llamaría yo el primero pueblo del mundo, si no fuese ciudadano de otra nación! / — Aristo!”* glapit un voyou, en montrant le poing à Frédéric, qui s'élançait dans la cour, indigné. / Il se reprocha son dévouement, sans réfléchir que les accusations portées contre lui étaient justes, après tout. Quelle fatale idée que cette candidature ! Mais quels ânes, quels crétins ! Il se comparait à ces hommes, et soulageait avec leur sottise la blessure de son orgueil. / Puis il éprouva le besoin de voir Rosanette (page 441). » Il me semble tout à fait juste que quand il rentre auprès de Rosanette, il se fait disputer, se fait dire quelques vérités toutes simples et ne sait rien faire que de reculer encore une fois.

Mais le désordre, la lâcheté et la bassesse politiques sont encore une fois reflétés dans la lâcheté et la bassesse et le désordre amoureux. (À moins qu'il ne faille prétendre le contraire et renverser l'image et ce qui est imagé.) En tout cas, Arnoux et Frédéric sont les dupes l'un de l'autre. « Arnoux, au contraire, défendait le Pouvoir et rêvait la fusion des partis. Cependant, ses affaires prenaient une tournure mauvaise. Il s'en inquiétait médiocrement. / Les relations de Frédéric et de la Maréchale ne l'avaient point attristé ; car cette découverte l'autorisa (dans sa conscience) à supprimer la pension qu'il lui refaisait depuis le départ du Prince. Il alléguait l'embarras des circonstances, gémit beaucoup, et Rosanette fut généreuse. Alors M. Arnoux se considéra comme l'amant de cœur, ce qui le rehaussait dans son estime, et le rajeunit. Ne doutant pas que Frédéric ne payât la Maréchale, il s'imaginait “ faire une bonne farce ”, arriva même à s'en cacher, et lui laissait le champ libre quand ils se

rencontraient. / Ce partage blessait Frédéric ; et les politesses de son rival lui semblaient une gouaillerie trop prolongée. Mais, en se fâchant, il se fût ôté toute chance d'un retour vers l'autre, et puis c'était le seul moyen d'en entendre parler. Le marchand de faïences, suivant son usage, ou, par malice peut-être, la rappelait volontiers dans sa conversation, et lui demandait même pourquoi il ne venait plus la voir. / Frédéric, ayant épuisé tous les prétextes, assura qu'il avait été chez madame Arnoux plusieurs fois, inutilement. Arnoux en demeura convaincu, car souvent il s'extasiait devant elle sur l'absence de leur ami ; et toujours elle répondait avoir manqué sa visite ; de sorte que ces deux mensonges, au lieu de se couper, se corroboraient. / La douceur du jeune homme et la joie de l'avoir pour dupe faisaient qu'Arnoux le chérissait davantage. Il poussait la familiarité jusqu'aux dernières bornes, non par dédain, mais par confiance. Un jour, il lui écrivit qu'une affaire urgente l'attirait pour vingt-quatre heures en province ; il le pria de monter la garde à sa place. Frédéric n'osa le refuser, et se rendit au poste du Carrousel. / Il eut à subir la société des gardes nationaux ! et, sauf un épurateur, homme facétieux qui buvait d'une manière exorbitante, tous lui parurent plus bêtes que leur giberne (pages 447 et 448). » Et on apprend, si on ne l'avait pas deviné, qu'Arnoux fait monter la garde à sa place pour que Frédéric étant occupé par un faux devoir politique, Arnoux puisse profiter de son absence et se payer du bon temps avec Rosanette. L'ironie de Flaubert a tant de niveaux que personne, si ce n'est peut-être madame Arnoux, n'est épargné.

Et comme il le fait si souvent, Frédéric s'échappe de Paris quand il n'en peut plus. Cette fois, cependant, il ne retourne pas à Nogent-sur-Seine. Mais il faut croire que Fontainebleau est une image miroir du village natal du héros. Ceci en tout cas semble clair : les jours d'amour entre Rosanette et Frédéric sont de la plus pure eau romantique. Rosanette est une

sorte d'héroïne romantique assez différente de madame Arnoux : elle est la femme de la nature. Mais l'échappée vers la nature et le rêve qu'elle rend possible pour compenser les défaites parisiennes est précédée d'une échappée vers le passé historique et le rêve des grandeurs d'autrefois. « Ils furent éblouis par la splendeur du plafond, divisé en compartiments octogones, rehaussé d'or et d'argent, plus ciselé qu'un bijou, et par l'abondance des peintures qui couvrent les murailles depuis la gigantesque cheminée où des croissants et des carquois entourent les armes de France, jusqu'à la tribune pour les musiciens, construite à l'autre bout, dans la largeur de la salle. Les dix fenêtres en arcades étaient grandes ouvertes ; le soleil faisait briller les peintures, le ciel bleu continuait indéfiniment l'outrémer des cintres ; et, du fond des bois, dont les cimes vaporeuses emplissaient l'horizon, il semblait venir un écho des hallalis poussés dans les trompes d'ivoire, et des ballets mythologiques, assemblant sous le feuillage des princesses et des seigneurs travestis en nymphes et en sylvains, époque de science ingénue, de passions violentes et d'art somptueux, quand l'idéal était d'emporter le monde dans un rêve des Hespérides, et que les maîtresses des rois se confondaient avec les astres. La plus belle de ces fameuses s'était fait peindre à droite, sous la figure de Diane chasseresse, et même en Diane Infernale, sans doute pour marquer sa puissance jusque par delà le tombeau. Tous ces symboles confirment sa gloire ; et il reste là quelque chose d'elle, une voix indistincte, un rayonnement qui se prolonge. / Frédéric fut pris par une concupiscence rétrospective et inexprimable. Afin de distraire son désir, il se mit à considérer tendrement Rosanette, en lui demandant si elle n'aurait pas voulu être cette femme. / “ Quelle femme ? / — Diane de Poitiers ! ” / Il répéta : / “ Diane de Poitiers, la maîtresse d'Henri II. ” / Elle fit un petit : “ Ah ! ”. Ce fut tout. / Son mutisme prouvait clairement qu'elle ne savait rien, ne

comprendait pas, si bien que par complaisance il lui dit : / “Tu t’ennuies peut-être ? / — Non, non, au contraire !” / Et, le menton levé, tout en promenant à l’entour un regard des plus vagues, Rosanette lâcha ce mot : / “Ça rappelle des souvenirs !” / Cependant, on apercevait sur sa mine un effort, une intention de respect ; et, comme cet air sérieux la rendait plus jolie, Frédéric l’excusa. / L’étang des carpes la divertit davantage. Pendant un quart d’heure, elle jeta des morceaux de pain dans l’eau, pour voir les poissons bondir. / Frédéric s’était assis près d’elle, sous les tilleuls. Il songeait à tous les personnages qui avaient hanté ces murs, Charles-Quint, les Valois, Henri IV, Pierre le Grand, Jean-Jacques Rousseau et « les belles pleureuses des premières loges », Voltaire, Napoléon, Pie VII, Louis-Philippe ; il se sentait environné, coudoyé par ces morts tumultueux ; une telle confusion d’images l’étourdissait, bien qu’il y trouvât du charme pourtant. / Enfin ils descendirent dans le parterre (pages 454 et 455). » Sans aucun doute, Rosanette n’est pas à la hauteur du tourisme historique rêveur de Frédéric. Mais, comme je l’ai dit, elle compense amplement à la fois par le plaisir physique qu’elle donne et les images romantiques qu’elle incarne.

C’est quand même durant ce séjour romantique que Rosanette prend pour Frédéric, et pour le lecteur, une sorte de densité psychologique. En tout cas, en la connaissant dans ce lieu naturel (voir pages 457 à 461), en apprenant quelque chose de son passé, elle émeut. Et comme il le faut, elle émeut parce qu’elle est une victime et que le plaisir sexuel qu’elle offre est mâtiné de pitié, voire de culpabilité. « Le seul siège qu’il y eût était un divan contre la table. Il a cédé sous moi avec mollesse, la bouche du calorifère dans le tapis m’envoyait une haleine chaude, et je restai là sans rien prendre. Le garçon qui se tenait debout m’a engagée à manger. Il m’a versé tout de suite un grand verre de vin ; la tête me tournait, j’ai voulu ouvrir la fenêtre, il m’a dit : ‘Non,

mademoiselle, c'est défendu.' Et il m'a quittée. La table était couverte d'un tas de choses que je ne connaissais pas. Rien ne m'a semblé bon. Alors je me suis rabattue sur un pot de confitures, et j'attendais toujours. Je ne sais quoi l'empêchait de venir. Il était très tard, minuit au moins, je n'en pouvais plus de fatigue; en repoussant un des oreillers pour mieux m'étendre, je rencontre sous ma main une sorte d'album, un cahier; c'étaient des images obscènes... Je dormais dessus, quand il est entré." / Elle baissa la tête, et demeura pensive. / Les feuilles autour d'eux susurraient; dans un fouillis d'herbes, une grande digitale se balançait, la lumière coulait comme une onde sur le gazon; et le silence était coupé à intervalles rapides par le broutement de la vache qu'on ne voyait plus. / Rosanette considérait un point par terre, à trois pas d'elle, fixement, les narines battantes, absorbée. Frédéric lui prit la main. "Comme tu as souffert, pauvre chérie! / — Oui, dit-elle, plus que tu ne crois!... Jusqu'à vouloir en finir; on m'a repêchée. / — Comment? / — Ah! n'y pensons plus!... Je t'aime, je suis heureuse! embrasse-moi." Et elle ôta, une à une, les brindilles de chardons accrochées dans le bas de sa robe. / Frédéric songeait surtout à ce qu'elle n'avait pas dit. Par quels degrés avait-elle pu sortir de la misère? À quel amant devait-elle son éducation? Que s'était-il passé dans sa vie jusqu'au jour où il était venu chez elle pour la première fois? Son dernier aveu interdisait les questions (page 462).» En somme, Rosanette a été achetée par un homme riche et entraînée dans le monde de la prostitution; sans le dire un viol en toutes lettres, elle décrit un viol; elle le fait avec dignité sans trop se plaindre, mais sans se faire d'illusion sur ce qui s'est passé. En tout cas, on a là un moment de vérité entre les deux amoureux. Il va de soi de ce moment de vérité est pour ainsi dire structuré par la pitié, comme je l'ai dit. Mais il y a des mensonges malgré tout. Car Flaubert est implacable dans sa tâche de déboulonnement du romantisme. Mais je tiens à

rappeler, et d'abord à me rappeler, que si Frédéric est moins vil que celui qui a fait l'éducation sentimentale de Rosanette, il est quand même assez semblable à cet homme : il est riche; il utilise cette travailleuse du sexe, et, *occupé* ailleurs sur le plan du cœur, il l'abandonnera quand il le voudra bien.

L'avant-dernière scène du chapitre présente un Dussardier qui lui participe bel et bien à la révolution. C'est l'occasion de présenter deux figures de l'égoïsme (ou de l'apolitisme) des femmes : celle de Rosanette (voir pages 464 et 465) et celle de la Vatnaz (voir pages 488 et 469). Mais ce qui m'intéresse surtout, c'est comment Flaubert prépare de loin la scène si bien connue de la fin du chapitre 5. « Il le trouva dans sa mansarde, étendu sur le dos et dormant. De la pièce voisine une femme sortit à pas muets, Mlle Vatnaz. / Elle emmena Frédéric à l'écart, et lui apprit comment Dussardier avait reçu sa blessure. / Le samedi, au haut d'une barricade, dans la rue Lafayette, un gamin enveloppé d'un drapeau tricolore criait aux gardes nationaux : "Allez-vous tirer contre vos frères!" Comme ils s'avançaient, Dussardier avait jeté bas son fusil, écarté les autres, bondi sur la barricade, et, d'un coup de savate, abattu l'insurgé en lui arrachant le drapeau. On l'avait retrouvé sous les décombres, la cuisse percée d'un lingot de cuivre. Il avait fallu débrider la plaie, extraire le projectile. Mlle Vatnaz était arrivée le soir même, et, depuis ce temps-là, ne le quittait plus. / Elle préparait avec intelligence tout ce qu'il fallait pour les pansements, l'aidait à boire, épiait ses moindres désirs, allait et venait plus légère qu'une mouche, et le contemplait avec des yeux tendres (page 468). » Sans parler du fait que Dussardier montre, dans les commentaires qui suivent, une sorte de clairvoyance personnelle et politique dont Frédéric semble incapable, il annonce par son rappel du geste d'un révolutionnaire faisant appel à la fraternité son propre geste final, et par

son action ambiguë, voire humain plutôt que politique, l'action intransigeante de Sénécal.

Or cette scène est suivie de la description de l'action du père Roque, trop sensible, comme il le prétend, qui annonce la violence folle de Sénécal. « Le père Roque était devenu très brave, presque téméraire. Arrivé le 26 à Paris avec les Nogentais, au lieu de s'en retourner en même temps qu'eux, il avait été s'adjoindre à la garde nationale qui campait aux Tuileries ; et il fut très content d'être placé en sentinelle devant la terrasse du bord de l'eau. Au moins, là, il les avait sous lui, ces brigands ! Il jouissait de leur défaite, de leur abjection, et ne pouvait se retenir de les invectiver. / Un d'eux, un adolescent à longs cheveux blonds, mit sa face aux barreaux en demandant du pain. M. Roque lui ordonna de se taire. Mais le jeune homme répétait d'une voix lamentable : / " Du pain ! / — Est-ce que j'en ai, moi ! " / D'autres prisonniers apparurent dans le soupirail, avec leurs barbes hérissées, leurs prunelles flamboyantes, tous se poussant et hurlant : " Du pain ! / Le père Roque fut indigné de voir son autorité méconnue. Pour leur faire peur, il les mit en joue ; et, porté jusqu'à la voûte par le flot qui l'étouffait, le jeune homme, la tête en arrière, cria encore une fois : / " Du pain ! / — Tiens ! en voilà ! " dit le père Roque, en lâchant son coup de fusil. / Il y eut un énorme hurlement, puis, rien. Au bord du baquet, quelque chose de blanc était resté. / Après quoi, M. Roque s'en retourna chez lui ; car il possédait, rue Saint-Martin, une maison où il s'était réservé un pied-à-terre ; et les dommages causés par l'émeute à la devanture de son immeuble n'avaient pas contribué médiocrement à le rendre furieux. Il lui sembla, en la revoyant, qu'il s'était exagéré le mal. Son action de tout à l'heure l'apaisait, comme une indemnité. / Ce fut sa fille elle-même qui lui ouvrit la porte. Elle lui dit, tout de suite, que son absence trop longue l'avait inquiétée ; elle avait craint un malheur, une blessure. / Cette preuve

d'amour filial attendrit le père Roque. Il s'étonna qu'elle se fût mise en route sans Catherine. / " Je l'ai envoyée faire une commission ", répondit Louise. / Et elle s'informa de sa santé, de choses et d'autres ; puis, d'un air indifférent, lui demanda si par hasard il n'avait pas rencontré Frédéric (page 470). » On est presque satisfait de voir le père Roque se tromper au sujet du motif qui a animé Louise venue à Paris. Or cette scène prépare la déconvenue terrible de la pauvre enfant du chapitre suivant. Encore une fois, on ne peut manquer de reconnaître la finesse du travail du conteur Flaubert : les scènes sans lien sont liés pourtant et ajoutent une sorte de densité au récit principal ; les faits s'accumulent et la trame devient plus lourde et plus *réaliste* du fait que le narrateur n'insiste pas.

Chapitre II

Les Dambreuse organisent un dîner où sont présents notamment Frédéric, les Arnoux, le père Roque et sa fille Louise. Frédéric ne sait comment agir auprès de madame Arnoux, alors que Louise qui l'aime éperdument est présente. Durant ce dîner, Louise apprend les diverses histoires dans lesquelles Frédéric s'est mêlé, et surtout son aventure avec Rosanette. Tandis que Frédéric rentre chez Rosanette, Louise, qui veut à tout prix le retrouver, court chez lui, suivie de sa gouvernante affolée ; le concierge lui apprend que Frédéric ne couche plus chez lui depuis trois mois (résumé tiré de Wikipédia).

Frédéric retrouve les Arnoux dans le salon des Dambreuse. Il y rencontre les Arnoux et Louise Roque. Cette dernière tient à ce qu'il demande sa main en mariage, mais Frédéric continue de chercher ailleurs : Rosanette, madame Arnoux et enfin madame Dambreuse. En se rendant chez lui en pleine nuit, Louise découvre qu'il est bel et bien l'amant d'une autre femme. (mon résumé).

Une remarque sur l'art de Flaubert, une autre. Il y a un bout de dialogue qui semble insignifiant et assez mystérieux. « M. Dambreuse glissa fort poliment qu'il lui commanderait d'autres travaux. / "Mais pardon!... / — Ah! cher ami! quel bonheur!" Arnoux et Mme Arnoux étaient devant Frédéric. / Il eut comme un vertige. Rosanette, avec son admiration pour les soldats, l'avait agacé toute l'après-midi; et le vieil amour se réveilla. / Le maître d'hôtel vint annoncer que Madame était servie. D'un regard, elle ordonna au vicomte de prendre le bras de Cécile, dit tout bas à Martinon: "Misérable!", et on passa dans la salle à manger. / Sous les feuilles vertes d'un ananas, au milieu de la nappe, une dorade s'allongeait, le museau tendu vers un quartier de chevreuil et touchant de sa queue un buisson d'écrevisses. Des figues, des cerises énormes, des poires et des raisins (primeurs de la culture parisienne) montaient en pyramides dans des corbeilles de vieux saxe; une touffe de fleurs, par intervalles, se mêlait aux claires argenteries; les stores de soie blanche, abaissés devant les fenêtres, emplissaient l'appartement d'une lumière douce; il était rafraîchi par deux fontaines où il y avait des morceaux de glace; et de grands domestiques en culotte courte servaient. Tout cela semblait meilleur après l'émotion des jours passés. On rentrait dans la jouissance des choses que l'on avait eu peur de perdre; et Nonancourt exprima le sentiment général en disant: / "Ah! espérons que MM. les républicains vont nous permettre de dîner! / Malgré leur fraternité! ajouta spirituellement le père Roque (page 473)." » Comme en passant, mais sans le dire, Flaubert permet de comprendre, du moins à celui qui lit attentivement, que madame Dambreuse est jalouse de sa nièce et que cette jalousie est fondée au moins en partie sur le fait que Martinon qui flirtait avec elle (pour ne pas dire était son amant) a changé d'objet amoureux. Le mot *misérable*, pour ainsi dire caché dans l'accumulation des détails,

oblige à repenser toute cette scène, et même toutes les apparitions de madame Dambreuse, toutes celles de Martinon, toutes celles de Cécile ; elle colore aussi les décisions et actions à venir de cette femme vindicative.

On voit, encore une fois, durant le repas chez les Dambreuse, que la politique est au fond fautive : des ennemis sont maintenant des amis ; les positions défendues sont des paravents pour des intentions et des émotions qui ne sont jamais dites (ainsi Frédéric attaque les journalistes par dépit amoureux). Flaubert est dur, mais, en même temps, il suggère, me semble-t-il, qu'en dernière analyse la seule chose qui compte est le monde de l'émotion amoureuse, la vie privée et donc les femmes en tant que liées aux hommes, et les hommes aux femmes. Sans doute y a-t-il là du mensonge et de l'illusion de la passion amoureuse, mais c'est plus vrai que la politique ou la morale ou la religion. En tout cas, il y a un drôle d'effet miroir qui est produit : le monde de la vie privée s'est révélé rempli d'illusions, de mensonges et de malhonnêtetés, et continue de le faire ; le monde de la vie politique aussi ; mais il y a quelque chose de plus vrai dans le monde du sentiment amoureux, malgré tout. Et, faut-il l'ajouter, on voit madame Dambreuse commencer la campagne de séduction d'un nouveau favori, Frédéric Moreau, et on devine la naissance de la nouvelle passion de Frédéric. Je suis tenté de dire, comme le disait sans doute Deslauriers, mais avec envie, ce mec réussit à tout coup, on ne sait trop comment.

On devine encore une fois, mais cette fois tout à fait, donc on sent que pour Frédéric, Louise est une sorte de piège auquel il veut échapper comme il a voulu échapper à l'emprise de sa mère : elle n'est pas une Parisienne, alors que les trois femmes qui occupent son imagination, dont une seule occupe son cœur, représentent Paris. Cela rend d'autant plus touchants les passages qui décrivent les réactions de

la pauvre enfant. (S'il y a quelqu'un qui est vraiment amoureux dans ce récit, quelqu'un qui peut aimer et qui veut aimer, c'est Louise Roque. Et le chapitre prend fin avec cette scène. « Enfin, elles arrivèrent chez Frédéric. Louise tira la sonnette avec vigueur, plusieurs fois. La porte s'entrebâilla et le concierge répondit à sa demande : / “Non ! / — Mais il doit être couché ? / — Je vous dis que non ! Voilà près de trois mois qu'il ne couche pas chez lui !” / Et le petit carreau de la loge retomba nettement, comme une guillotine. Elles restaient dans l'obscurité, sous la voûte. Une voix furieuse leur cria : / “Sortez donc !” / La porte se rouvrit ; elles sortirent. / Louise fut obligée de s'asseoir sur une borne ; et elle pleura, la tête dans ses mains, abondamment, de tout son cœur. Le jour se levait, des charrettes passaient. / Catherine la ramena en la soutenant, en la baisant, en lui disant toutes sortes de bonnes choses tirées de son expérience. Il ne fallait pas se faire tant de mal pour les amoureux. Si celui-là manquait, elle en trouverait d'autres (page 484) ! » À mon avis, Louise est la femme la plus intéressante pour Frédéric, du moins dans les faits et en faisant abstraction de son abstraction romantique à lui : elle l'aime, elle est jeune, elle est riche, elle vient du même pays que lui, et surtout peut-être elle est libre. Je crois que Flaubert serait d'accord, et même que l'impression que j'ai est produite par son récit. Mais elle n'est pas une Parisienne, comme je l'ai dit, et surtout elle est bien réelle : Frédéric ne peut pas s'en satisfaire parce qu'elle ne le fait pas rêver, parce qu'elle l'oblige à penser au réel plutôt qu'à rêver. La punition la plus juste sera de le voir perdre cette femme au moment où il verra qu'elle serait celle qu'il lui faut. En revanche, aurait-il pu l'aimer vraiment ? Et pour un romantique, n'est-il pas mieux de ne pas avoir la femme que de l'avoir ? Et donc d'aimer Marie Arnoux (voire Rosanette Bron) que d'avoir Louise Roque trop vraie, trop physique, trop ordinaire. La dernière phrase, un autre exemple de discours indirect libre, la remarque de Catherine qui console Louise, une

remarque d'une banalité qui la fait disparaître de la conscience du lecteur, est un pion placé par le rusé Flaubert : il annonce là la punition à venir de ce salaud de Frédéric qui sera trahi par son ami de toujours et par la seule femme qui aurait pu le rendre heureux, du moins dans le monde réel.

Chapitre III

Frédéric passe de bons moments chez Rosanette ; mais un jour, il ressent le besoin d'aller revoir madame Arnoux. Après un moment d'embarras, elle lui révèle pourquoi elle n'est jamais venue au rendez-vous de février 1848. Se comprenant alors, ils s'étreignent langoureusement, surpris par Rosanette, qui avait suivi Frédéric. Frédéric et Rosanette rentrent chez eux et, furieux, il est prêt à lever la main sur elle, lorsqu'elle lui apprend qu'elle est enceinte. Frédéric accueille cette nouvelle avec une joie plus que modérée et, pour son ambition sociale, il prend la résolution de devenir l'amant de madame Dambreuse, afin de se servir d'elle comme appui pour s'introduire dans son milieu. Elle cède rapidement à ses avances. « Frédéric l'attira sur ses genoux, et il se dit : « Quelle canaille je fais ! » en s'applaudissant de sa perversité. » Puis Deslauriers rentré de Troyes, où il avait été nommé commissaire de la République, mais où il a connu un échec (un autre) l'exhorte à se présenter aux élections de l'Aube. Mais il lui demande aussi, vu sa bonne fortune, lui trouver une place chez le banquier Dambreuse. Frédéric semble cependant bien plus préoccupé par sa nouvelle et riche maîtresse que par une élection de député de la nouvelle République (résumé tiré de Wikipédia).

Frédéric fait sa vie avec Rosanette. Mais un soir, il revisite les Arnoux, renoue avec madame et se fait surprendre par Rosanette. Comme Rosanette est enceinte, Frédéric reste avec elle, mais la trouve

insupportable. Il renoue avec les Dambreuse, pendant que la Maréchale reprend ses comportements de femme légère. Frédéric fait la cour au monde politique de Dambreuse et à madame Dambreuse, qu'il séduit. Il renoue avec Deslauriers et rêve de devenir député conservateur (mon résumé).

L'instabilité émotive de Frédéric est éblouissante, et les vacheries de comportement qui s'ensuivent sont spectaculaires. Sans doute le cœur est-il capable de ces folies. Mais de parler comme Frédéric, de dire qu'il ne cesse pas d'aimer madame Arnoux alors qu'il vit avec Rosanette, cela dépasse l'entendement. En tout cas, cela dépasse le mien. Entre autres scènes qui se succèdent, il y a celle-ci, où, je crois, les deux amoureux, Marie Arnoux et Frédéric Moreau, s'embrassent et se donnent un baiser pour la première fois. « Et il lui dit le bonheur qu'il avait eu en la retrouvant chez les Dambreuse. / « Mais comme je vous détestais le soir, en sortant de là! / — Pauvre garçon! / — Ma vie est si triste. / — Et la mienne!... S'il n'y avait que les chagrins, les inquiétudes, les humiliations, tout ce que j'endure comme épouse et comme mère, puisqu'on doit mourir, je ne me plaindrais pas; ce qu'il y a d'affreux, c'est ma solitude, sans personne... — Mais je suis là, moi! — Oh! oui!» / Un sanglot de tendresse l'avait soulevée. Ses bras s'écartèrent; et ils s'étreignirent debout, dans un long baiser. / Un craquement se fit sur le parquet. Une femme était près d'eux, Rosanette. Mme Arnoux l'avait reconnue; ses yeux, ouverts démesurément, l'examinaient, tout pleins de surprise et d'indignation. Enfin, Rosanette lui dit: « Je viens parler à M. Arnoux, pour affaires. / — Il n'y est pas, vous le voyez. / — Ah! c'est vrai! reprit la Maréchale, votre bonne avait raison! Mille excuses!» / Et, se tournant vers Frédéric: / « Te voilà ici, toi? » Ce tutoiement, donné devant elle, fit rougir Mme Arnoux, comme un soufflet en plein visage. / « Il n'y

est pas, je vous le répète !” / Alors, la Maréchale, qui regardait çà et là, dit tranquillement : / “ Rentrions-nous ? J’ai un fiacre en bas. ” Il faisait semblant de ne pas entendre. / “ Allons, viens ! / — Ah ! oui ! c’est une occasion ! Partez ! partez ! ” dit Mme Arnoux. / Ils sortirent. Elle se pencha sur la rampe pour les voir encore ; et un rire aigu, déchirant, tomba sur eux, du haut de l’escalier. Frédéric poussa Rosanette dans le fiacre, se mit en face d’elle, et, pendant toute la route, ne prononça pas un mot (page 491). » Il faut comprendre que Frédéric ne quittera pas Rosanette, qu’il n’abandonnera son béguin pour Marie Arnoux, et qu’il prétendra malgré tout être cohérent. Il y a quelque chose de cruel chez Flaubert à détruire ainsi ce moment entre Frédéric et Marie, qui aurait dû être sublime. Mais cela me semble servir tout à fait ce que j’ai appelé les thèmes de la duplicité et de la dissolution inconscientes. Je préfère un Don Juan franc à ce Frédéric faux frère : ou bien il est sérieux, et alors il ne comprend pas ce qu’il fait, ou bien il sait qu’il ment, et alors il est méprisable soit pour sa façon de traiter Rosanette, soit pour sa façon de traiter madame Arnoux. Sans doute, la Rosanette n’est pas la fidélité incarnée, sans doute faudrait-il être bien innocent pour croire qu’elle peut être fidèle, mais il y a un minimum d’honnêteté avec soi et surtout avec l’autre dont Frédéric semble incapable. Ce qui lui fait plaisir, ce qu’il veut avant tout, c’est l’ivresse du sentiment, mais sans abandonner la satisfaction sexuelle. Sans parler du fait que Rosanette lui offre une autre version de la perfection romantique.

Voilà pour ce qui me semble être le fil le plus important, et bien faux, de ce récit. Par ailleurs, Flaubert a le talent de faire comprendre à demi-mot au lecteur des choses que Frédéric ne comprend pas (par exemple, que madame Dambreuse est jalouse de sa nièce parce qu’elle croit qu’elle est la fille naturelle de son mari). Mais il sait aussi être tout à fait direct en montrant la duplicité amoureuse de

Frédéric. « Elle était presque toujours sur une petite causeuse, près de la jardinière garnissant l'embrasure de la fenêtre. Assis au bord d'un gros pouf à roulettes, il lui adressait les compliments les plus justes possible ; et elle le regardait, la tête un peu de côté, la bouche souriante. / Il lui lisait des pages de poésie, en y mettant toute son âme, afin de l'émouvoir, et pour se faire admirer. Elle l'arrêtait par une remarque dénigrante ou une observation pratique ; et leur causerie retombait sans cesse dans l'éternelle question de l'Amour ! Ils se demandaient ce qui l'occasionnait, si les femmes le sentaient mieux que les hommes, quelles étaient là-dessus leurs différences. Frédéric tâchait d'émettre son opinion, en évitant à la fois la grossièreté et la fadeur. Cela devenait une espèce de lutte, agréable par moments, fastidieuse en d'autres. / Il n'éprouvait pas à ses côtés ce ravissement de tout son être qui l'emportait vers Mme Arnoux, ni le désordre gai où l'avait mis d'abord Rosanette. Mais il la convoitait comme une chose anormale et difficile, parce qu'elle était noble, parce qu'elle était riche, parce qu'elle était dévote, se figurant qu'elle avait des délicatesses de sentiment, rares comme ses dentelles, avec des amulettes sur la peau et des pudeurs dans la dépravation. / Il se servit du vieil amour. Il lui conta, comme inspiré par elle, tout ce que Mme Arnoux autrefois lui avait fait ressentir, ses langueurs, ses appréhensions, ses rêves. Elle recevait cela comme une personne accoutumée à ces choses, sans le repousser formellement ne cédait rien ; et il n'arrivait pas plus à la séduire que Martinon à se marier (pages 495 et 496). » L'effet final de ces deux niveaux de représentation est de faire paraître Frédéric comme un parfait nigaud et en même temps de déboulonner l'amour de madame Dambreuse pour Frédéric (elle veut se venger en l'aimant en apparence bien plus qu'elle ne l'aime). Mais par rétroaction, me semble-t-il, cela faire croire à la vérité de l'amour de Frédéric pour madame Arnoux : en somme, malgré la duplicité du jeune

homme, l'amour de Frédéric pour Marie est vrai parce que Frédéric est un idiot qui ne saisit pas ce qui se passe autour de lui ou est trop paresseux pour faire l'effort de le saisir et parce que les amours des autres femmes de sa vie sont vraiment trop bas. La passion de Frédéric pour Marie gagne par défaut. En tout cas, ceci est clair : le vieil amour peut inspirer une sorte d'imitation ou d'ersatz, mais le nouvel amour, tel qu'il est, ne pourrait pas réchauffer l'ancien.

Chapitre IV

Deslauriers se présente lui-même chez Dambreuse, qui lui confie un poste. Mais le banquier tombe malade très gravement et ne tarde pas à mourir sous les yeux de sa femme et de Frédéric. Ce dernier est tout heureux d'apprendre par sa nouvelle maîtresse qu'elle hérite une fortune colossale. Il ne lésine donc pas sur les funérailles. Mais juste après, madame Dambreuse lui apprend qu'elle vient de découvrir que son mari a tout légué à sa fille illégitime, Cécile, mariée récemment à l'arriviste Martinon. Frédéric tente de la consoler par des preuves de son amour. Cependant, il doit mener une double vie, car Rosanette vient d'accoucher, en jurant aux deux femmes le même amour éternel, alors que dans son cœur une troisième est toujours présente : madame Arnoux. Les malheurs vont se succéder pour Rosanette. Poursuivie par la Vatnaz pour dette impayée, elle apprend que son nouveau-né est malade du muguet. Il meurt un soir, ce qui semble être un soulagement pour Frédéric qui n'avait jamais connu de sentiment de paternité. Pellerin, venu peindre un portrait de l'enfant, apprend à Frédéric qu'Arnoux, risquant la prison pour dettes, est prêt à s'embarquer avec sa famille pour l'Amérique (résumé tiré de Wikipédia).

La liaison avec madame Dambreuse continue et Frédéric en est bientôt insatisfait. Monsieur Dambreuse meurt et après une performance spectaculaire, madame révèle à Frédéric à quel point elle détestait son époux ; elle le demande en mariage et il accepte. Frédéric veille le mort, puis règle les affaires qui entourent le décès. A lieu l'enterrement de monsieur Dambreuse, une farce religieuse. Madame découvre qu'elle a été déshéritée, et Frédéric promet de l'épouser malgré tout. Il court retrouver Rosanette qui accouche. Frédéric vit avec deux femmes tout en se souvenant de madame Arnoux ; il se fait lentement envelopper par madame Dambreuse et en même temps par Rosanette. Lorsque les problèmes d'argent rattrapent cette dernière, Frédéric doit retourner chez les Arnoux : Arnoux est devenu marchand d'objets religieux ; Frédéric tourne les talons à la dernière seconde. Il revoit Dussardier qui lui donne l'argent nécessaire pour régler les problèmes de Rosanette. Deslauriers apprend à Roque, à Louise et à madame Moreau que Frédéric est lié à Rosanette. Leur enfant meurt. Frédéric apprend qu'Arnoux est au bord de la faillite. Il quitte l'appartement (mon résumé).

Décrivant les amours de Frédéric et de madame Dambreuse veuve, Flaubert est d'une férocité exemplaire : on rit, et on est écoeuré. « Deslauriers partit ; et Frédéric se considéra comme un homme très fort. Il éprouvait, d'ailleurs, un assouvissement, une satisfaction profonde. Sa joie de posséder une femme riche n'était gâtée par aucun contraste ; le sentiment s'harmonisait avec le milieu. Sa vie, maintenant, avait des douceurs partout. / La plus exquise, peut-être, était de contempler Mme Dambreuse, entre plusieurs personnes, dans son salon. La convenance de ses manières le faisait rêver à d'autres attitudes ; pendant qu'elle causait d'un ton froid, il se rappelait ses mots d'amour balbutiés ; tous les respects pour sa vertu le délectaient comme un hommage retournant vers lui ; et il avait parfois

des envies de s'écrier : " Mais je la connais mieux que vous ! Elle est à moi ! " / Leur liaison ne tarda pas à être une chose convenue, acceptée. Mme Dambreuse, durant tout l'hiver, traîna Frédéric dans le monde. / Il arrivait presque toujours avant elle ; et il la voyait entrer, les bras nus, l'éventail à la main, des perles dans les cheveux. Elle s'arrêtait sur le seuil, le linteau de la porte l'entourait comme un cadre, et elle avait un léger mouvement d'indécision, en clignant les paupières, pour découvrir s'il était là. Elle le ramenait dans sa voiture ; la pluie fouettait les vasistas ; les passants, tels que des ombres, s'agitaient dans la boue ; et, serrés l'un contre l'autre, ils apercevaient tout cela, confusément, avec un dédain tranquille. Sous des prétextes différents, il restait encore une bonne heure dans sa chambre. / C'était par ennui, surtout, que Mme Dambreuse avait cédé. Mais cette dernière épreuve ne devait pas être perdue. Elle voulait un grand amour, et elle se mit à le combler d'adulations et de caresses. / Elle lui envoyait des fleurs ; elle lui fit une chaise en tapisserie ; elle lui donna un porte-cigares, une écritoire, mille petites choses d'un usage quotidien, pour qu'il n'eût pas une action indépendante de son souvenir. Ces prévenances le charmèrent d'abord, et bientôt lui parurent toutes simples. / Elle montait dans un fiacre, le renvoyait à l'entrée d'un passage, sortait par l'autre bout ; puis, se glissant le long des murs, avec un double voile sur le visage, elle atteignait la rue où Frédéric en sentinelle lui prenait le bras, vivement, pour la conduire dans sa maison. Ses deux domestiques se promenaient, le portier faisait des courses ; elle jetait les yeux tout à l'entour ; rien à craindre ! et elle poussait comme un soupir d'exilé qui revoit sa patrie. La chance les enhardit. Leurs rendez-vous se multiplièrent. Un soir même, elle se présenta tout à coup en grande toilette de bal. Ces surprises pouvaient être dangereuses ; il la blâma de son imprudence ; elle lui déplut, du reste. Son corsage ouvert découvrait trop sa poitrine maigre. / Il reconnut alors ce qu'il s'était

caché, la désillusion de ses sens. Il n'en feignait pas moins de grandes ardeurs ; mais pour les ressentir, il lui fallait évoquer l'image de Rosanette ou de Mme Arnoux (pages 502 et 503). » C'est la première d'une série de scènes de ces deux chapitres (4 et 5), qui présentent la vie de ce grand romantique Frédéric comme une sorte de mensonge personnel enveloppé par d'autres mensonges. Que Frédéric se considère fort, qu'il soit heureux, qu'il soit manipulé par cette nouvelle version de madame de Merteuil, me semble faire partie de ce qu'on appellerait le réalisme de Flaubert. Mais il me semble aussi que malgré le pouvoir de la Dambreuse, malgré son machiavélisme et son habileté, le pouvoir de l'Arnoux n'en est que plus fascinant, ce qui est déjà vrai dans le roman de Laclos. Là aussi affleure, encore une fois, le problème de la position flaubertienne au sujet de l'idéal et de son rôle dans la vie. Ce qui est certain, pour lui, la persistance de l'idéal au cœur de la dureté du réel, ou l'acceptation plus ou moins conscient du réel nécessaire, voire vil, alors que l'idéal est encore présent et charme toujours, cette persistance/acceptation donc est la clé de la compréhension de la vie, et sans doute l'éducation que propose *L'Éducation sentimentale*.

Or, comme je l'ai dit, ce chapitre présente d'autres grandes scènes de mensonges, au moins deux, dont celle-ci. « Mme Dambreuse s'approcha ; et, sans effort, avec la simplicité du devoir, elle lui ferma les paupières. / Puis elle écarta les deux bras, en se tordant la taille comme dans le spasme d'un désespoir contenu, et sortit de l'appartement, appuyée sur le médecin et la religieuse. Un quart d'heure après, Frédéric monta dans sa chambre. / On y sentait une odeur indéfinissable, émanation des choses délicates qui l'emplissaient. Au milieu du lit, une robe noire s'étalait, tranchant sur le couvre-pied rose. / Mme Dambreuse était au coin de la cheminée, debout. Sans lui supposer de violents regrets, il la croyait un peu triste ; et, d'une voix

dolente : “Tu souffres ? / — Moi ? Non, pas du tout.”
/ Comme elle se retournait, elle aperçut la robe, l’examina ; puis elle lui dit de ne pas se gêner. / “Fume si tu veux ! Tu es chez moi !” / Et, avec un grand soupir : / “Ah ! sainte Vierge ! quel débarras ! / Frédéric fut étonné de l’exclamation. Il reprit en lui baisant la main : / “On était libre, pourtant ! / Cette allusion à l’aisance de leurs amours parut blesser Mme Dambreuse. / “Eh ! tu ne sais pas les services que je lui rendais, ni dans quelles angoisses j’ai vécu ! / — Comment ? / — Mais oui ! Était-ce une sécurité que d’avoir toujours près de soi cette bâtarde, une enfant introduite dans la maison au bout de cinq ans de ménage, et qui, sans moi, bien sûr, l’aurait amené à quelque sottise ?” / Alors, elle expliqua ses affaires. Ils s’étaient mariés sous le régime de la séparation. Son patrimoine était de trois cent mille francs. M. Dambreuse, par leur contrat, lui avait assuré, en cas de survivance, quinze mille livres de rente avec la propriété de l’hôtel. Mais, peu de temps après, il avait fait un testament où il lui donnait toute sa fortune ; et elle l’évaluait, autant qu’il était possible de le savoir maintenant, à plus de trois millions. / Frédéric ouvrit de grands yeux (page 505 et 506).» Le premier, spectaculaire, est la vie d’épouse de madame Dambreuse : elle méprisait son mari et le dit en toutes lettres à Frédéric qui décide de l’épouser. (Le jurement de madame, « sainte Vierge », est excellent.) On ne peut manquer de se demander comment il peut le faire, ou comment il peut le faire sans penser à la situation avantageuse de cette femme, ou comment il ne peut le faire sans penser qu’il trahit son grand amour d’une façon ou d’une autre. Et que cette nouvelle trahison est pire que ce qu’il fait avec Rosanette. Il y a un cynisme chez lui qui vit pourtant fort bien avec ses prétentions de pureté : il couche avec madame Dambreuse (et Rosanette), mais il rêve toujours de madame Arnoux, et surtout il n’y voit pas de contradiction existentielle. Je veux bien que cela soit humain,

mais il me semble clair que Flaubert tient à montrer que son romantisme est faux.

Puis, vient la description de l'enterrement de monsieur Dambreuse et surtout de la fausseté de sa dimension religieuse touche au moins pour cette raison que c'est exactement ce qu'on vit au Québec à peu près partout : la mort n'est plus religieuse, parce que la vie ne l'est plus. « Les plus considérables prirent place dans le sanctuaire, les autres dans la nef ; et l'office commença. / À part quelques-uns, l'ignorance religieuse de tous était si profonde, que le maître des cérémonies, de temps à autre, leur faisait signe de se lever, de s'agenouiller, de se rasseoir. L'orgue et deux contrebasses alternaient avec les voix ; dans les intervalles de silence, on entendait le marmottement du prêtre à l'autel ; puis la musique et les chants reprenaient. / Un jour mat tombait des trois coupoles ; mais la porte ouverte envoyait horizontalement comme un fleuve de clarté blanche qui frappait toutes les têtes nues ; et dans l'air, à mi-hauteur du vaisseau, flottait une ombre, pénétrée par le reflet des ors décorant la nervure des pendentifs et le feuillage des chapiteaux. / Frédéric, pour se distraire, écouta le *Dies iræ* ; il considérait les assistants, tâchait de voir les peintures trop élevées qui représentent la vie de Madeleine. Heureusement, Pellerin vint se mettre près de lui, et commença tout de suite, à propos de fresques, une longue dissertation. La cloche tinta. On sortit de l'église. / Le corbillard, orné de draperies pendantes et de hauts plumets, s'achemina vers le Père-Lachaise, tiré par quatre chevaux noirs ayant des tresses dans la crinière, des panaches sur la tête, et qu'enveloppaient jusqu'aux sabots de larges caparaçons brodés d'argent. Leur cocher, en bottes à l'écuyère, portait un chapeau à trois cornes avec un long crêpe retombant. Les cordons étaient tenus par quatre personnages : un questeur de la Chambre des députés, un membre du Conseil général de l'Aube, un délégué des houilles, et Fumichon, comme ami.

La calèche du défunt et douze voitures de deuil suivaient. Les conviés, par derrière, emplissaient le milieu du boulevard (page 510). » Dieu est mort pour les gens que fréquente Frédéric Moreau, et la mort humaine ne peut plus être divinisée. Après les romantiques tardifs qu'ils lisaient, Nietzsche n'a rien découvert, et, en un sens, le vieil Allemand n'a fait que dire tout haut ce que d'autres, Flaubert par exemple, mais Stendhal aussi, disaient par leurs récits. L'originalité de Nietzsche est de dire les choses avec une urgence rhétorique, ou politique, ou publique, soit avec bien moins d'ironie que les romanciers français. Mais encore une fois, il me semble que, dans cette scène comme partout dans le roman, l'image de Marie Arnoux sert de mesure : elle s'est montrée capable d'une élévation religieuse ; il reste en elle quelque chose de la piété d'antan. Sans doute, Flaubert ne croit pas que la foi de Marie Arnoux, qui prie pour la survie de son enfant et qui accepte de perdre Frédéric à la lumière de cette prière, qu'en termes absolus, la foi religieuse de petite provinciale arrivée dans la capitale soit plus vraie que l'indifférence du beau monde parisien. Mais elles, la femme et sa foi, sont pour ainsi dire plus sincères, et surtout ce sentiment religieux fait voir, sentir et admirer une personne plus grande que madame Dambreuse. (Encore une fois, la présidente de Tourvel se place devant la marquise de Merteuil.) Pour le dire autrement, c'est parce que Marie Arnoux a l'âme religieuse que Frédéric peut rêver d'elle pendant qu'il fait son devoir quasi conjugal avec madame Dambreuse. Sans oublier ce qu'il fait avec Rosanette sans doute avec plus d'énergie.

Puis vient la description de la duplicité de Frédéric qui gère sa vie double entre Dambreuse et Rosanette. « Il mena dès lors une existence double, couchant religieusement chez la Maréchale et passant l'après-midi chez Mme Dambreuse, si bien qu'il lui restait à peine, au milieu de la journée, une heure de liberté. / L'enfant était à la campagne, à

Andilly. On allait le voir toutes les semaines. / La maison de la nourrice se trouvait sur la hauteur du village, au fond d'une petite cour sombre comme un puits, avec de la paille par terre, des poules çà et là, une charrette à légumes sous le hangar. Rosanette commençait par baiser frénétiquement son poupon ; et, prise d'une sorte de délire, allait et venait, essayait de traire la chèvre, mangeait du gros pain, aspirait l'odeur du fumier, voulait en mettre un peu dans son mouchoir. / Puis ils faisaient de grandes promenades ; elle entrait chez les pépiniéristes, arrachait les branches de lilas qui pendaient en dehors des murs, criait : "Hue, bourriquet !" aux ânes traînant une carriole, s'arrêtait à contempler par la grille l'intérieur des beaux jardins ; ou bien la nourrice prenait l'enfant, on le posait à l'ombre sous un noyer ; et les deux femmes débitaient, pendant des heures, d'assommantes niaiseries. / Frédéric, près d'elles, contemplait les carrés de vignes sur les pentes du terrain, avec la touffe d'un arbre de place en place, les sentiers poudreux pareils à des rubans grisâtres, les maisons étalant dans la verdure des taches blanches et rouges ; et, quelquefois, la fumée d'une locomotive allongeait horizontalement, au pied des collines couvertes de feuillages, comme une gigantesque plume d'autruche dont le bout léger s'envolait. / Puis ses yeux retombaient sur son fils. Il se le figurait jeune homme, il en ferait son compagnon ; mais ce serait peut-être un sot, un malheureux à coup sûr. L'illégalité de sa naissance l'opprimerait toujours ; mieux aurait valu pour lui ne pas naître, et Frédéric murmurait : "Pauvre enfant !" le cœur gonflé d'une incompréhensible tristesse. Souvent, ils manquaient le dernier départ. Alors, Mme Dambreuse le grondait de son inexactitude. Il lui faisait une histoire. / Il fallait en inventer aussi pour Rosanette. Elle ne comprenait pas à quoi il employait toutes ses soirées ; et, quand on envoyait chez lui, il n'y était jamais ! Un jour, comme il s'y trouvait, elles apparurent presque à la fois. Il fit sortir la Maréchale et cacha Mme Dambreuse, en

disant que sa mère allait arriver. / Bientôt ces mensonges le divertirent; il répétait à l'une le serment qu'il venait de faire à l'autre, leur envoyait deux bouquets semblables, leur écrivait en même temps, puis établissait entre elles des comparaisons; il y en avait une troisième toujours présente à sa pensée (pages 516 et 517).» L'adverbe initial *religieusement* est d'un grand comique, et rappelle comment les diverses scènes de duplicité de ce chapitre peuvent être liées entre elles, et comment la vie de Frédéric est triste au fond, voire bourgeoise et ennuyeuse : la troisième femme de sa vie, madame Arnoux, rend tout triste parce que c'est l'idéal qui donne goût au réel et qu'elle est l'incarnation de l'idéal (si on peut accepter cet oxymore). Il n'en reste pas moins que ces scènes sont suivies de quelques scènes de vérité, dont la première est la découverte que monsieur Dambreuse a bel et bien trompé madame Dambreuse qui la trompait. Mettons que cette première scène offre une vérité édulcorée.

Il y a quand même dans ce chapitre deux autres moments de vérité, mettons, de vérité vraie. Il y a d'abord la rencontre entre Frédéric et Dussardier (voir page 526) : ce personnage, l'ami respectable, le seul, trouble toujours le récit des inconséquences de Frédéric, et dérange le lecteur : selon la doctrine rousseauiste, les cœurs simples (et Flaubert en fera bientôt une illustration magistrale) sont pour ainsi dire naturellement plus droits, malgré, ou à cause de leur, naïveté. Mais il y a surtout, peut-être, le moment où Frédéric ne cache pas son amour pour madame Arnoux : le fantôme, la femme absente et pourtant présente depuis toujours, fait naître chez Frédéric quelque chose comme de la vigueur morale et de l'authenticité. « Rosanette, qui suffoquait, sortit; et Pellerin dit aussitôt: / "Eh bien, Arnoux!... vous savez ce qui arrive? / — Non! Quoi? / — Ça devait finir comme ça, du reste! / — Qu'est-ce donc? / — Il est peut-être maintenant... Pardon!" / L'artiste se leva pour exhausser la tête

du petit cadavre. / “Vous disiez...” reprit Frédéric. / Et Pellerin, tout en clignant pour mieux prendre ses mesures : “Je disais que notre ami Arnoux est peut-être, maintenant, coffré!” / Puis, d’un ton satisfait : “Regardez un peu ! Est-ce ça ? / — Oui, très bien ! Mais Arnoux ?” / Pellerin déposa son crayon. / “D’après ce que j’ai pu comprendre, il se trouve poursuivi par un certain Mignot, un intime de Regimbart, une bonne tête, celui-là, hein ? Quel idiot ! Figurez-vous qu’un jour... / — Eh ! il ne s’agit pas de Regimbart ! / — C’est vrai. Eh bien, Arnoux, hier au soir, devait trouver douze mille francs, sinon, il était perdu. / — Oh ! c’est peut-être exagéré, dit Frédéric. / — Pas le moins du monde ! Ça m’avait l’air grave, très grave !” / Rosanette, à ce moment, reparut avec des rougeurs sous les paupières, ardentes comme des plaques de fard. Elle se mit près du carton et regarda. Pellerin fit signe qu’il se taisait à cause d’elle. Mais Frédéric, sans y prendre garde : “Cependant, je ne peux pas croire... / — Je vous répète que je l’ai rencontré hier, dit l’artiste, à sept heures du soir, rue Jacob. Il avait même son passeport, par précaution ; et il parlait de s’embarquer au Havre, lui et toute sa smala. / — Comment ! Avec sa femme ? / — Sans doute ! Il est trop bon père de famille pour vivre tout seul. / — Et vous en êtes sûr ?... / — Parbleu ! Où voulez-vous qu’il ait trouvé douze mille francs ?” / Frédéric fit deux ou trois tours dans la chambre. Il haletait, se mordait les lèvres, puis saisit son chapeau. / “Où vas-tu donc ?” dit Rosanette. / Il ne répondit pas, et disparut (530 et 531). » Quand Frédéric disparaît et laisse Rosanette sans lui répondre, tout apparaît. Que cette scène arrive à la fin du chapitre IV, qu’on y voit le fond des choses à partir d’une conversation désordonnée et pour ainsi dire accidentelle, et que tout y est dit, alors Flaubert n’a rien à dire en tant que commentateur, cela fait la démonstration de son pouvoir de romancier : c’est presque du théâtre, à travers le récit nu les choses ou le dialogue des personnages, le fond des choses et le cœur des

hommes se révèlent. Il me semble qu'à partir de ce moment, la vérité de madame Arnoux, ou la vérité qu'elle produit enfin en Frédéric, détruit les mensonges existentiels que Frédéric a construits et qu'il s'est racontés.

Chapitre V

Frédéric court chez madame Dambreuse réclamer la somme nécessaire à sauver Arnoux, mais il lui ment sur le motif. Il est toutefois trop tard. Lorsqu'il veut lui rendre l'argent, elle a appris la véritable raison de cet emprunt et décide de se venger en recourant à Deslauriers, qui se charge de vendre les dettes à Sénécal. Celui-ci ne tarde pas à faire mettre en vente les biens d'Arnoux. Frédéric, croyant que Rosanette est à l'origine de ces manœuvres, la quitte avec fracas. Mais le 1er décembre 1851 a lieu la vente aux enchères et madame Dambreuse l'y amène malicieusement, ce qui met Frédéric hors de lui : il rompt également avec elle alors qu'il était prêt à l'épouser. Il part pour Nogent-sur-Seine le lendemain, espérant revoir Louise, mais lorsqu'il arrive, il a la stupéfaction de la voir en mariée, sortant de l'église aux bras de son nouvel époux qui n'est autre que Deslauriers. Rentrant à Paris désespéré, Frédéric croise un attroupement et découvre Dussardier au milieu criant « Vive la République ! » Soudain, ce dernier est tué par un dragon ... « en lequel Frédéric reconnut Sénécal » (résumé tiré de Wikipédia).

Frédéric emprunte douze mille francs de madame Dambreuse pour sauver les Arnoux. Il visite Regimbart qui lui explique les origines de la situation difficile d'Arnoux. Il retourne auprès de Rosanette qui pleure encore son enfant, pendant que Frédéric rêve à madame Arnoux. Madame Dambreuse, qui a appris à qui devait servir l'argent emprunté, poursuit les Arnoux par le moyen de

Deslauriers et de Sénécal. Lorsque Frédéric l'apprend, il croit que c'est le fait de Rosanette avec qui il a une dispute terrible: ils rompent. Deslauriers apprend le mariage projeté entre Frédéric et madame Dambreuse: il l'annonce dans le village de Frédéric où il provoque un immense scandale. Madame Dambreuse oblige Frédéric à assister à la vente aux enchères des affaires des Arnoux. Il casse avec madame Dambreuse et rentre à Nogent. Il arrive à temps pour voir Louise et Deslauriers sortir de l'église ensemble. De retour à Paris, il voit Dussardier mourir sous les coups de Sénécal (mon résumé).

Ce chapitre est le récit de la destruction d'un château de cartes qui s'appelle la vie amoureuse de Frédéric: toutes les illusions que Frédéric entretenait autour de lui sont réduites à néant, ainsi que ses propres illusions. Cela ressemble un peu à la fin de la deuxième partie du roman, quand il s'était rendu compte qu'il paraissait ridicule aux yeux de ces Parisiens chez lesquels il tentait de s'introduire. Et tout ça parce qu'il aime madame Arnoux et surtout parce qu'il ne réussit plus à se le cacher et donc à le cacher. Il y a quelque chose de grandiose dans cette chute, qui est faite de trois ruptures, avec les trois femmes qui *tentaient* de remplacer l'idéal de Frédéric. Mais à mon sens, le seul événement tout à fait terrible et injuste et scandaleux est le massacre de Dussardier par Sénécal: quelques paragraphes suffisent à la fin du chapitre et du récit principal de *L'Éducation sentimentale*. De ce fait, on peut dire que pour une dernière fois, le politique, l'arrière-scène du roman amoureux, fait irruption et re-présente la dissolution sentimentale.

Je pourrais focaliser mon attention sur la rupture avec madame Dambreuse, qui montre jusqu'où peut aller le ressentiment d'une femme moins aimée, ou sur le mariage de Louise Roque et Charles

Deslauriers, qui est une variation sur ce thème. Mais je préfère la fixer sur la rupture avec Rosanette. Il y a d'abord la scène où Rosanette et Frédéric : ils pleurent dans les bras l'un de l'autre, mais pour des raisons romantiques différentes et même opposées, et cela est d'une tristesse ridicule et d'un comique triste. « Frédéric, immobile dans l'autre fauteuil, pensait à Mme Arnoux. / Elle était en chemin de fer, sans doute, le visage au carreau d'un wagon, et regardant la campagne s'enfuir derrière elle du côté de Paris, ou bien sur le pont d'un bateau à vapeur, comme la première fois qu'il l'avait rencontrée ; mais celui-là s'en allait indéfiniment vers des pays d'où elle ne sortirait plus. Puis il la voyait dans une chambre d'auberge, avec des malles par terre, un papier de tenture en lambeaux, la porte qui tremblait au vent. Et après ? que deviendrait-elle ? Institutrice, dame de compagnie, femme de chambre, peut-être ? Elle était livrée à tous les hasards de la misère. Cette ignorance de son sort le torturait. Il aurait dû s'opposer à sa fuite ou partir derrière elle. N'était-il pas son véritable époux ? Et, en songeant qu'il ne la retrouverait jamais, que c'était bien fini, qu'elle était irrévocablement perdue, il sentait comme un déchirement de tout son être ; ses larmes accumulées depuis le matin débordèrent. / Rosanette s'en aperçut. / “ Ah ! tu pleures comme moi ! Tu as du chagrin ? / — Oui ! oui ! j'en ai !... ” / Il la serra contre son cœur, et tous deux sanglotaient en se tenant embrassés. / Mme Dambreuse aussi pleurait, couchée sur son lit, à plat ventre, la tête dans ses mains. / Olympe Regimbart, étant venue le soir lui essayer sa première robe de couleur, avait conté la visite de Frédéric, et même qu'il tenait tout prêts douze mille francs destinés à M. Arnoux. / Ainsi cet argent, son argent à elle, était pour empêcher le départ de l'autre, pour se conserver une maîtresse ! / Elle eut d'abord un accès de rage ; et elle avait résolu de le chasser comme un laquais. Des larmes abondantes la calmèrent. Il valait mieux tout renfermer, ne rien dire (page 535]. » J'avoue que

la scène entre Rosanette et Frédéric est d'autant plus réussie que Flaubert la fait suivre sans plus (en y mettant un éloquent, mais discret, *aussi*) de la scène de désespoir de madame Dambreuse qui, plus rusée ou plus expérimentée, sait le pouvoir de madame Arnoux sur son Frédéric. À menteur (Frédéric), elle se montrera menteuse et demi. Et sa cruauté raffinée et admirable fera éclater la vérité. Je tiens à ajouter qu'on a raison de signaler à quel point Maupassant présente la vie et la vie amoureuse comme un nœud de vipères. Mais le père Flaubert ne donne pas sa place dans cet exercice de représentation sombre.

Si la rupture avec madame Dambreuse est presque silencieuse et sournoise comme la dame qui la prépare et la cause, elle est précédée de la rupture avec Rosanette, qui a la troublante franchise de la soubrette. « Frédéric, en arrivant chez Rosanette, le jeta sur la table tout ouvert. / “ Lis donc ! / — Eh bien, quoi ? dit-elle, avec une figure tellement placide qu'il en fut révolté. / — Ah ! garde ton innocence ! / — Je ne comprends pas. / — C'est toi qui fais vendre Mme Arnoux ? ” / Elle relut l'annonce. / “ Où est son nom ? / — Eh ! c'est son mobilier ! Tu le sais mieux que moi ! / — Qu'est-ce que ça me fait ? dit Rosanette en haussant les épaules. / — Ce que ça te fait ? Mais tu te venges, voilà tout ! C'est la suite de tes persécutions ! Est-ce que tu ne l'as pas outragée jusqu'à venir chez elle ! Toi, une fille de rien. La femme la plus sainte, la plus charmante et la meilleure ! Pourquoi t'acharnes-tu à la ruiner ? / — Tu te trompes, je t'assure ! / — Allons donc ! Comme si tu n'avais pas mis Sénécals en avant ! / — Quelle bêtise ! ” / Alors, une fureur l'emporta. / “ Tu mens ! tu mens, misérable ! Tu es jalouse d'elle ! Tu possèdes une condamnation contre son mari ! Sénécals s'est déjà mêlé de tes affaires ! Il déteste Arnoux, vos deux haines s'entendent. J'ai vu sa joie quand tu as gagné ton procès pour le kaolin. Le nieras-tu, celui-là ? / — Je te donne ma parole... /

— Oh! je la connais, ta parole!” / Et Frédéric lui rappela ses amants par leurs noms, avec des détails circonstanciés. Rosanette, toute pâissante, se reculait. / “Cela t’étonne! Tu me croyais aveugle parce que je fermais les yeux. J’en ai assez, aujourd’hui! On ne meurt pas pour les trahisons d’une femme de ton espèce. Quand elles deviennent trop monstrueuses, on s’en écarte; ce serait se dégrader que de les punir!” / Elle se tordait les bras. / “Mon Dieu, qu’est-ce donc qui l’a changé? / — Pas d’autres que toi-même! / — Et tout cela, pour Mme Arnoux!...” s’écria Rosanette en pleurant. / Il reprit froidement: / “Je n’ai jamais aimé qu’elle (page 538)!”» Pour une fois, Frédéric dit les choses telles qu’elles sont, et quand plus tard il dit qu’il ne retrouvera jamais Rosanette, on peut presque le croire. Qu’il dise vrai deux fois (au sujet du passé et au sujet de l’avenir) n’est que plus merveilleux du fait qu’au moment même, il est dans l’erreur au sujet du présent: c’est la Dambreuse qui est coupable de ce forfait de femme jalouse et non pas la Maréchale, qui, il faut l’avouer, n’aurait pas l’intelligence de l’imaginer et de le monter. La douleur de Rosanette, menteuse sans ruse (un autre oxymore nécessaire pour dire les choses), instable et ignorante, n’en est pas moins vraie, et je suis touché d’entendre ces deux jeunes gens se déchirer ainsi. J’ajoute que dans les scènes du récit de ces deux ruptures amoureuses, Flaubert intercale la triple trahison de Deslauriers, l’ami de toujours, qui, faisant la navette entre Nogent et Paris, révèle les actions de Frédéric, participe à la vente des effets des Arnoux et épouse Louise.

Chapitre VI

« Il voyagea. [...] Il revint. ». Seize ans plus tard, un soir de mars 1867, une femme se présente dans son cabinet: c’est madame Arnoux. Elle lui raconte sa vie (ce que sont devenus ses enfants, Monsieur

Arnoux), puis ils font une longue promenade, se rappelant leurs souvenirs ensemble. Frédéric lui jure son amour éternel. Avant de repartir, elle lui laisse une mèche de ses cheveux blancs. Cette rencontre se clôt sur cette phrase: « Et ce fut tout. » faisant écho au « Ce fut comme une apparition » du premier chapitre (résumé tiré de Wikipédia).

Frédéric quitta la France puis revint et reprend sa vie. Quinze ou seize ans plus tard, il revoit madame Arnoux. Il ressasse leurs amours passés durant une longue promenade dans Paris. Il lui déclare encore une fois son amour. Elle lui laisse une mèche de cheveux (mon résumé).

Les deux derniers chapitres représentent deux retours en arrière: le premier (celui du chapitre 6) avec madame Arnoux est un geste (le dernier sans aucun doute) de l'amour fondamental de cette histoire d'un jeune homme devenu enfin quelque chose comme un adulte et une ultime réflexion sur l'amour; le second (celui du chapitre 7) avec Charles Deslauriers, est un geste (pas le dernier sans doute) d'amitié et une réflexion (la dernière du roman) sur l'amitié. En revanche, la seconde réflexion inclut une sorte de révélation qui pourrait être fondamentale en portant sur un échec non pas amoureux, mais sexuel. Le tout dernier chapitre serait la preuve que l'éducation sentimentale de Frédéric était faite avant même qu'il n'ait commencé sa vie adulte. Pour le dire autrement, le dernier chapitre détruit tous les chapitres du roman, en suggérant qu'il n'y a pas eu d'éducation sentimentale, parce que tout était déjà décidé.

En tout cas, la déclaration d'amour finale est d'autant plus romantique, et vide de sens, qu'elle ne porte pas sur la femme que Frédéric a devant lui, mais pour celle qui n'est plus. « Elle s'étonnait de sa mémoire. Cependant, elle lui dit: / « Quelquefois, vos paroles me reviennent comme un écho lointain,

comme le son d'une cloche apporté par le vent ; et il me semble que vous êtes là, quand je lis des passages d'amour dans les livres. / — Tout ce qu'on y blâme d'exagéré, vous me l'avez fait ressentir, dit Frédéric. Je comprends Werther que ne dégoûtent pas les tartines de Charlotte. / — Pauvre cher ami !” / Elle soupira ; et, après un long silence : “ N'importe, nous nous serons bien aimés. / — Sans nous appartenir, pourtant ! / — Cela vaut peut-être mieux, reprit-elle. / — Non ! non ! Quel bonheur nous aurions eu ! / — Oh ! je le crois, avec un amour comme le vôtre !” / Et il devait être bien fort pour durer après une séparation si longue ! / Frédéric lui demanda comment elle l'avait découvert. / “ C'est un soir que vous m'avez baisé le poignet entre le gant et la manchette. Je me suis dit : ‘ Mais il m'aime... il m'aime. ’ J'avais peur de m'en assurer, cependant. Votre réserve était si charmante, que j'en jouissais comme d'un hommage involontaire et continu. ” / Il ne regretta rien. Ses souffrances d'autrefois étaient payées. / Quand ils rentrèrent, Mme Arnoux ôta son chapeau. La lampe, posée sur une console, éclaira ses cheveux blancs. Ce fut comme un heurt en pleine poitrine. / Pour lui cacher cette déception, il se posa par terre à ses genoux, et, prenant ses mains, se mit à lui dire des tendresses. / “ Votre personne, vos moindres mouvements me semblaient avoir dans le monde une importante extrahumaine. Mon cœur, comme de la poussière, se soulevait derrière vos pas. Vous me faisiez l'effet d'un clair de lune par une nuit d'été, quand tout est parfums, ombres douces, blancheurs, infini ; et les délices de la chair et de l'âme étaient contenues pour moi dans votre nom que je me répétais, en tâchant de le baiser sur mes lèvres. Je n'imaginai rien au-delà. C'était Mme Arnoux telle que vous étiez, avec ses deux enfants, tendre, sérieuse, belle à éblouir, et si bonne ! Cette image-là effaçait toutes les autres. Est-ce que j'y pensais, seulement ! puisque j'avais toujours au fond de moi-même la musique de votre voix et la splendeur de vos yeux !” / Elle acceptait

avec ravissement ces adorations pour la femme qu'elle n'était plus. Frédéric, se grisant par ses paroles, arrivait à croire ce qu'il disait (page 548).» L'allusion à Werther est parfaite : le romantisme de Flaubert (ou de Frédéric) y reconnaît ses racines historiques. (On croirait qu'il a participé à un groupe de lecture pour mieux se connaître. Du coup, Flaubert signale que la littérature permet à une personne, ici un personnage de littérature, de se reconnaître dans une œuvre.) Je tiens à signaler qu'ou bien la mémoire de madame Arnoux fait défaut et se ment, ou bien elle ment : selon les indications de Flaubert, c'est la visite de Deslauriers et la découverte que Frédéric devait épouser Louise qui avait précipité la prise de conscience (voire les pages 384 et 385 du chapitre II.5). Mais c'est là peut-être des ergoteries : le moment où elle s'est avoué sa passion est un détail ; le fait de base n'est pas douteux. De toute façon, Flaubert ne laisse pas de doute sur la fausseté de la nouvelle situation qui prétend continuer sans plus l'ancienne. Et pourtant, sur un plan, je continue de croire que pour lui, cette fausseté est moins fausse que les autres (qu'elles soient politiques, économiques ou religieuses : en elle, par elle, à travers, elle passe le fond de l'âme de Marie Arnoux, de Frédéric Moreau, de Gustave Flaubert et de ceux qui lisent son récit. C'est la vérité du cœur humain qui est ainsi révélé dans cette apocalypse humaine, trop humaine.

On se dit (je ne fais que répéter ce que d'autres ont signalé, mais je reconnais que c'est juste et même essentiel) que le roman finit comme il a commencé en un sens, puisqu'il commence avec l'apparition de madame Arnoux et qu'il finit avec sa disparition. Le « Et ce fut tout » final répond et correspond au « Ce fut comme une apparition » du premier chapitre. Et pourtant cela n'est pas vrai, comme le prouve la réalité (fictionnelle) des dernières pages, celle du chapitre VII. Pour Flaubert, laisser les choses comme elles apparaissent à la fin de ce chapitre-ci,

c'est mentir à son lecteur. Il y a là pour lui une nécessité dramatique, une nécessité esthétique si l'on veut, mais aussi une nécessité de la représentation exacte (réaliste) des choses.

Chapitre VII

Deux ans plus tard, Frédéric retrouve Deslauriers. Louise l'avait quitté et lui avait accumulé les métiers. On apprend qu'Arnoux est décédé l'année précédente, que Mme Dambreuse est remariée à un Anglais, que Martinon est devenu sénateur, que Pellerin a laissé la peinture pour un procédé nouveau : la photographie, et que Rosanette est maintenant veuve de monsieur Oudry. Le récit s'achève sur le rappel d'un souvenir d'adolescence évoqué lors de la première rencontre des deux amis au début du roman, lorsqu'ils se sont vus ridicules en allant se faire déniaiser ensemble à la maison close, derrière le rempart, avec des bouquets de fleurs à la main. « On les vit ressortir. Cela fit une histoire qui n'était pas oubliée trois ans après. Ils se contèrent prolixement, chacun complétant les souvenirs de l'autre ; et quand ils eurent fini : "C'est là ce que nous avons eu de meilleur !" dit Frédéric. » Et Charles semble tomber d'accord, tirant un bilan désenchanté et ambigu de leur éducation sentimentale (résumé tiré de Wikipédia).

Quelque quinze mois plus tard, Frédéric raconte à Deslauriers comment il arriva qu'il se séparât de madame Dambreuse. Deslauriers raconte à Frédéric comment Louise le quitta pour un autre et comment il occupa divers postes de plus en plus minables. Ils s'informent de tous les gens de leur passé. Il plonge dans la nostalgie de leur première jeunesse au collège. Ils se souviennent de leur premier passage dans un bordel, lequel fut un échec (mon résumé).

Je note qu'à la suite d'une révision des faits et des personnes de leur vie parisienne, Frédéric dit que Deslauriers et lui étaient à leur meilleur lorsqu'ils ont raté leur rendez-vous avec leur dépuçelage dans le village de Nogent, rien de moins. (Car je crois que Deslauriers était tout aussi vierge que celui qu'il guidait.) « Or, un dimanche, pendant qu'on était aux vêpres, Frédéric et Deslauriers, s'étant fait préalablement friser, cueillirent des fleurs dans le jardin de Mme Moreau, puis sortirent par la porte des champs, et, après un grand détour dans les vignes, revinrent par la Pêcherie et se glissèrent chez la Turque, en tenant toujours leurs gros bouquets. / Frédéric présenta le sien, comme un amoureux à sa fiancée. Mais la chaleur qu'il faisait, l'appréhension de l'inconnu, une espèce de remords, et jusqu'au plaisir de voir, d'un seul coup d'œil, tant de femmes à sa disposition, l'émurent tellement, qu'il devint très pâle et restait sans avancer, sans rien dire. Toutes riaient, joyeuses de son embarras ; croyant qu'on s'en moquait, il s'enfuit ; et, comme Frédéric avait l'argent, Deslauriers fut bien obligé de le suivre. / On les vit sortir. Cela fit une histoire qui n'était pas oubliée trois ans après. / Ils se la contèrent prolixement, chacun complétant les souvenirs de l'autre ; et, quand ils eurent fini : / "C'est là ce que nous avons eu de meilleur ! dit Frédéric. / — Oui, peut-être bien ? c'est là ce que nous avons eu de meilleur !" dit Deslauriers (page 554). » Mais ce n'est pas dire que cet événement était le meilleur de la vie de Frédéric seul. Il est possible que l'amour raté pour madame Arnoux ait été encore plus grand et que seul Frédéric l'ait vécu, et surtout qu'en parlant comme il le fait, Frédéric sait ce qu'il dit et dit (discrètement) ce qu'il sait. De plus, je note que Charles conclut comme son ami, mais avec un je ne sais quoi de moins assuré. Il est possible qu'au moment de cette amicale, il y ait de part et d'autre un écart sentimental.

Flaubert, semble-t-il, résume l'histoire de Frédéric et de Deslauriers au moyen de cette visite ratée dans un bordel. Mais les deux compères récupèrent tout par la nostalgie, et lui donnent à leur aventure un sens plus *élevé* que celui que propose l'auteur. Au fond, ils ne sont pas du tout guéris ; ils sont à la fin ce qu'ils furent toute leur vie : des rêveurs. Leur éducation sentimentale n'est rien de plus que le détail des événements qui ne leur a rien appris. On comprend la rage de Sartre contre la *philosophie* de Flaubert. Car le titre, *L'Éducation sentimentale*, est une antiphrase. Peut-être...

Il est remarquable que madame Arnoux n'a qu'une petite part dans le résumé de la vie de Frédéric de ce tout dernier chapitre. Cela est confirmé, me semble-t-il, par le récit de Flaubert : quand on le lit attentivement, le roman offre bien peu de pages à leur idylle, et surtout de pages où il ne se passe rien. Du moins, on peut conclure ainsi avant que la dame n'apparaisse à la fin (dans le chapitre VI) pour donner un air de triomphe nostalgique à son amour pour Frédéric et à celui de Frédéric pour elle. Mais ce triomphe est dépassé pour ainsi dire par le récit final qui revient non pas au début du roman, mais à ce qui est arrivé quelques années avant. On se demande si l'amour fou de Frédéric pour Marie n'est pas une sorte de compensation folle de ce premier échec. Cette ambiguïté me semble faire sentir quelque chose de la dialectique, si problématique, entre le réel décevant et l'idéal vivifiant. Encore une fois...

Enfin, le « c'est là » des deux compères n'est pas bien clair. Car en plus de noter la différence entre la situation de Frédéric, qui a connu un amour transcendant, et celle de Charles, qui a été moins bien servi, lui qui voulait réussir dans le monde, en plus de noter que ce qu'ils ont connu de meilleur ensemble n'est pas ce qu'ils ont connu de meilleur chacun de son côté, on peut se demander si ce dont

parle l'un et l'autre ou l'un ou l'autre n'est pas leur adolescence et non pas cet épisode précis. Car cet épisode fait partie d'une série de réminiscences qui portent toutes sur leur vie de collégien, soit avant d'entrer dans la vie adulte.